

ABRMKETEITAS.  
SERMONS

SUR DIVERS TEXTES

DE

L'ECRITURE  
SAINTE

PAR

JAQUES SAURIN,

PASTEUR A LA HAYE.

*TOME SEPTIEME.*

*Nouvelle Edition, revue & corrigée.*



A LA HAYE,

Chez OTTHON ET PIERRE VAN THOL,

MDCCXLIX.

*Avec Privilège des Etats de Hollande & de Westvrieſe.*

“Sermons sur Divers textes de L’Ecriture Sainte”, par Jaques Saurin, Pasteur a La Haye, in the 1749 Edition in 9 Volumes, is here reprinted by Hail & Fire, 2009.

Category: Religion, Protestant, Sermons

**Jaques Saurin**

1625-1699, French Huguenot, Pasteur a La Haye.

**Copyright 2009 Hail & Fire**

This book is made available online in downloadable PDF format from [www.hailandfire.com](http://www.hailandfire.com) and may be downloaded for non-profit, personal uses only.

If you have obtained this book in PDF format, please be notified that it is not licensed for printing, distribution or re-publication in any form whatsoever without prior written consent from Hail & Fire.

A URL link to Hail & Fire ([www.hailandfire.com](http://www.hailandfire.com)) may be freely published in order to encourage online reading of this book.

NOTE: The downloadable edition may be a partial or a ‘working file,’ and may contain blank pages to protect the content. Books of this sort are ‘in progress works’ and will be made available as paperback reprints. In the interim, please enjoy watching the work progress and reading these important and historic works.

## **PREFACE**

to the Protestant Reprint of

“Sermons sur Divers textes de L’Ecriture Sainte”, par  
Jaques Saurin, Pasteur a La Haye (1749 Edition)

by Hail & Fire

### **PROTESTANT SERMONS & EXHORTATIONS**

In this age of ecumenism, when the lines have been blurred between the two major denominations and the world itself speaks of the Pope as head of all Christians, we join with so many to call to remembrance the truth of the Gospel and of those who, in times past, both well-known and unknown, answered a good answer for a pure and Gospel faith against the traditions of men. The intention of Hail & Fire is to make available Gospel and Reformed Theology in the works, sermons, exhortations, prayers, and apologetics of those who have maintained the Gospel and expounded upon the Scripture as the Eternal Word of God and the sole authority in Christian doctrine.

~

See the many companion volumes under  
Protestant Sermons and Books online at  
[www.hailandfire.com](http://www.hailandfire.com):

**“The Works of the English Reformers: William Tyndale  
and John Frith** (1831 Edition in three Volumes)  
by William Tyndale & John Frith

**“The Almost Christian Discovered; or the False  
Professor Tried and Cast”** (1661; 1819 Edition)  
by Matthew Mead

**“Religious Affections”** (1746)  
by Jonathan Edwards

**“Sermons, on Various Subjects”** (1823 Edition)  
by Isaac Barrow (1630 - 1677)

**“The Touchstone of Sincerity or Trial  
of True and False Religion”** (1814 edition)  
by John Flavel

**“Real Christianity or Practical View of the Prevailing  
Religious System of Professed Christians, in the Middle  
and Higher Classes in this Country, Contrasted with  
Real Christianity”** (1797 Edition)  
by William Wilberforce

**“Certain Sermons or Homilies Appointed to be Read  
in Churches in the Time of Queen Elizabeth of Famous  
Memory”** (1864 Edition)  
Edited By John Griffiths

**“The Benefit of Christ’s Death”**  
(Originally published 1543 in Italian; English & Italian  
Editions)  
by Aonio Paleario (Antonio della Paglia, 1500 - 70, Martyr)

~

TABLE DES SERMONS.

NEUVIEME SERMON.

Sur le mauvais usage des richesses.

*Insensé, cette même nuit ton ame te sera redemandée.* Luc. XII. 20. pag. 337.

DIXIEME SERMON.

Sur le support de Dieu pour les Amorrhéens.

*L'iniquité des Amorrhéens n'est pas encore venue à son comble.* Génèse XV. 16. pag. 376.

ONZIEME SERMON.

Qui est le premier sur la Régénération.

*Or il y avoit un homme d'entre les Phari-  
siens, nommé Nicodème, qui étoit un des  
Principaux d'entre les Juifs; lequel vint  
de nuit à Jésus, & lui dit: Maître, nous  
savons que tu es un Docteur venu de Dieu,  
car personne ne peut faire ces signes que  
tu fais, si Dieu n'est avec lui. Jésus ré-  
pondit, & lui dit: En vérité, en vérité  
je te dis, si quelqu'un n'est né de nouveau,  
il ne peut voir le Roiaume de Dieu. Ni-  
codème lui dit: Comment peut naitre un  
homme quand il est vieux? Peut-il encore  
en-*

## TABLE DES SERMONS.

*entrer au ventre de sa mère, & naître? Jésus répondit; En vérité, en vérité je te dis, si quelqu'un n'est né d'eau & d'Esprit, il ne peut point entrer dans le Roiaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, & ce qui est né de l'Esprit, est esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit, il vous faut être nez de nouveau. Le vent souffle où il veut, & tu en entens le son; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va: il en est ainsi de tout homme, qui est né de l'Esprit. Jean. III. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8.*  
pag. 413.

### DOUZIEME SERMON.

Qui est le second sur la Régénération.

Jean. III. 1. &c.

pag. 433.

### TREIZIEME SERMON.

Qui est le troisieme sur la Régénération.

De l'Auteur de la Régénération.

*Le vent souffle où il veut, & tu en entends le son, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va: ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit. Jean. III. 8.* pag. 481.

QUA.

TABLE DES SERMONS.

QUATORZIEME SERMON.

Sur la présence de Dieu.

*Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi, puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé. Pseaum. XVI. 8.*  
pag. 527.

QUINZIEME SERMON.

Sur le délai, que Dieu accorde aux Pécheurs.

*Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas incontinent, à cause de cela le cœur des hommes est plein au dedans d'eux-mêmes d'envie de malfaire. Car le pécheur fait mal cent fois, & Dieu lui donne du délai. Ecclef. VIII. 11. 12.*  
pag. 508.



AUO

PRIE.

# PRIERE

ET

ACTION DE GRACES,

PRONONCÉE PAR

MONSIEUR SAURIN,

*A l'occasion de la Victoire remportée par  
les Hauts Alliez à la Bataille de Malpla-  
quet, le 11. Septembre 1709.*



Grand Dieu, Arbitre des évé-  
nemens, Dieu des Armées,  
Dieu des Triomphes, nous  
nous jettons à tes pieds, nous nous pré-  
sentons devant toi avec cette douce con-  
fusion de paroles, de pensées, de mouve-  
mens, qui saisit des ames surprises par la  
joie la plus sensible, & comme accablées  
sous le poids des plus grandes graces. A  
peine

P R I E R E E T

peine y a-t-il deux jours, que nous nous assemblions dans ce Temple à l'ouïe de ces formidables préparatifs, qui alloient décider de la destinée de ces Provinces.

Nous voyions ton bras levé sur nos têtes pour les écraser, ou pour les deffendre. Nous sentions approcher les plus rudes coups pour heurter ceste République, ou pour fondre sur ceux qui machinoient sa ruine; Nos Ezechias à la vûe des Sennacheribs & des Rabfakès avoient l'ame suspendue; le Pasteur tremblant trouvoit à-peine des voix pour implorer ta miséricorde; l'Epouse ne favoit si elle venoit te demander la vie de son Epoux, ou te prier de lui apprendre à pleurer sa mort; & tous ensemble nous ignorions, s'il s'agissoit de te remercier de nos Victoires, ou  
de

## ACTION DE GRACES, &c.

de te conjurer de nous soutenir dans notre défaite : mais il étoit déjà frappé ce coup, & il l'étoit en notre faveur ; nos Prières ne firent qu'achever ce grand Ouvrage, où ta miséricorde nous avoit déjà prévenus, déjà l'Ennemi avoit plus de confiance en sa rapidité pour fuir, qu'en sa valeur pour combattre, déjà content de laisser le Champ de Bataille, il ne demandoit qu'à sauver sa vie, déjà nous te devions des Actions de graces, lorsque nous venions dans ton sein nos plus tristes plaintes, & nos larmes les plus amères, & si le deuil fut le soir chez nous, nous entendimes le matin le chant de Triomphe.

O qu'il est doux d'étaler avec humilité ces Trophées & ces Lauriers, en la présence de celui seul qui les fait remporter !

\* \*

O

## PRIÈRE ET

O que bienheureuse est la Nation dont tu es le Dieu, & le Peuple que tu as choisi pour ton héritage! O que tu es bienheureux Israël, & qui est le Peuple semblable à toi, qui ait été gardé par l'Éternel, le bouclier de ton aide, & l'épée par laquelle tu as été heureusement élevé!

Grand Dieu! ce n'est pas assez que nos prières aient été exaucées, & que nos vœux aient pénétré les Cieux, il faut, & nous l'espérons de tes miséricordes, il faut que la voix de nos Actions de grâces monte jusques à ton Trône, s'il nous est permis de te parler ainsi à nous, qui ne sommes que poudre & que cendre. Il faut, puisque tu t'es satisfait à faire descendre tes biens avec tant de profusion sur nous, il faut que tu nous permettes de  
nous

## ACTION DE GRACES, &c.

nous fatisfaire en les faisant remonter jusques à toi; il faut que la Terre réponde au Ciel, comme le Ciel a répondu à la Terre; puisque l'autre jour nous ne te laissâmes point aller que tu ne nous eusses bénits, il faut que nous ne te laissions point aller aujourd'hui que tu ne sois béni de nous, & qu'à l'occasion d'une suite de graces nous n'ayions raconté toutes tes faveurs, toutes tes perfections, & toutes tes merveilles.

Grand Dieu, de quelque côté que nous jettions les yeux, pour considérer & ta faveur & ta grandeur suprême, nous sommes éblouis de l'éclat de tes perfections, & de l'éminence de tes Ouvrages: Tu es l'Être des Êtres, l'Être par excellence, l'Être souverainement parfait, sage dans

## PRIÈRE ET

tes desseins, puissant dans tes exécutions, juste dans tes Loix, droit dans tes Jugemens, & magnifique dans tes Graces.

Quand nous voulons monter jusqu'au premier période de cet Univers, pour mesurer ta durée, nous nous perdons dans l'abîme de l'Eternité, nous entassons Siècle sur Siècle, milliers d'années sur milliers d'années, & nous ne trouvons aucun commencement à ton Existence; tu es l'Ancien des jours, l'Alpha & l'Omega, le premier & le dernier, tu es, tu étois, tu étois avant que les montagnes fussent nées, avant que tu eusses formé la Terre même, d'Eternité en Eternité tu es le Dieu Fort.

Tu jouissois ainsi d'un bonheur parfait, & depuis toute éternité tu étois le Dieu bienheureux; ta condescendance t'a porté

ACTION DE GRACES, &c.

à te répandre au-dehors, & te former des Sujets susceptibles de tes faveurs; de-là sont venus ces Anges, ces Archanges, ces Chérubins, ce nombre innombrable d'hommes qui habitent sur la face de la Terre.

C'est toi, qui as fait les Cieux qui roulent sur nos têtes, ces flambeaux célestes qui nous éclairent pendant la nuit, ce Soleil qui nous guide pendant le jour; tu as fondé la terre sur ses pilotis, tu a parlé, & la chose a eu son être, tu as dit & elle a comparu; les Cieux ont été faits par la Parole de l'Eternel, & toutes ses Armées par le souffle de sa bouche.

C'est toi, qui as agencé les parties de notre corps; tu nous as tissu comme de broderie dans les plus bas lieux de la terre, nous te devons la vie, le mouvement

Closed Stocks

BV

4254

F7529

1748

t.7

P R I E R E E T

& l'être, tu es le Père des Esprits, comme le Dieu de toute chair.

C'est toi, qui présides sur l'Ordre de cet Univers, tu tiens les cœurs des Rois en ta main, Assur est la Verge de ta colère, Hérode & Pilate ne font rien que ce que tu as résolu toi-même dans tes Decrets éternels, & tu te montres aussi sage, aussi puissant, aussi juste, dans la manière dont tu gouvernes le Monde, que dans la manière dont tu le formas.

Quel spectacle ne s'offre point à nos yeux, lorsque nous entrons dans le Sanctuaire, & que nous te voions dans l'Eglise? Là nous ne voions que trésors de sagesse & d'intelligence, nous découvrons une hauteur, une profondeur, une longueur, une largeur, qui surpasse toute connoissance.

Mais

## ACTION DE GRACES, &c.

Mais si nous avons tant de fujets de nous écrier au souvenir des faveurs, dont tu nous combles dans la Religion & dans la Nature, quels élans, quelle reconnoissance ne te devons nous pas, pour tant de faveurs, dont tu distingues par ta Providence ces bienheureuses Provinces depuis tant d'années? C'est toi, qui formas cet Etat par les conseils d'une sagesse impénétrable à la raison humaine, mais digne à jamais de nos adorations & de nos louanges; c'est toi, qui l'as conservé par ces grands coups de Providence, où tu fais concourir toutes les Loix de la Nature en faveur d'un peuple que tu cheries, & par ceux où tu te plais à violer ces mêmes Loix, afin de lui accorder des graces signalées, & de le sauver avec plus d'éclat;

32 P R I E R E E T

c'est toi, qui le tiras d'une servitude plus cruelle que celle de l'Egypte, d'un fourneau d'airain & de fer, & qui fis du plus malheureux de tous les Peuples, la Nation la plus triomphante & la plus glorieuse.

C'est toi, qui pendant l'espace d'un Siècle & demi as marqué châque jour de sa subsistance, par quelque miracle de ton amour; c'est toi, qui dans le cours de nos dernières Campagnes as formé un concert entre toutes nos Armées, répandues dans divers lieux de l'Europe, un concert de Victoires, de chants de Triomphes, d'Hallelujas immortels, que rien n'a pu interrompre, & dont la matière fut les Places que nous attaquions prises, celles que nous deffendions délivrées, les Armées  
que

ACTION DE GRACES, &c.

que nous combattions mises en déroute,  
les Libertez affermies, l'Eglise à la veille  
de sa délivrance; c'est toi, qui as réuni  
dans ce dernier coup tout ce qu'il y avoit  
de grand dans tous les autres.

Grand Dieu, tant de majesté, tant de  
gloire dans tes Perfections, tant de beauté  
dans tes Ouvrages, tant de magnificence  
dans tes Bienfaits, ne nous laisseront pas  
muets, il n'y a point d'Etre dan l'Univers  
qui ne célèbre ta gloire. Les Cieux ra-  
content la gloire du Dieu Fort, la Terre  
publie l'ouvrage de tes mains, & les bêtes  
des champs mêmes nous apprennent dans  
leurs langages, que c'est toi qui les as formés.

Mais ô Dieu il y a une autre sorte d'hom-  
mage, que nous venons te rendre aujour-  
d'hui, c'est l'hommage de nos lèvres; c'est

\* \* 5

l'en-

P R I E R E E T

l'encens de nos vœux & de nos prieres, la louange t'attend dans Sion, les vœux t'y feront rendus; voix de chants de Triomphes & de Délivrance est ouïe dans le Tabernacle des Justes, la Dextre de l'Eternel a été haut élevée, ouvrez moi les portes de justice, afin que j'entre par elles, & que je loue l'Eternel. Je chanterai à l'Eternel un nouveau Cantique, car il s'est hautement élevé, il a jetté dans la mer le cheval & celui qui le monte, il a précipité les chevaux des Pharaos dans les eaux; l'élite de ses Capitaines a été ou dévoré par le feu, ou absorbé par les gouffres: ta Dextre, ô Eternel, a été déclarée magnifique, ta Dextre, ô Eternel, a froissé l'ennemi. Il disoit, je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin, mon ame en sera assouvie; je dé-

gai-

ACTION DE GRACES, &c.

gainerai mon épée, & ma main les exterminera; tu as soufflé de ton vent, & ils ont été enfoncés dans les eaux magnifiques, c'est pourquoi nous te célébrons, ô Eternel, c'est pourquoi nous chantons des Pseaumes à ton nom: ô Eternel, nous transmettrons à la Postérité la plus reculée le souvenir de tes bienfaits; & nous inviterons toutes les Créatures de l'Univers, à joindre leurs voix à la nôtre, pour louer notre Bienfaiteur.

O Dieu, après des Victoires si signalées, & de saintes actions de graces, le plus grand hommage, que nous puissions rendre à ta Majesté; c'est de supposer que tes faveurs ne sont pas encore taries, qu'il y a plus d'une bénédiction, & qu'il nous est permis de puiser de nouvelles graces  
dans

PRIERE ET

dans cette source abondante, où nous en avons déjà puisé en si grand nombre.

Nos premières Prières dans ce jour se feront à l'occasion de ces généreux Guerriers, qui ont acheté de leur sang nos Triomphes & nos Victoires. Nous n'avons plus de vœux pour eux, recueillis dans le sein de ta gloire, ils ont un bonheur complet, & des joies non interrompues; mais qu'il nous soit permis de te prier pour ceux qui semblent avoir enséveli avec eux leur soutien & leurs espérances; apprend à ceux qui connoissent déjà leur destinée sur cet article, à te faire un sacrifice volontaire de ces têtes précieuses, que la mort leur a enlevées, calme les pensées flottantes de ceux qui sont encore dans l'incertitude: nous adorons ta Providence, ô Dieu, qui

## ACTION DE GRACES, &c.

qui veux que nous n'ayions jamais que des félicités imparfaites, tandis que nous sommes sur la terre, tu veux que les plus belles Victoires coutent des larmes, que les Lauriers les plus verdoians soient englantés, que des cris d'amertume soient toujours mêlez avec ceux de notre allégresse, mais qui est ce de nous, qui doit servir de victime à la joie publique? Est-ce cette Epouse qui tremble pour la vie de son Epoux? Est-ce ce Père qui croit voir arriver à chaque instant le triste messager de la mort de son Fils? Est-ce ce fils qui croit entendre à chaque moment la mort de son Père? O Dieu! enseigne nous à nous soumettre à tes volontés; enseigne nous à ne mettre jamais notre félicité en aucune des Créatures; enseigne

## P R I E R E E T

seigne nous à te suivre, ou avec reconnoissance dans la voie de la prospérité & de la vie, ou avec constance dans celle de l'adversité, & de l'ombre même de la mort.

Bénis ces Têtes Augustes, nos Souverains, par le ministère desquels tu opères ces grandes merveilles, qui assistez de tes conseils ont formé ces projets, qui ont cimenté ces ligues, qui ont tracé ces plans, qui ont attiré ces Triomphes.

Conserve ces Illustres Héros, qui rassemblent dans une seule Tête, le courage du Soldat, la prudence du Conseiller, l'intrepidité du Général; & la tranquillité même du Philosophe.

Communique toi à tous nos Officiers, & à tous ceux qui ont combattu, qui ont vaincu, & qui ont été préservez sous leurs

or-

## ACTION DE GRACES, &c.

ordres; donne nous de leur faire entendre nos acclamations, de mettre sur leurs têtes les Lauriers que nos mains leurs préparent, & de signaler envers eux notre reconnoissance.

Fai que ton Eglise participe à cette Victoire, porte ses influences jusques sur les mafures de nos Temples, jusques sur les cachots les plus étroits, & les prisons les mieux gardées, jusques sur les Galères les plus cruelles, & sur les supplices les plus barbares.

Sur-tout fai que la Paix soit le fruit de cette Victoire. C'est assez Grand Dieu! permets nous cette confiance, c'est assez de Victoires, c'est assez de Triomphes, c'est assez de Trophées, ou plutôt c'est assez de ruisseaux de sang qui coulent sur

A  
SON EXCELLENCE  
MADAME  
LA COMTESSE  
DOUARIERE  
D'ALBEMARLE,  
&c. &c. &c.



MADAME,

LES Orateurs sacrez tiennent un  
rang si distingué dans la République  
des Lettres, par la grandeur & la  
sainteté de leur Objet, qu'ils ont  
droit, par ce seul titre, à l'estime &

\* 2

à

1423.75

PRIERE ET &c.

la Terre, c'est assez de corps morts em-  
moncelez sous nos tristes yeux, c'est assez  
de prospérité, dont nous ne pouvons jouir  
qu'au dépens de la vie de nos semblables!  
Donne nous la paix, Grand Dieu! donne  
la paix à l'Etat, donne la paix à l'Armée,  
donne la paix à l'Eglise, donne la paix à  
nos consciences; & que toutes ces prospé-  
ritez temporelles, dont nous jouissons sur  
la terre, nous soient des arrhes de ces fé-  
licité inalterables, que tu nous prépares  
dans le Ciel. Accorde nous ces'graces au  
nom de ton Fils Jésus Christ, au nom du-  
quel nous te prions, &c.



SER

## DEDICACE.

à la vénération du Public. Mais lorsqu'ils contribuent eux-mêmes à relever la dignité de leur emploi, par leurs Talens personnels, & par le plus riche assemblage des Trésors de l'Art & de la Nature, il semble, MADAME, qu'il n'y a point d'applaudissemens qu'ils ne méritent, ni de Protection si haute & si illustre, à laquelle ils ne puissent aspirer.

Ceux qui sont capables de sentir la vérité de cette réflexion, ne seront pas surpris, MADAME, de la liberté que je prens de Vous offrir ce Volume des Sermons de feu Mr. *Saurin*. Il m'en est tombé deux entre les mains, (précieux restes d'un homme, dont

la

## DEDICACE.

la mémoire sera toujours chère à tous les gens de bien, ) & ce n'est point au hazard que j'en suis redevable; c'est à son propre choix, puisqu'il m'a fait l'honneur de me les confier avant sa mort, & de me charger du soin de faire ce riche présent au Public.

On y retrouvera ce que toutes les Nations Chrétiennes ont admiré dans les six premiers Tomes; ce caractère particulier d'Eloquence, qui fait plaisir, instruire, & toucher tout ensemble; ce tour d'expressions & de sentimens, qui rend la Morale de l'Evangile aimable sans la faire paroître moins severe, cette solidité dans les preuves, & cette clarté de raisonne-

## DEDICACE.

ment, qui répand du jour sur les mystères les plus sublimes, autant du moins qu'il est permis à la raison de percer des voiles si respectables. Enfin, on trouvera dans ces deux Volumes, tout ce qui a fait mériter aux autres une estime si universelle, & un succès si extraordinaire, qu'ils ont déjà été traduits dans la plûpart des Langues de l'Europe, & que malgré la différence des opinions, ils se font lire, avec la même avidité, dans toutes les Communions Ecclesiastiques.

Le premier des deux est dédié à la Sérénissime REINE de la *Grande Bretagne*, & j'ai cru, MADAME, que Vous voudriez bien me permettre de  
pla-

## DEDICACE.

placer Votre Nom après celui de cette Grande REINE.

Ce n'est pas de Votre Illustre Naissance, MADAME, ni de tous les avantages de la Fortune, qui se trouvent réunis dans Votre Personne, que je veux tirer mes motifs, en Vous offrant cet Ouvrage, ni emprunter la matière de Votre Eloge. Dans un sujet, où la Religion doit regner seule, on doit regarder comme indifférent tout ce qui ne se rapporte point à elle: mais Votre attachement aux devoirs de la sagesse & de la vertu, ce respect sincère pour la Loi de Dieu, qui Vous en fait observer constamment les maximes; ce gout pour les choses

## DEDICACE.

du Ciel, assez rare parmi les personnes d'un certain rang, & qui éclate néanmoins si visiblement dans Votre conduite, qu'il paroît être le principe de toutes Vos actions: Telles sont, MADAME, les raisons qui m'engagent à mettre sous Votre Protection, ces derniers fruits du travail & des rares qualitez de ce Grand Prédicateur. Permettez moi d'en ajouter une qui me regarde particulièrement, c'est le profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

*Votre très humble & très  
obéissant serviteur,*

PIERRE HUSSON.

T A.

T A B L E  
D E S  
S E R M O N S  
D U

T O M E S E P T I E M E

\*\*\*\*\*

P R E M I E R S E R M O N .

Sur la tristesse felon Dieu.

*La tristesse, qui est selon Dieu, produit une repentance à salut, dont on ne se repent jamais; mais la tristesse de ce monde produit la mort. II. Corinth. VII. 10. pag. 1.*

S E C O N D S E R M O N .

Sur la grandeur des conseils de Dieu, & sur l'abondance de ses moiens.

*Grand en conseil, abondant en moiens, Jérem. XXXII. 19.*

Ces paroles sont liées avec les deux versets qui les précèdent: *Ha! ha! Seigneur Eternel, voici, tu as fait le Ciel & la Terre par ta grande puissance, & par ton bras étendu, aucune chose ne te sera difficile. C'est toi qui fais gratuité en mil-*

S E R M O N  
S U R L A  
T R I S T E S S E  
S E L O N D I E U .

*La tristesse, qui est selon Dieu, produit une repentance à salut, dont on ne se repent jamais; mais la tristesse de ce monde produit la mort. 2. Cor. VII. 10.*

P R E M I E R S E R M O N .

**L**Es paroles, que nous vous avons lues, & dont nous nous proposons de nourrir votre dévotion dans cet Exercice, sont liées non seulement avec les versets qui les précèdent; mais même avec quelques-uns de ceux de l'Épître, que St. Paul avoit écrite avant celle-ci à l'Église de Corinthe. Cette liaison est un des Commentaires le plus propre à vous en expliquer le sens. Il faut la marquer; c'est par là que nous allons commencer, & c'est ce qui demande une partie de l'attention, que vous voulez donner à ce Discours.

A-peine notre Apôtre avoit-il pré-  
Tome VII. A ché

notre Apôtre dans le Chap. V. de la Première Epître qu'il leur adresse. Quel orgueil leur reproche-t-il? Comment avoient-ils pû tirer gloire d'une abomination, qui devoit leur inspirer des sentimens si humilians? *L'orgueil*, qu'il leur reproche, c'est une disposition d'esprit, qui n'est que trop connue parmi les Chrétiens. C'est la disposition d'un homme, qui prétend s'affranchir des loix ordinaires, qui laisse au Vulgaire à suivre le chemin que l'Evangile prescrit à tous les Chrétiens; qui traite de petitesse d'esprit, de pusillanimité, certains scrupules de conscience, qui font qu'on ne sauroit envisager le crime sans frémir, & qui se fait des maximes accommodées aux tems dans lesquels on se trouve, & aux passions desquelles on est dominé. Ce furent les dispositions des Corinthiens à l'égard de l'Incestueux. Peut-être empruntèrent-ils des Juifs des maximes pour le disculper. Les Juifs croioient qu'un homme, qui devenoit leur Profelyte, rompoit par cela même tous les liens de la chair & du sang, qui l'unissoient auparavant avec ses proches: en sorte qu'un fils pouvoit impunément épouser sa sœur, ou sa mère, & ainsi du reste. Les

Paiens le leur avoient reproché, & peut-être c'est ce qui avoit fourni à Tacite, ce trait dont il les dépeint: *Ce qui est regardé comme la chose la plus sacrée parmi nous, dit ce célèbre Historien \*, ils le traitent de profane, & ils croient que les commerces incestueux, qui nous font horreur, sont légitimes.*

St. Paul reproche aux Corinthiens, qu'ils ont imprimé par cette conduite une note d'infamie, non seulement sur leur Eglise, mais en quelque sorte sur tous les Chrétiens; que ce crime, qu'ils avoient regardé avec tant d'indifférence, étoit inoui parmi les Paiens: *On entend dire de toutes parts qu'il y a parmi vous de l'impureté, & même une telle impureté, que parmi les Gentils il n'est point fait mention de semblable; c'est que quelcun entretient la femme de son père.* En effet on trouve dans les Ecrits des Paiens les loix les plus sévères contre l'inceste; & ce qu'il y a de plus particulier sur ce sujet, c'est que l'Apôtre dans les paroles, que nous venons de citer, semble faire allusion à un passage de Cicéron, qui en parlant de l'inceste l'appelle *scelus inauditum, crime inoui.* Aussi

1. Cor. V.  
1.

\* Histor. lib. 5. cap. 4.

A  
da  
un  
R  
un  
au  
al  
na  
mi  
foi  
fa  
foi  
de  
tie  
fa  
da  
ces  
I  
lieu  
fait  
pre  
ten  
me  
lorf  
de l  
dale  
ces  
pleu  
gub  
Vou

&  
Ta-  
e qui  
crée  
n\*,  
oient  
nous  
  
ens,  
uite  
t sur  
e sur  
qu'ils  
éren-  
On  
par-  
etelle  
n'est  
st que  
père.  
s des  
ontre  
parti-  
pôtre  
ns de  
assage  
nceste  
inouï.  
Aussi

Aussi trouvons-nous dans Tertullien, dans Minutius Felix, & dans quelques-uns des plus fameux Apologues de la Religion Chrétienne, que l'inceste est un des defordres, que l'on reprochoit aux premiers Chrétiens : soit qu'on fit alors ce qui a été toujours assez ordinaire, c'est qu'on charge toute une famille, quelquefois une ville, quelquefois même toute une Nation, d'une faute de quelques-uns de ses membres ; soit qu'on crût de ne pouvoir rien faire de plus propre pour noircir les Chrétiens, que de leur imputer, quoique faussement, une chose aussi détestée dans le Paganisme, que l'étoit l'inceste.

L'Apôtre dit aux Corinthiens, qu'au lieu d'avoir adopté, comme ils avoient fait, ces maximes, qui sembloient propres à pallier l'inceste, ils auroient dû tenir dans l'Eglise de Corinthe la même conduite que tenoient les Juifs, lorsqu'ils étoient obligez de retrancher de leur Corps quelques Pécheurs scandaleux. Ils avoient accoutumé, dans ces tristes conjonctures, de jeuner, de pleurer, de se couvrir d'habilemens lugubres, comme si quelcun étoit mort.

*Vous vous êtes enflés d'orgueil, & vous*

2 Cor.  
V. 2.

*n'avez pas plutôt mené deuil, afin que celui, qui a commis cette action, fut retranché du milieu de vous. Coutume, qui fut suivie dans la suite parmi les Chrétiens; témoin un passage, célèbre parmi les Savans, du Livre, qui porte pour titre, Constitutions Apostoliques; (a) témoin aussi ces paroles d'Origène: (b) Les Chrétiens pleurent comme morts & comme perdus, ceux qu'ils sont obligez de séparer du milieu d'eux; quelque difforme & quelque infecté que soit un membre de notre Corps, nous nous faisons violence à nous-mêmes, quand nous sommes contrains de le couper.*

Ce n'est pas tout. St. Paul ne se contenta pas des censures & des reproches; il crut que c'étoit là une de ces occasions violentes, où l'honneur de son Apostolat l'engageoit à prendre la Verge Ecclésiastique, & à faire un de ces formidables miracles, dont Dieu avoit communiqué le pouvoir aux premiers Chrétiens. Vous ne pouvez ignorer, que parmi les dons miraculeux, que Dieu leur avoit communiqué pour l'établissement du Christianisme, celui de  
 fai-

(a) Constit. Apostol. lib. II. cap. 41.

(b) Origen. Lib. 3. contra Cellum.

fai  
les  
Pie  
nia  
& c  
à la  
de  
la p  
Pa  
rol  
Co  
re  
pui  
te p  
tre  
teu  
xar  
ver  
vra  
la d  
U  
pen  
ceu  
ceu  
crin  
mer  
l'Ap  
voit  
fité,  
Je

faire venir des fleaux sur certains rebelles étoit un des plus considérables. St. Pierre usa de ce pouvoir contre Ananias, qu'il fit tomber mort à ses pieds, & contre la femme de ce malheureux, à laquelle il tint ce langage: *Les pieds de ceux qui ont emporté ton mari sont à la porte, & ils t'emporteront aussi.* St. Paul parle de ce pouvoir dans ces paroles du Chap. X. de sa 2. Epit. aux Corinthiens: *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais elles sont puissantes, aiant la vengeance toute prête pour toute desobéissance.* Notre Apôtre usa de ce pouvoir envers l'Enchan-<sup>Act. XIII.</sup>teur Elymas, envers Hymenée & Alexandre; il crut en devoir user aussi envers l'Incestueux de Corinthe, il le <sup>11.</sup>*li-<sub>1.</sub> Tim. I.  
<sup>20.</sup>*bra à Satan: c'est ainsi qu'on nommoit*<sup>5.</sup>  
*la dispensation de ce redoutable fleau.**

Une telle exécution avoit été indispensable; il faut ramener par la crainte ceux qu'on ne peut ramener par la douceur, & l'indulgence envers certains crimes en entraîne comme nécessairement plusieurs autres après soi. Mais l'Apôtre, en usant de ce pouvoir, avoit senti toute l'amertume de la nécessité, qui le forçoit à y avoir recours: *Je vous ai écrit dans une grande affliction,*

tion, leur dit-il dans le verset 4. du Chap. II. de cette Epître, *Et en angoisse de cœur, Et avec beaucoup de larmes.*

Il leur proteste que non seulement il n'a pas eu intention, en punissant le coupable, de perdre son ame, mais qu'il craint même, que les censures, que sa Lettre lui aura attirées de la part des Corinthiens, n'aient été trop vives, & n'aient fait de trop profondes impressions sur son esprit, ou, comme il par-

2. Cor. II. 7. le lui-même, *qu'il ne soit englouti par une trop grande tristesse.*

Il va plus loin encore dans mon Texte & dans tout le Chapitre, dont nous l'avons puisé. Il veut se dédommager de la violence qu'il s'est faite à lui-même, lorsqu'il s'est vû forcé à traiter ses chers Corinthiens avec la dernière rigueur; il s'en console par la pensée des effets salutaires qu'elle avoit produits:

2. Cor. VII. 8. 9. *Bien que je vous aie contristez par mon Epître, dit-il immédiatement avant les paroles que nous expliquons, je ne m'en repens point, quoique je m'en fusse déjà repenti; ..... parce que vous avez été contristez à repentance, car vous avez été contristez selon Dieu: Et dans notre Texte il établit cette maxime générale pour tous les Chrétiens: La tristesse, qui*  
est

est selon Dieu, produit une repentance à salut, dont on ne se repent jamais; mais la tristesse de ce monde produit la mort.

La liaison de ces paroles avec les passages, que nous venons d'expliquer, étoit, comme j'ai dit, le meilleur Commentaire, que nous pouvions vous proposer pour en donner l'intelligence: Vous voyez par ce que vous venez d'entendre, ce que c'est que *la Tristesse selon Dieu*, & *la Tristesse selon le monde*. *La Tristesse selon Dieu*, c'est celle qui a pour objet les péchez commis contre Dieu: ou bien *la Tristesse selon Dieu*, c'est celle d'un homme, qui se repent de ses fautes, comme Dieu veut qu'il s'en repente; c'est celle d'un homme qui s'afflige, non seulement parce qu'il est malheureux, mais parce qu'il mérite de l'être, & qu'il a violé des loix, dont il connoit la sainteté & la justice. *La Tristesse selon le monde*, c'est celle qui a la perte des biens du monde pour objet; ou peut-être c'est celle d'un homme, qui se repent de ses péchez, comme les Mondains se repentent; c'est celle d'un homme, qui peu en peine s'il est coupable, pense seulement qu'il est malheureux, & voudroit s'affranchir de son malheur à quelque

prix que ce pût être; fût-ce en comblant la mesure des crimes qui l'ont attiré. Vous voyez ici le fondement de ce que S. Paul dit touchant ces deux genres de Tristesse: *La Tristesse selon Dieu produit une repentance à salut*; on peut traduire, *une repentance salutaire, dont on ne se repent jamais*; c'est-à-dire, qu'un homme, qui s'afflige par les motifs que nous avons indiqués, se sent bien d'abord livré à un état violent; mais que peu de tems en suite il tire de sa Tristesse même des sujets de consolation & de joie, parce que la douleur qu'il a de ses fautes, le porte à s'en corriger, & lui en obtient le pardon. De même *la Tristesse de ce monde produit la mort*: cela peut signifier deux choses; ou que la Tristesse, qui a la perte des biens du monde pour objet, est funeste à celui qui s'y livre; dans ce sens le Sage dit, *que la tristesse dessèche les os*: ou bien *la tristesse de ce monde produit la mort*, c'est-à-dire, que quand on ne se repent de ses péchez, que comme les Mondains s'en repentent, (& c'est le sens auquel nous nous bornons ici,) on ne fauroit obtenir le pardon, qui est promis à la véritable repentance.

Prov.  
XVII, 12.

Voi-

Voilà en général le but de St. Paul, & les idées de mon Texte; idées, que nous devons développer pour vous faire répondre au but de cette journée, & pour vous faire entrer dans le génie du Sacrement de la sainte Cène. Je parle des idées, que St. Paul nous donne de *la Tristesse selon Dieu*, de cette *repentance à salut, dont on ne se repent jamais*, car pour ce qu'il dit de *la Tristesse de ce monde* nous ne saurions y insister, sans faire une trop grande diversion à la solemnité de ce jour; nous nous contenterons d'en tracer quelques traits, dans le Corps de ce Discours, pour vous faire sentir l'opposition de la vertu, que l'Apôtre veut inspirer, avec le vice, dont il a dessein de vous détourner. *La Tristesse selon Dieu*, c'est donc le principal objet, sur lequel je voudrois fixer vos yeux. Nous voudrions vous montrer. I. Les causes qui la font naître. II. Les effets qu'elle produit. III. Les graces dont elle est couronnée. Dans le Premier de ces Articles, vous verrez un portrait de l'état dans lequel vous vous trouviez il y a quelques jours, lorsqu'entrant dans l'examen de vos consciences, (si vous y êtes entrez en effet,) vous vous rap-

rappelliez le funeste souvenir de vos chûtes. Comment pûtes-vous jeter les yeux sur ces tristes objets sans éprouver cette tristesse, qui fait dire à

Dan. IX. 7. un Pénitent: *O Dieu, à toi est la justice, à moi la honte & la confusion de face!*

Pf. LI. 6. *O Dieu, j'ai péché contre toi, contre toi proprement: j'ai fait ce qui est déplaisant à tes yeux!*

Dans le Second Article, vous verrez un portrait de l'état où vous vous trouvez présentement. Comment pourriez-vous avoir éprouvé *la Tristesse selon Dieu*, sans être résolu à réparer par des redoublemens d'amour envers Dieu la suspension, que votre amour pour lui a soufferte durant l'exercice de vos crimes. Dans le Troisième Article vous verrez l'état, où vous allez être durant le reste de votre vie, & à l'heure de votre mort, & dans le grand jour du rétablissement de toutes choses, & durant toute l'éternité. Périodes heureuses, durées triomphantes, pendant lesquelles des Ames pénitentes, lavées dans le sang du Sauveur du Monde, ne peuvent attendre que grace, que gloire, que rassasiement de joie. C'est tout ce qu'il nous reste à vous proposer. Beni soit Dieu, qui nous appelle au-

auj  
les  
à d  
d'u  
ô M  
ver  
lat  
de  
vo.  
ser  
en

I  
L  
Il  
p  
c  
f  
c  
u  
h  
c  
I  
t  
l  
I

aujourd'hui à un si beau Ministère! Quelles délices de prêcher un tel Evangile à des hommes, auxquels on est uni d'une manière si tendre. O Corinthiens, <sup>2. Cor. VI. 11, 12, 13.</sup> ô Mes Chers Frères, *ma bouche s'est ouverte pour vous, & notre cœur s'est dilaté; vous n'êtes point à l'étroit au-dedans de nous, mais vous êtes à l'étroit dans vos entrailles. Or pour nous récompenser de même, (je parle comme à mes enfans,) dilatez vous aussi.*

P R E M I È R E P A R T I E.

**L**A cause, qui produit dans l'ame d'un Pénitent *la Tristesse selon Dieu*, c'est le souvenir de ses péchez. Il faut considerer le pécheur dans deux périodes: dans l'enchantement du péché, dans le retour de ses réflexions sur son péché même. Lorsque le pécheur commet son crime, il est semblable à un homme enchanté: un charme fatal lui fascine les yeux, & lui *cautérisé la* <sup>1. Tim. IV. 2.</sup> *conscience*, selon l'expression de St. Paul. Il ne juge du mensonge, ni de la vérité, du bonheur, ni de la misère, que selon le charme qui le domine; parlez, pressez, prêchez, censurez, menacez, tonnez, ouvrez les trésors des Cieux & les gouffres des Enfers, le pécheur est

Psaum  
LXXIII.  
22.

est insensible. *Je n'avois point de connoissance, j'étois devenu stupide, j'étois une bête brute.* C'est ce qu'Asaph disoit de lui-même.

Apoc. X.  
10.

Mais il y a un autre période, que j'ai appelé le retour des réflexions sur le péché. C'est alors que le souvenir du péché est cuisant. Alors viennent les craintes, les regrets, les douleurs, les remords, les reproches. Alors le péché, semblable à ce Livre, que l'Apôtre St. Jean *devora*, après avoir été *doux* au palais devient *amer* dans les entrailles. Alors le pécheur, ouvrant les yeux sur soi-même, descendant dans son propre cœur, se trouve percé de sept traits. I. Du nombre de ses fautes. II. De leur énormité. III. De la vanité des motifs qui l'y ont porté. IV. Des funestes influences qu'elles ont sur l'ame du Prochain. V. De l'incertitude cruelle, où elles mettent la conscience. VI. Des horreurs de l'Enfer, dont elles sont les causes ordinaires. VII. Des tristes réflexions, qu'elles inspirent à un cœur qui aime.

I. Du nombre de ses crimes. Quand nous voulons rappeler à notre mémoire le souvenir de notre vie, nos crimes s'offrent de toutes parts, & absorbent

nos

nos esprits par leur multitude. Nous devons notre existence à un Etre supérieur; nous lui sommes responsables de toutes les plus petites parties de notre durée. Il y a des devoirs d'Age, auxquels nous sommes engagez, selon que nous sommes enfans, ou hommes faits, jeunes, ou vieillards. Il y a des devoirs de Fortune, selon que nous sommes riches, pauvres, ou dans un état médiocre. Il y a des devoirs d'Etat, selon que nous sommes Souverains, ou Sujets. Il y a des devoirs de Domestique, selon que nous sommes pères, ou enfans, serviteurs, ou maîtres. Il y a des devoirs d'Eglise, selon que nous sommes Pasteurs, ou Troupeaux, Auditeurs, ou Prédicateurs. Il y a des devoirs de Circonstance, selon que nous sommes sains, ou malades, dans la Société, ou dans la solitude. Ce sont la autant de classes de nos engagements & presque autant de listes de nos crimes. La plupart des hommes se font illusion sur ce sujet, ils ont resserré l'idée de la Morale; ils ont tronqué la Religion de J. Christ; ils ont réduit nos devoirs à un petit cercle, qu'il est facile de remplir, & ils règlent en suite l'idée de leur pénitence sur celle qu'ils  
se

se font formée de leurs engagements. Mais je suppose ici un Pénitent dégagé de ces préjugés ; il se trouve coupable sur tout : comme Magistrat , comme Sujet ; comme père , comme enfant ; comme serviteur , comme maître ; comme jeune , comme vieillard ; comme riche , comme pauvre ; comme sain , comme malade ; comme Pasteur , comme Troupeau ; comme Prédicateur , comme Auditeur. On se plaint , on trouve étrange quelquefois , que nous disions dans nos Confessions , que nous n'avons fait que pécher depuis le moment de notre naissance , que le nombre de nos crimes surpasse celui des cheveux de notre tête : Ce ne sont point là des expressions hyporboliques ; les plus grands Saints s'en sont servis , & l'examen de notre vie n'en fait que trop voir la justice. *L'imagination du cœur de l'homme n'est que mal en tout tems. Notre coulpe s'est multipliée. Qui est-ce qui comptera ses fautes commises par erreur ?* *Eternel , ne m'épargne point tes compassions..... car mes iniquitez surpassent en nombre les cheveux de ma tête.*

Génése

VI. 5.

Esd. IX.

7.

Ps. XIX.

13.

Ps. XL. 12.

13.

2. A l'idée du nombre de ses péchez le Pénitent ajoute celle de leur énormité. C'est ici que je voudrois écarter

en-

encore les préjugez , que nous nous formons sur la Morale: car nous avons alteré encore sur ce sujet la Doctrine de J. Christ; nous avons pris le Monde pour Casuiste , & la loi du siècle pour notre loi suprême. Nous avons restreint les grands crimes à cinq ou six chefs principaux , sur lesquels le général des hommes se trouve innocent. Il y a peu de meurtriers , peu d'empoisonneurs , peu d'assassins , peu de voleurs proprement dits: les autres péchez , selon nous , sont plutôt des apapages de la nature , & des suites nécessaires de l'infirmité humaine , que des marques d'un mauvais cœur. Mais détrompez vous , écartez la Morale du Monde , prénez la Loi de J. Christ pour votre Juge , & considérez la nature des choses dans leur véritable point de vûe. Qu'y a-t-il , par exemple , de plus opposé au génie du Christianisme , que cet esprit d'orgueil , qui nous domine presque tous , qui nous déguise nous-mêmes à nous-mêmes , qui nous revêt de je ne sai quel fantôme de grandeur , & qui nous persuade qu'un peu d'argent , qu'un peu de noblesse , qu'un peu d'esprit , qu'un peu de grace , doit nous porter à nous élever au-dessus du

*Tome VII.*

B

Gen.

Genre-humain, & à nous regarder comme des hommes procédez d'une autre source que les autres? Qu'y a-t-il de plus noir que ces calomnies, ces médisances, dont la plûpart de nos discours sont infectez, qui nous font percer jusqu'aux replis les plus cachez du cœur du prochain, découvrir ses défauts réels, lui en imputer de chimériques, tirer notre plaisir de ses maux, & fonder notre gloire sur sa turpitude? Qu'y a-t-il de plus exécrationnable que ces sermens continuels, par lesquels nous voions tous les jours des Chrétiens profaner la Religion, avilir les Sacremens, outrager leur Dieu, à l'arrivée d'un dez, ou d'une carte qui leur déplait? En général qu'y a-t-il de plus injurieux à Jésus Christ, que cet attachement que nous avons presque tous pour le Monde, quoique dans un degré fort différent? Qu'y a-t-il qui marque mieux le peu d'idée que nous avons de ses promesses, le peu de confiance en sa fidélité? Mes Frères, nous palissons, quand nous entendons parler d'un malheureux, que la faim aura porté à détrousser un passant sur les grands chemins; d'un furieux, qui dans un mouvement de colère aura arraché la vie à son frère.

Mais

Mais si nous entrons dans notre cœur, si nous nous donnions le soin d'examiner la nature de nos crimes, nous nous trouverions si noirs, si hideux, que nous verrions évanouir la distance, que l'amour propre nous fait mettre entre nous & ces hommes, qui nous font horreur.

III. Une troisième idée, qui afflige un Pénitent, c'est celle des funestes influences, que ses péchez ont eues sur l'ame du Prochain. Prénez y bien garde, Mes Frères, un péché porte mille coups, lorsqu'il semble n'en porter qu'un seul: c'est un venin contagieux, qui se répand au long & au large, & qui infecte non seulement celui qui a commis le crime, mais la plupart de ceux qui l'ont vû commettre. Vous êtes Père; vous ne sauriez pécher sans entraîner vos enfans dans l'abîme, où vous vous précipitez vous-mêmes. De-là vient qu'on voit ordinairement un père ignorant sur la Religion avoir des enfans qui ignorent la Religion: on voit une mère mondaine avoir des enfans qui aiment le Monde. Vous êtes Pasteur; vous ne sauriez tomber dans le crime sans y engager quelqu'un de votre Troupeau: il y a toujours quelqu'un

d'assez foible, ou d'assez corrompu; pour croire ne pas s'égarer en vous imitant, & en prenant pour modèle ceux qui font métier de régler la conduite des autres, selon ces mots de St. Jérôme, *que la maison & la conduite d'un Evêque sont le miroir de la discipline publique, en sorte que chacun s'imagine faire bien, quand il suit l'exemple de son Evêque.* Vous êtes Maître; vous ne sauriez pécher sans attirer dans le précipice vos Apprentifs & vos Domestiques, & sans faire de vos maisons une école de mensonge, & une Academie du Démon. Pensée funeste & trop capable en effet d'inspirer la tristesse la plus profonde, quand portant ses yeux sur ces malheureuses victimes, que la vengeance de Dieu s'immole dans les Enfers, ou sur celles qu'elle est prête à s'immoler, on a lieu de se dire à soi-même selon les diverses circonstances, où l'on a été placé par la Providence: Peut-être que cette Eglise, qui n'a produit que des Apostats, n'auroit produit que des Martyrs, si je lui avois annoncé *le conseil de Dieu* avec force & avec courage. Peut-être que ce Domestique, qui s'est plongé dans l'ignorance,

AN. XX.  
\*7.

ce, de l'ignorance dans le crime, & du crime dans la perdition, eût été un *Onesime*, un *Compagnon des Saints*, s'il eût respiré dans ma famille un air de piété & de Religion. Peut-être que cet enfant, qui me fut donné pour être offert au Seigneur, & pour être *ma joie & ma couronne*; peut-être que dans l'Eternité il vomira des malédictions contre moi, comme contre l'auteur de sa misère; peut-être il me dira: Père lâche, c'est en suivant tes traces funestes que je suis arrivé dans ce séjour désespéré, & ce furent tes maximes abominables, & tes exemples pernicieux, qui me plongèrent dans ces horreurs & dans ces abîmes.

IV. La petitesse des motifs au péché, est la quatrième cause de la tristesse du Pénitent. Quand on s'est trompé dans le choix qu'on a fait entre deux objets, on se console, si ces deux objets avoient assez de proportion, pour pouvoir être contre-balancez; ou si leur disproportion étoit assez peu sensible pour être apperçue avec peine. Mais quel rapport entre les motifs qui portent un pécheur au vice, & ceux qui devoient le porter à la vertu. Quels sont les motifs qui nous portent au péché? Ce sera quel-

quefois une vapeur montée dans notre cerveau, une émotion dans nos entrailles, une revolte de nos esprits, & de nos sens. Mais quand cette vapeur est dissipée, quand cette émotion est passée, quand ces esprits & ces sens sont calmez; quand nous voions que c'est là ce qui a été capable d'entraîner nos ames, comment soutenir la vûe de nous-mêmes sans honte & sans confusion? Quels sont les motifs qui nous portent au péché? Ce sera un intérêt imaginaire, ce sera un pouce de terre; ou si vous voulez, ce sera un sceptre, une couronne, la conquête de l'Univers, les Roiaumes du Monde & leur gloire. Mais quand placez dans un lit de mort, quand prêts à voir disparoitre ces objets, nous les considérons dans leur véritable point de vûe, ou quand rentrant dans nous-mêmes nous considérons ce sceptre & cette couronne, cette conquête de l'Univers, par rapport à ces grandes idées de nos esprits, à ces désirs immenses de nos cœurs, à ces sublimes plans de félicité que la Religion nous trace; nous voions que nous nous sommes laissez éblouir par de fausses lueurs, & alors comment soutenir la vûe de nous-mêmes sans honte & sans confusion. J'ai

Mat. IV.  
8.

V. J'ai fait un cinquième Article de l'incertitude, où le Pénitent se trouve sur son état: Car quoique la miséricorde de Dieu soit infinie, & qu'il ne rejette jamais ceux qui se convertissent sincèrement, il est pourtant très constant que le pécheur dans les premiers momens de sa pénitence, jusqu'à ce qu'il ait vû lui-même des marques effectives de sa conversion, a lieu de douter de son état, & qu'il a autant de probabilité de sa condamnation que de son salut. Incertitude terrible, & si terrible, que je ne crains pas de dire qu'après les tourmens de l'Enfer, c'est la situation la plus cruelle, où l'on puisse être réduit. Représentez vous, s'il est possible, l'état d'un homme, qui raisonne à-peu-près de cette manière: Quand je me considère moi-même, je ne puis douter que je ne sois coupable; j'ai entassé crime sur crime, & rebellion sur rebellion; je n'ai pas péché seulement par infirmité & par foiblesse, j'ai péché par ces principes noirs & hideux, incompatibles avec les Enfans de Dieu, & qui excluent du Paradis: je mérite l'Enfer, cela est certain, & il y a dans ce ténébreux séjour des malheureux, qui étoient moins coupa-

bles que je ne suis. Ma sentence n'est pas encore prononcée, il est vrai; mais quelle preuve puis-je avoir de n'être point sorti de la sphère des miséricordes divines, & qui me dit que ma repentance aura les conditions, auxquelles la grace est annexée? L'Évangile dit bien, que *si nous avons péché, nous avons un Avocat envers le Père, savoir Jesus Christ le juste*; mais l'Évangile dit aussi, qu'il est impossible, que ceux qui ont été une fois illuminés; ..... s'ils retombent, soient renouvellez à la repentance. Je vois bien dans l'Évangile un St. Pierre, qui se relève après avoir renié son Sauveur: mais j'y vois aussi un Judas, qui se désespère. Je vois bien un Brigand, qui se convertit à un côté de J. Christ; mais j'en vois un à l'autre côté, qui persiste dans l'impénitence, & que le sang du Sauveur tout bouillant encore & découlant de ses veines ne délivre point. Je vois bien dans l'Évangile, que Dieu attend le pécheur, & qu'il l'invite à la pénitence pendant un tems; mais j'y vois aussi que ce tems-là a ses bornes & ses limites, que c'est un certain jour qui finit, auquel succède une nuit affreuse; que c'est une mesure, qui se comble par  
l'ob-

i. Jean.  
II. 1.

Hebr. VI.  
4. 6.

l'obstination du pécheur. O jours heureux, où je voiois la face de mon Dieu, où je pouvois m'affurer de mon salut, où je n'attendois que la mort pour aller à la gloire, qu'êtes-vous devenus? Maintenant que dois-je penser de moi-même? N'ai-je commis que des péchez rémissibles; ou si je suis coupable de ceux pour lesquels il n'y a point de pardon? Serai-je pardonné, comme un St. Pierre; ou si je serai abandonné à mon désespoir comme un Judas? Serai-je en Paradis avec le Brigand converti; ou si je serai précipité comme l'autre dans les flammes de l'Enfer? Mon Rédempteur daignera-t-il faire retentir sa voix vivifiante sur mon tombeau, ou me laissera-t-il dans ma pourriture? Les trésors de la longue attente sont-ils encore ouverts pour moi; ou si je les ai épuisez? Ai-je le corps d'un véritable pénitent, ou si je n'en ai que le fantôme? Serai-je damné? Serai-je sauvé? Peut-être l'un, peut-être l'autre; peut-être le Paradis, peut-être l'Enfer. Fatale incertitude! Funestes bourrelemens! Doute cruel! c'est le cinquième trait, qui perce le cœur du Pénitent.

VI. Peut-être l'Enfer: c'est ma sixième

B 5

ré-

réflexion. L'idée de l'Enfer, idée contre laquelle il n'y a ni Philosophie qui console, ni libertinage qui tienne, ni brutalité qui résiste: car si nous voions tous les jours des hommes, qui paroissent au-dessus des fraieurs que cause cet objet, c'est qu'ils ont trouvé l'art de s'étourdir par le bruit tumultueux de leurs passions, ou de s'aveugler par leur incréduité: leur force même d'esprit est une marque de leur foiblesse: les efforts, qu'ils font pour ne pas penser à l'Enfer, sont une preuve sensible, qu'ils ne pouvoient en soutenir la vûe. En effet, qui est-ce qui peut supporter l'idée des tourmens de l'Enfer, sur-tout quand on y joint celle de leur durée? Cependant c'est l'idée qui frappe le Pénitent; il se condamné à ce supplice, il se place sur le bord de cet abîme; il hûme, si j'ose ainsi dire, la fumée qui monte du puits de l'Abîme. Tous les momens, qu'il passe avant d'avoir fait sa paix avec Dieu, sont des momens, où il est probable qu'il va être précipité dans ces gouffres, parce qu'il n'y a point de moment dans la vie d'un homme, où il ne soit probable que c'est le moment de sa mort; & il n'y a point de mort d'un homme, qui n'est point  
en-

encore rentré en grace avec Dieu, qui ne soit une mort de reprobation.

VII. Enfin le septième & dernier trait, qui perce le cœur d'un Pénitent, c'est le trait de l'amour divin. Plus on aime Dieu, plus on souffre de tourmens, lorsqu'on a eu le malheur de l'avoir offensé. Oui cet amour qui embrase les Seraphins; cet amour qui fait le bonheur des Anges; cet amour qui soutient le fidèle dans les plus cruels tourmens; cet amour est plus terrible que la mort, & fait le plus grand supplice du Pénitent. Avoir offensé un Dieu qu'on aime; un Dieu que tant de motifs rendent aimable; un Dieu pour lequel on brule encore d'amour, malgré les regards étincellans qu'il jette sur ces péchez qu'on déplore: cette pensée excite dans une ame des douleurs, que la seule expérience peut vous faire connoître.

La réunion de toutes ces causes, qui produisent la douleur d'un vrai Pénitent, est le Premier Chef d'opposition, qui se trouve entre *la Tristesse* que St. Paul appelle *selon Dieu*, & ce que St. Paul appelle *Tristesse de ce Monde*; je veux dire entre la véritable repentance & celle que les systêmes du Monde inspirent quelquefois à certains Pénitens.

Ceux-

Ceux-ci ne sont sensibles qu'aux motifs pris de leur intérêt propre, des peines que Dieu leur inflige actuellement, de celles qu'ils craignent encore. Vous avez vu les causes qui font naître la *Tristesse selon Dieu*; voyons les effets qu'elle produit: c'est le Second Chef d'opposition entre la *Tristesse selon Dieu*, & la *Tristesse de ce Monde*. C'est le sujet d'un second Article.

## SECONDE PARTIE.

Saint Paul n'exprime qu'en des termes généraux dans les paroles de mon Texte les effets, que produit la *Tristesse selon Dieu*: il dit qu'elle produit une *repentance à salut*. Mais il parle plus en détail sur ce sujet dans les paroles qui suivent: *Voici*, dit-il, *cela même que vous avez été contristez selon Dieu, quel soin n'a-t-il pas produit en vous? Quelle satisfaction? Quelle indignation? Quelle crainte? Quel grand desir? Quel zèle? Quelle vengeance? Quelques-uns de ces termes sont peut-être susceptibles de divers sens; nous n'avons pourtant pas dessein de les rechercher: nous leur donnerons à chacun celui qui nous semblera le plus conforme*

2. Cor.  
VII. 11.

me au style de St. Paul, & au fujet qu'il traitoit, sans examiner si on leur en pourroit attribuer quelque autre.

Il y a aussi dans ce que l'Apôtre dit, que *la Tristesse selon Dieu* avoit produit dans l'Eglise de Corinthe, quelque chose de relatif à une Société qui avoit nourri un Incestueux dans son sein : c'est en particulier l'idée qu'on doit attacher à ce terme, *quelle vengeance?* Cela marque probablement l'Excommunication, que les Corinthiens lancèrent contre ce malheureux. L'Apôtre avoit dit : *J'ai déjà ordonné, vous & mon* <sup>1. Cor. V.</sup>  
*Esprit étant assemblez au nom du Sei-* <sup>3. 4. 5.</sup>  
*gneur, qu'un tel homme soit livré à Sa-*  
*tan; & nous avons vû que les fleaux,*  
qui étoient envoyez sur les coupables, s'appelloient *vengeance*; c'est de cette *vengeance* qu'il s'agit ici. Laissons tout ce qu'il y a de personnel; ne nous arrêtons qu'à ce qui peut regarder chacun de nous.

Le premier effet de la *Tristesse selon Dieu*, c'est celui que l'Apôtre appelle *les soins*: on peut traduire *quelle vigilance?* Nous entendons la disposition d'esprit d'un homme, qui sentant une douleur sincère de ses crimes, & étant actuellement sous la main vengeresse de  
Dieu

Dieu qui l'en punit, ne se contente pas de certains aveus généraux, & de certaine connoissance vague de ce qu'il y a d'irrégulier dans sa conduite; mais se donne tous les mouvemens, dont il est capable, pour examiner chacune des circonstances de sa vie, & pour pénétrer dans les replis les plus cachez de sa conscience, afin de découvrir tout ce qui peut déplaire à ce Dieu, dont il cherche les regards, & dont il sollicite la clémence. La pénitence des mondains, ou, comme s'exprime St. Paul, *la Tristesse selon le Monde*, peut bien produire ces aveus généraux, dont je viens de parler, & cette connoissance vague du péché. C'est une chose même assez ordinaire parmi les personnes que Dieu afflige, de dire; je suis digne de ce châtiment, je suis pécheur, & grand pécheur; mais il n'y a rien de plus rare parmi les Chrétiens, que *ce Join*, que cette vigilance, dont parle ici nôtre Apôtre. Un Chrétien, qui est vivement touché d'avoir offensé son Dieu, s'empresse, s'agite, pour connoître ce qui peut lui avoir attiré le malheur, dans lequel il est plongé, & ce qui pourroit engager la Divinité à redoubler ses coups. Peut-être c'est une liai-

liaison, dont je n'apperçois pas assez les funestes influences. Peut-être c'est un bien mal acquis, dont je refuse de reconnoître l'injustice, de peur que ma conscience ne me pressât de le restituer. Peut-être c'est la négligence d'une vertu essentielle au Christianisme. Dieu me prive de mon bien, mais peut-être j'en faisois un criminel usage; peut-être m'enflait-il d'orgueil; peut-être me faisoit-il oublier mes infirmités, ma cendre, ma pourriture. Dieu me prive d'un enfant, qui faisoit toute la consolation de ma vie; mais peut-être en faisois-je une idole; peut-être remplissoit-il dans mon cœur une place, que je ne devois qu'à Dieu seul. Dieu m'a envoyé une maladie, que je ne devois pas naturellement attendre: mais peut-être la santé m'étoit-elle fatale, peut-être me faisoit-elle perdre de vue ma dernière fin. *Cela même que vous avez été contristez, quel soin n'a-t-il pas produit?* dit maintenant notre Apôtre.

*Quelle satisfaction? Il y a dans le Grec, quelle apologie? & pour bien entendre ce mot il faut le joindre à celui qui suit, quelle indignation? Dans la Tristesse selon le Monde il y a pour l'ordinaire apologie, & indignation. Indigna-*

Act. XX.  
27.

gnation contre celui qui représente l'atrocité du crime; apologie de celui qui l'a commis. De quelles couleurs cette indignation ne nous fait-elle pas dépeindre un homme, qui s'émancipe à annoncer tout le conseil de Dieu, & à représenter à chacun dans son véritable point de vûe le crime dont il est coupable? Quelquefois nous l'accusons de témérité; comme si l'on ne pouvoit parler contre la conduite des autres sans croire la sienne irrépréhensible. Quelquefois nous lui reprochons ces mêmes crimes qu'il censure dans les autres comme s'il falloit être parfait avant que de déclamer contre les imperfections de ses frères. Quelquefois nous lui imputons des Hérésies; comme si l'on ne sauroit presser si vivement le systême des vertus, que l'Évangile nous prescrit, sans avoir abjuré les Dogmes qu'il nous révèle. St. Paul avoit éprouvé cette indignation autant qu'un Ministre du Dieu vivant: il n'étoit pas possible, qu'un Ministère aussi éclatant que le sien ne fut en bute à toute la malignité du Siècle, dans lequel il étoit exercé. Et ce sera à jamais la condition de tous ceux qui voudront marcher sur les traces de cet Apôtre, & pren-

pre  
mo  
L  
l'in  
fen  
apo  
che  
tou  
son  
mé  
mo  
che  
ren  
foi  
tib  
sur  
pe  
la  
ma  
de  
de  
de  
D  
Q  
M  
m  
to  
re  
ve

prendre sa fermeté & son courage pour modèle.

Le même principe, qui nous porte à l'*indignation* contre ceux qui nous représentent nos désordres, nous inspire des *apologies* pour nous excuser. Le Pécheur est toujours fertile en excuses, toujours ingénieux à trouver des raisons pour se disculper, dans le tems même qu'il s'abandonne aux excès les moins excusables; tantôt il se retranche sur son âge, qui le porte nécessairement à certains péchez; tantôt sur la foiblesse humaine, qui n'est pas compatible avec une sainteté parfaite; tantôt sur la vivacité de ses passions, qu'il ne peut suffire à tenir en bride; tantôt sur la force de l'exemple, qui l'entraîne malgré lui-même.

Changez les objets de l'*indignation* & de l'*apologie*, & vous aurez une idée des dispositions des Corinthiens, & des effets que produit *la Tristesse selon Dieu* dans l'ame d'un vrai Pénitent. Que votre *apologie* ait pour objet ce Ministère, que vous avez si indignement outragé, que votre *indignation* se tourne contre vous-mêmes, & vous aurez droit de prétendre aux prérogatives de la véritable repentance. De

*Tome VII.*

C

quels

quels désordres avez-vous senti de la tristesse dans le cours de la semaine qui vient de s'écouler? Est-ce de votre mondanité? Que cette *Tristesse* produise l'apologie du St. Ministère, qu'elle excite votre indignation contre vous-mêmes: reconnoissez que nous étions fondez en raison, lorsque nous vous disions, que *l'amitié du Monde est inimitié contre Dieu*; que *nul ne peut servir à deux maîtres*; que certains plaisirs, certain faste, certaines livrées du Monde conviennent mal à un Chrétien: & prénez vous en à vous-mêmes, si vous êtes incapables de goûter cette doctrine. De quels désordres avez-vous senti de la tristesse? Est-ce de votre avarice? Que cette *Tristesse* produise l'apologie du St. Ministère, & qu'elle excite votre indignation contre vous-mêmes. Reconnoissez que nous étions fondez en raison, lorsque nous vous prêchions, que *l'avarice est la racine de tous maux*, qu'elle est une véritable *idolâtrie*, que *les avares n'hériteront point le Roiaume des Cieux*: que des sentimens bas, rempans, sordides, sont indignes de ces hommes, que J. Christ a reçus dans sa communion, qu'il a élevé dans l'École de la générosité, du

des-

Jaq IV. 4.  
Matth. VI.  
24.

1. Tim.  
VI. 10.  
Col. III. 5.

1. Cor.  
VI. 10.

desintéressement, de la magnanimité, qui ont vû en sa personne des exemples de ces nobles vertus; & ne vous en prénez qu'à vous-mêmes, si vous êtes incapables de goûter cette Doctrine: *Cela même que vous avez été contristez selon Dieu, quel soinn'a-t-il pas produit? quelle indignation? quelle apologie?*

Il ajoute, *quelle crainte?* Par la crainte nous entendons ici cette défiance de nous-mêmes, que doit nous inspirer naturellement l'idée des fautes que nous avons commises. Dans ce sens St. Paul disoit aux Romains, *ne t'éleve point par orgueil, mais crains.* Crains, c'est-à-dire, défie toi de toi-même. Je n'entens pas une défiance de spéculation seulement, qui persuade l'esprit, j'entens une crainte de pratique, qui pénètre le cœur, & qui nous fait prendre de salutaires précautions pour ne plus commettre les crimes, dont on se reconnoit coupable. Cet effet, que produit *la Tristesse selon Dieu*, est un des principaux caractères, qui la distingue de la *Tristesse de ce Monde*, de cette pénitence, qui se trouve quelquefois dans les faux pénitens. C'est une des marques les plus sûres, à laquelle vous pourrez connoître si votre pénit-

Rom, XI.  
20.

tence est réelle, ou imaginaire. Que le sujet des larmes, que vous avez versées dans cette semaine de pénitence, vous fasse connoître vous mêmes à vous mêmes, & vous engage à munir ces endroits de votre cœur, dont une funeste expérience vous a si a bien fait connoître le foible. Là ce fut votre peu d'attention, ce fut votre distraction; craignez qu'elles ne vous fassent tomber encore; munissez cet endroit foible; accoutumez vous à être attentifs, à examiner dans chaque circonstance où vous vous trouvez, la relation qu'elle a avec votre devoir. Là ce fut votre vanité; craignez qu'elle ne vous fasse tomber encore; munissez cet endroit foible; accoutumez vous à penser à votre cendre, à votre poudre, à tout ce qui peut vous inspirer la vertu de l'humilité. Ailleurs ce fut votre facilité; craignez qu'elle ne vous fasse retomber encore; munissez cet endroit foible; accoutumez vous à résister, quand la résistance est nécessaire: ne rougissez point de cette maxime; qu'il

*vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*  
*Ce que vous avez été contristez selon Dieu, quelle crainte n'a-t-il point produit?* dit encore notre Apôtre.

AA. IV.  
19.

En

En cinquième lieu, *quel désir?* C'est là un de ces termes vagues, dont nous parlions tantôt. *La Tristesse selon Dieu* produit diverses sortes de désirs. Je me borne ici à un seul, à celui de rentrer en grace avec Dieu, d'être l'objet de ces promesses de miséricorde, que Dieu fait à la pénitence, & d'être admis à l'ombre de cette croix, où s'offre à la Justice céleste un sacrifice expiatoire pour les péchez du Genre-humain. Un Pénitent, qui voit interceptez ces regards de bienveillance, dont Dieu le favorisoit : un Pénitent, qui ne rencontre plus cette face adorable, dont la contemplation porte la joie dans l'ame : un Pénitent, qui voit son Dieu étincellant de courroux contre lui, ne désire qu'une chose, c'est de rentrer en grace avec Dieu. *Si ta face ne vient, ne nous fais point monter d'ici,* Exode XXXIII. 15. disoit autrefois Moïse ; dussions-nous conquérir la Terre promise avec toutes ses richesses, sans ton amour, nous aimons mieux rester dans ce desert. *Je m'en irai vers mon père, je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le Ciel & devant toi ..... fais moi comme à l'un de tes mercenaires,* Luc. XV. 18. 19. c'étoit le mouvement de l'Enfant prodigue. O Dieu,

Pf. LI.  
13. 14.

*ne me rejette point de devant ta face, & ne m'ôte point l'Esprit de ta Sainteté : rends moi la joie de ton salut, & que l'Esprit franc me soutienne.*

Enfin le zèle, c'est le fixième effet que produit la pénitence ; & ce zèle peut avoir trois sortes d'objets : Dieu, le Prochain, le Pénitent même. Mais à-peine me reste-t-il encore quelques momens, après vous avoir marqué la *Tristesse selon Dieu*, et les effets qu'elle produit, pour vous tracer, dans les dernières périodes de ce Discours, les graces qui marchent à sa fuite.

### TROISIÈME PARTIE.

**S**Aint Paul s'exprime sur ce dernier Article d'une manière concise, mais qui renferme un grand sens ; il dit : *qu'on ne se repent jamais de la pénitence, produite par la Tristesse selon Dieu.* C'est un de ces tours d'expressions, par lesquels on donne de grandes idées d'un objet, lors même qu'on semble l'amoindrir : *on ne se repent jamais de cette repentance*, c'est-à-dire, qu'elle est toujours une source féconde de consolation & de joie. Ménageons les momens. *La Tristesse selon Dieu* nous reconcilie avec trois Ennemis, qui nous livroient une guerre

re implacable dans l'exercice de nos crimes. Le premier de ces Ennemis, c'est la Justice divine: Le second, c'est notre Conscience: Le troisième, c'est la Mort.

I. Le premier ennemi, qui nous livre une guerre implacable dans l'exercice de nos crimes, c'est Dieu, sa Justice. Il ne peut y avoir d'autre relation entre Dieu & un pécheur obstiné, que celle d'un juge avec un criminel: *les yeux de Dieu sont trop purs pour voir le crime*; & la Justice, apprête les foudres les plus redoutables pour ceux qui s'y abandonnent. *La Tristesse selon Dieu* nous reconcilie avec la Justice divine. C'est peut-être de toutes les propositions la moins contestable, la mieux prouvée, la plus démontrée.

Hab. I. 13.

Consultez votre raison: elle vous dira que Dieu est bon; elle vous prouvera, par tous ces objets qui vous environnent, qu'il n'est pas possible que Dieu ne fasse grace à un Pécheur qui gémit, qui pleure, qui demande miséricorde, qui se couvre de sac & de cendre, qui n'ose lever les yeux vers le Ciel, qui voudroit racheter de tout son sang les crimes qu'il a commis, & qui pour tout l'Univers entier ne voudroit pas s'y laisser entrainer encore.

Au secours de la raison appelez l'autorité; vous verrez que tous les hommes du Monde, en faisant profession de se reconnoître coupables, ont fait profession d'adorer un Dieu miséricordieux, & que s'ils n'ont pas tous connu en quoi consistoit la véritable repentance, ils en ont tous connu les prérogatives.

Que la Révélation supplée à l'autorité & à la raison. Mais comment pourrois-je suffire, même à vous indiquer toutes les consolantes autoritez de la Révélation sur ce sujet? La Révélation vous donnera des miséricordes de Dieu les idées les plus tendres, les plus vives, les plus sublimes; elle vous parlera de ces *entrailles qui bruient, & de ces compassions qui s'échauffent* à la voix du pécheur pénitent. La Révélation vous fera entendre ces sermens prononcez par ce Dieu même, qui n'avoit besoin que de son propre témoignage. *Je suis vivant, dit le Seigneur*, (St. Paul dit, que *Dieu ne pouvant jurer par un plus grand que lui, il jura par lui-même*; & dans le texte, que je cite, Dieu emploie ce genre de serment, & il en appelle à cet Etre, qui est ce qu'il y a de plus grand, pour rassurer la conscience du Pénitent,) *Je suis vivant, dit le Seigneur.*

Jer.  
XXXI. 26.  
Oléc. XI.  
8.

Ezech.  
XXXIII.  
11.  
Hebr. VI.  
13.

gneur l'Éternel, que je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion & sa vie. La Révélation vous ouvrira ces sources de vie, qui sont ouvertes dans la Maison de David, & vous conduira à ce sang du Sauveur du Monde, qui coule pour les pécheurs pénitens.

Consultez l'expérience; elle vous fera voir une nuée de témoins, dont la pénitence fut couronnée. Témoin tant de fois la République d'Israël; témoin Moïse, témoin David, témoin Ézechias, témoin Manassé, témoin Nabuchodnosor, témoin Ninive, témoin la Pécheresse, témoin Zachée, témoin le pauvre Péager, témoin le bon Brigand, témoin chacun de ceux qui composent cette Assemblée: car que seroient-ils devenus, je parle même des plus saints d'entre nous, si Dieu n'étoit bon, s'il ne l'étoit infiniment, & s'il n'attendoit quand nous tombons dans le crime, que nous nous rélevions par la repentance?

II. Si *la Tristesse selon Dieu* nous reconcilie avec la Justice divine, elle nous reconcilie avec notre propre Conscience. Nous l'endormons bien quelquefois cette Conscience, il est pourtant bien difficile qu'elle ne se réveille; &

malheur à ceux chez qui elle est endormie pour toujours! Mais qu'elle est redoutable quand elle vient à se réveiller! Quels traits ne lance-t-elle pas alors contre nous? Quels déchiremens n'y cause-t-elle pas? Quels bourrellemens n'y excite-t-elle pas, quand elle dit à un pécheur: Misérable qu'as-tu fait? De quel état es-tu déchu? Dans quels abîmes t'es-tu précipité? *Mapei- ne est plus grande que je ne puis porter: Montagnes, tombez sur moi, & vous côteaux, couvrez moi.* Ah! sons bruians des plaisirs du Monde, Sociétez tumultueuses, festins, spectacles, que vous êtes foibles contre un ennemi si formidable! C'est la pénitence, c'est la *Tristesse selon Dieu*, qui peut seule defarmer notre conscience. Une ame qui a fait sa paix avec son Dieu, une ame à qui Dieu a fait entendre cette voix, *tes péchez te sont pardonnez*, passe, pour ainsi dire, tout à coup d'une espèce d'Enfer dans une espèce de Paradis: elle sent alors cette *paix de Dieu qui surmonte tout entendement*; elle se livre à cette *joie inénarrable & glorieuse*, qui a soutenu les grands Saints au milieu des calomnies les plus atroces, qu'on inventoit pour les noircir, & des

sup

Génése

IV. 13.

Osée X. 8.

Matth.

IX. 2.

Phil. IV. 7.

I. Pierre

I. 8.

supplices les plus affreux, qu'on imaginoit pour les tourmenter.

III. Enfin *la Tristesse selon Dieu* nous reconcilie avec la Mort. Quand on ne s'est pas repenti de ses péchez, quand on peut même avoir quelque soupçon qu'il manque quelque chose à notre repentance, comment oser soutenir l'idée des trônes dressez, des livres ouverts, des sentences prêtes à se prononcer & à s'exécuter? Comment soutenir cette voix: *Rens compte de ton administration?* Luc. XVI.  
*La Tristesse selon Dieu* nous reconcilie<sup>2.</sup> avec cet ennemi; *l'aiguillon de la mort c'est le péché*, & le péché n'a plus d'aiguillon pour le Pénitent. La mort ne se présente à ses yeux que comme une messagère de grace, qui va le conduire au Dieu miséricordieux, & qui va le faire puiser dans ses miséricordes des félicitez ineffables.

Ah! Mes Freres, plutôt à Dieu fût-il aussi facile de prouver que vous avez les caractères de la véritable pénitence, qu'il est aisé d'en étaler les prérogatives! Mais! hélas! Je n'ose pas même agiter cette question; & cependant qu'attendez-vous de nous? Pourquoi assistez vous encore à ce Discours? Voulez-vous que nous finissions cette solemnité

nité selon la coutume, en supposant  
 que nous l'avons rapportée à sa véritable  
 destination; que dans le cours de  
 la semaine dernière vous avez tous exami-  
 né bien sérieusement votre propre  
 cœur; qu'avant de venir à la Table du  
 Seigneur, vous avez tous revêtu les dis-  
 positions que cette auguste Cérémonie  
 demandoit de vous; que ce matin vous  
 avez tous communiqué avec ce zèle, avec  
 cet amour, avec cette ferveur, qui  
 font les caractères des vrais Commu-  
 nians; que dans l'exercice, qui a pré-  
 cédé celui-ci, vous avez tous répandu  
 vos ames devant Dieu en reconnoissan-  
 ce & en action de graces, & qu'il n'est  
 plus question dans celui-ci que de vous  
 féliciter tous de ce qu'il y a de saint &  
 d'heureux dans votre état?

Mais dites, dans quels périodes de  
 votre vie, ( je parle à un grand nom-  
 bre de vous, car graces à Dieu je vois  
 de vrais pénitens dans cette Assemblée,  
 des hommes qui *reluisent comme des  
 flambeaux au milieu de la génération tor-  
 tue & perverse*, & qui ont peut-être  
 obtenu aujourd'hui par la ferveur de  
 leur zèle la grace de tous les autres,)  
 mais je parle au grand nombre, & je  
 leur demande; dans quels périodes de  
 votre

Philip. II.  
 19.

votre vie avez-vous rempli tous ces caractères de *la Tristesse selon Dieu*, dont nous vous avons entretenus? Seroit-ce dans votre Cabinet? Mais quoi, ces examens légers, ces lectures rapides, ces regrets superficiels, ces résolutions précipitées, étoit-ce là votre cours de pénitence?

Seroit-ce dans la Société? Mais quoi, ce commerce avec le Monde, dans lequel vous n'avez rien qui vous distingue du reste Mondains, & où vous suivez leurs exemples, vous prenez leurs livrées, vous vous adonnez à leurs plaisirs, est-ce là votre cours de pénitence?

Seroit-ce à la Table de J. Christ? Mais quoi, ces Communions dans lesquelles nous venons pour la plûpart plutôt pour racheter par quelques actes de piété le droit de commettre de nouveaux crimes, que pour réparer ceux que nous avons commis; ces Communions, qui nous laissent tels à-peu-près que nous étions avant d'y avoir participé; ces Communions, qui n'apportent aucun changement, ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise, ni dans les familles; ces Communions, après lesquelles nous sommes fiers, implacables,  
for-

fordides, voluptueux, envieux, est-ce là où nous avons fait notre cours de pénitence ?

Peut-être le faisons nous quand nous nous croions au lit de la mort. Mais quoi, cette soumission forcée, cette attention, que nous donnons malgré nous à un Pasteur qui prie & qui exhorte ; ces plans de vie, que la crainte nous extorque, étoit-ce là notre cours de pénitence ?

Ah ! Mes Freres, il vaut mieux laisser les tems passez, qui n'offrent que de tristes objets à la mémoire de la plupart de nous, & nous retrancher sur l'avenir, ou plutôt sur le présent, qui nous en offre de plus agréables. Puissent ces nouvelles preuves, ces preuves éclatantes, que Dieu vient de nous donner encore aujourd'hui de son amour, faire sur nos esprits & sur nos cœurs des impressions éternelles ! Puisse cette Table sacrée, à laquelle nous avons participé ce matin, être toujours présente à nos yeux ! Puisse cet objet nous suivre par tout, & nous servir par tout de bouclier pour repousser toutes ces tentations, auxquelles le commerce avec le monde va nous exposer encore ! Puissent nos  
vœux

vœux, nos résolutions, nos sermens, ne s'effacer jamais de notre mémoire! Puissions-nous les renouveler encore dans ce moment, ces vœux, ces résolutions, ces sermens, de tout notre cœur! Puissions-nous dire chacun dans ce sentiment, en faisant la clôture de cette Fête: *O Dieu, j'ai conclu que ma portion étoit de garder tes commandemens; j'ai juré & je le tiendrai, d'observer les ordonnances de ta justice.* J'ai juré d'être plus exact à ton service, plus attentif à ta voix, plus sensible à tes exhortations. Et pour réunir tous mes vœux dans un seul; puisse cette sincérité & cette droiture, avec lesquelles nous prêterons ce serment, nous obtenir les secours, dont nous avons besoin pour ne le violer jamais, jamais! Amen. Dieu nous en fasse la grace. A lui soit honneur & gloire à jamais.

A M E N.

S E R.

# S E R M O N

S U R L A

## G R A N D E U R D E S C O N S E I L S D E D I E U ,

E T S U R

L' A B O N D A N C E D E S E S M O I E N S .

*Grand en conseil , abondant en  
moiens. Jérém. XXXII. 19.*

S E S O N D S E R M O N .

Ces paroles sont liées avec les deux versets qui les précèdent: *Ha! ha! Seigneur Eternel, voici, tu as fait le Ciel & la Terre par ta grande puissance, & par ton bras étendu, aucune chose ne te sera difficile. C'est toi qui fais gratuité en mille générations, & qui rends l'iniquité des pères dans le sein de leurs enfans après eux: tu es le Dieu Fort, le Grand, le Puissant, le nom duquel est l'Eternel des Armées. Grand en conseil, abondant en moiens.*

**M**ES Freres, le Texte, que nous venons de lire, & qui a sans doute déjà excité, quoiqu'en si peu de mots, de grandes idées dans vos esprits, est un homma-  
ge,

ge, que Jérémie rendoit aux perfections de Dieu, dans le tems qu'elles paroissent se détruire mutuellement. Pour vous le faire comprendre, nous vous placerons par la pensée, dans les circonstances où se trouvoit notre Prophète, en prononçant ces paroles. C'est la meilleure méthode, que nous puissions suivre pour vous en donner l'intelligence, & c'est par là que nous allons commencer.

Jérémie étoit actuellement Martyr de son Ministère, lorsqu'il adressoit à Dieu la prière, dont ce Texte n'est qu'une partie. Il étoit réduit dans la pressante nécessité de ne pouvoir faire valoir les droits de la Religion, sans porter atteinte à ceux de la Politique. C'est là une des plus grandes extrémités, où puissent se trouver les Ministres du Dieu vivant; car quelque résistance qu'on leur oppose, on a toujours pour eux, sinon de la déférence, du moins de la considération, quand ils se tiennent dans les bornes de leur caractère; quand se contentant de parler des choses célestes, ils laissent les rênes du Gouvernement entre les mains de ceux à qui la Providence les a remises. Mais quand la Religion & la Politique se

trouvent si étroitement jointes ensemble, qu'ils ne peuvent remplir leurs fonctions, sans devenir, pour ainsi dire, Ministres d'Etat, sans décider s'il est convenable de faire la Paix, ou la Guerre, de traiter des Alliances, ou de n'en point traiter: quelles traverses ne rencontrent-ils point dans leur Ministère? C'étoit là le cas, où s'étoit trouvé notre Prophète. Jérusalem étoit assiégée depuis une année entière par les Armées de Nabuchodnosor. Il s'agissoit, s'il falloit céder à ce Prince, ou lui résister. Dieu voulut pourtant décider lui-même cette question, par le Ministère de ce St. Homme, qui eut ordre de tenir de sa part ce langage aux Israélites: *Ainsi a dit l'Eternel; voici je vais livrer cette ville au Roi de Babylone, & il la prendra. Et Sédécias Roi de Juda n'échappera point de la main des Chaldéens; mais il sera certainement livré dans la main du Roi de Babylone..... si vous combattez contre les Chaldéens, vous ne prospérerez point.*

Jérém.  
XXXII.  
3. 4. 5.

Une si funeste prédiction ne fut pas faite impunément: Jérémie fut mis en prison pour l'avoir prononcée; mais à peine étoit-il à cette épreuve, qu'il fut mis à une épreuve beaucoup plus grande

de encore : Dieu lui commanda de faire une action, qui paroissoit d'abord plus propre à rendre son Ministère méprisable, qu'à le faire respecter. Il lui dit, qu'il eût à se prévaloir du droit qu'avoit chaque Israélite, lorsque son plus proche parent vouloit vendre un champ : ce droit étoit fondé sur une Loi, que nous trouvons dans le Chapitre XXV. du Lévitique. Dieu vouloit que les Israélites le regardassent comme leur Souverain ; cette Souveraineté sur eux étoit sans bornes. Ils ne possédoient rien en propre ; ils n'avoient rien que par emprunt ; ils n'avoient même de droit sur les Terres de leur patrimoine, qu'autant qu'il plairoit à Dieu de leur en donner. Pour leur faire sentir cette dépendance, il leur avoit deffendu de vendre les champs qu'ils avoient hérités de leurs Pères : *La Terre ne sera point vendue*, portoit une Loi du Lévitique, *car la Terre est à moi, & vous êtes étrangers & voyageurs chez moi* : Lév. XXV. 13.

ce qui n'a pas été inconnu aux Paiens, témoin ce que dit Diodore de Sicile, que les Juifs n'avoient pas le pouvoir de vendre leurs héritages.

Mais comme il pouvoit arriver, qu'un homme, qui possédoit des Terres, tom-

bât dans l'indigence, & fût réduit par cette deffense à la nécessité de mourir de faim, lors même qu'il avoit des fonds plus que suffisans pour l'en empêcher, Dieu avoit permis qu'en ce cas les Terres fussent aliénées, mais avec des restrictions, qui fissent sentir à celui qui y feroit obligé, cette Suprématie, dont il ne voulut jamais se départir. Il y avoit deux de ces restrictions; l'une que les fonds seroient moins vendus qu'engagez, en sorte qu'au tems du Jubilé ils devoient revenir à leurs premiers Maitres. De-là vient que vendre une Terre *pour toujours*, dans le stile de la Jurisprudence Judaïque, c'étoit l'engager jusqu'au Jubilé. L'autre, c'est que le plus proche parent de celui qui étoit forcé de vendre sa Terre, avoit le droit de l'acheter préféralement à tous ceux qui étoient parens plus éloignez, ou Etrangers.

En vertu de cette Loi, Jérémie avoit droit d'acheter les fonds, qu'Hanameel fils de Sallum avoit mis en vente. Ce Champ étoit à Hanathoth, ville de la Tribu de Benjamin, dans le lieu de la naissance de notre Prophète, actuellement occupée par les Chaldéens. Jérusalem étoit assiégée; Jérémie étoit  
con-

convaincu, il avoit même prédit, qu'elle seroit prise; que les Juifs seroient menez en captivité, & qu'ils ne seroient rétablis dans leur Patrie, qu'après avoir été soixante & dix ans en Babylone. Quel tems pour acheter des fonds! Quel tems pour user du droit de retrait lignager!

Mais cet ordre étoit plein de sens: Dieu le donna dans les mêmes vûes, mais incomparablement plus sûres, que celles qui portèrent le Senat Romain, à mettre publiquement en vente, le Champ où campoit Hannibal, lorsqu'il assiégeoit la ville de Rome. L'action du Prophète devoit être une image de ce que les Juifs, rétablis un jour dans leur Patrie, seroient avec liberté. Que ce soit là le but de l'ordre donné à Jérémie, c'est ce dont vous ne sauriez douter, si vous pesez ces paroles, qu'il adresse à Dieu même, dans le verset 24. du Chapitre dont nous avons tiré nôtre Texte: *Voilà les terrasses déjà élevées, voilà la ville déjà comme livrée entre les mains des Chaldéens: & néanmoins, Seigneur, tu m'as dit achète toi ce Champ à prix d'argent.* A quoi Dieu répond, dans le verset 27. *Je suis l'Eternel, le Dieu de toute chair;*

*y aura-t-il rien qui me soit difficile? Et dans le 42. & suivans: Comme j'ai fait venir tout ce grand mal sur ce Peuple, ainsi je m'en vais faire venir sur eux tout le bien que je prononce à leur égard. Et l'on achetera des Champs dans ce Pays, duquel vous dites, que ce n'est que désolation, n'y étant demeuré ni hommes ni bêtes, & qu'il est livré entre les mains des Chaldéens. On achetera des Champs à prix d'argent, & on en écrira les contrats.*

Jérémie démêla ces vûes; il obéit, il reçut avec foi cette promesse. Mais pour se fortifier contre les doutes que la distance des tems, dans lesquels elle devoit être accomplie, auroit pû faire naitre dans son esprit, il se rappelle l'éminence des perfections, & la magnificence des ouvrages de celui de qui elle étoit émanée: *Après que j'eus donné à Baruc le contract d'acquisition, dit-il, je fis requête à l'Eternel, disant, ha! ha! Seigneur Eternel, voici, tu as fait le Ciel & la Terre par ta grande puissance & par ton bras étendu, aucune chose ne te sera difficile..... Tu es le Dieu Fort, le Grand, le Puissant, le nom duquel est l'Eternel des Armées; grand en conseil, & abondant en moiens.*  
A.

Avoir exposé les circonstances, dans lesquelles ces paroles ont été prononcées, c'est presque en avoir marqué suffisamment le but. Il est clair que le Prophète témoigne, que la Sagesse de Dieu saura bien connoître tout ce qui sera nécessaire pour rétablir les Juifs exilés en Babylone; & que sa puissance saura l'exécuter. Ces paroles sont pourtant susceptibles d'un sens beaucoup plus vaste & plus étendu; & c'est celui sur lequel nous nous proposons de fixer votre méditation. Dieu est *grand en conseil*, ou, comme on peut traduire, *grand en projets*, & *abondant en moïens*; ou, comme dit Esaïe, dans les Prophéties duquel nous trouvons la même Sentence, *admirable en conseil*, *magnifique en moïens*. Nous allons travailler à remplir votre esprit de cette sublime vérité, & cela dans deux sortes de vûes: I. Dans des vûes de spéculation, & II. Dans des vûes de pratique. I. Dans des vûes de spéculation, pour écarter toute ombre de doute sur un sujet, dont il est si important d'être parfaitement convaincu. II. Dans des vûes de pratique, pour vous faire sentir d'un côté toute l'extravagance de ces hommes, de ces pe-

Es.  
XXVIII.  
29.

Prov.  
XXI. 30.

tits raisons d'intelligence , qui , selon l'expression d'un Prophète , *veulent aller plus loin que l'Eternel , & osent lui faire tête ;* & de l'autre côté la sagesse de ceux , qui , en faisant de ses Loix l'unique règle de leurs actions , mettent leur repos , leur vie , leur salut , sous la conduite de sa Providence. C'est tout ce qu'il me reste à vous proposer,

## P R E M I E R E P A R T I E .

*E*Ternel , tu es grand en conseil , abondant en moiens. Considérons premièrement cette proposition dans des vûes de spéculation. Je la fonde sur deux genres de preuves. I. Les premières sont tirées de la Nature de Dieu. II. Les secondes de l'Histoire du Monde , ou plutôt de l'Histoire de l'Eglise.

I. Mes premières preuves sont tirées de la Nature de Dieu ; non qu'il appartienne à un Prédicateur d'épuiser un si grand sujet , ni aux Auditeurs de suivre toutes les réflexions qu'il pourroit nous fournir. Nous voudrions pourtant n'être pas toujours forcez d'aller terre à terre , de ramper toujours , lorsque nous parlons du Grand Etre , sous pretexte que  
c'est

c'est à des ames la plupart rampantes que nous avons à parler. Nous voudrions que vous eussiez quelquefois la noble ambition de vous élever, du moins quand vous assistez dans ce sacré Lieu, à ces sublimes objets, dont les occupations, auxquelles vos misères, & vos foiblesses, dirai-je? ou votre goût dépravé, vous assujettissent, vous interdisent la délicieuse méditation, dans les cours ordinaire de votre vie.

Dieu est 1. *grand en conseil.* Je le prouve par sa Nature. Faites attention à la connoissance parfaite qu'il a de tous les Etres possibles, & à celle qu'il a de tous les Etres actuellement existans. Non seulement nous ne saurions atteindre à la connoissance qu'il a des Etres possibles; mais nous ne saurions même nous en former aucune idée. Je ne sai si l'on a eu raison de réduire à deux idées tous les objets de nos connoissances. Je ne sai s'il n'y a pas eu de la témérité à comprendre dans deux Classes tous les Etres qui existent actuellement: Classe des Corps, Classe des Esprits. Je laisse cette question aux Philosophes; mais je soutiens qu'on ne sauroit décider, sans porter la

témérité à son comble, que, supposé même que tout ce que nous connoissons soit Corps, ou Esprit, il implique contradiction qu'il ne puisse rien y avoir, qui ne doive être réduit à ces deux Classes; qu'il faille nécessairement que tout ce qui existe, mais même que tout ce qui peut exister, soit Corps, ou Esprit. J'admire comment des génies, aussi limitez que ceux des hommes, osent ainsi mettre des bornes aux idées du Créateur, & renfermer sa Science dans leurs propres limites. S'il est permis de prendre parti sur une question, qui est sans doute une des plus abstraites que les hommes puissent agiter, c'est une chose très vraisemblable que dans ce même fonds d'Intelligence divine, où a été conçue l'idée du Corps & celle de l'Esprit, il y a encore d'autres idées à l'infini: il est vraisemblable que la possibilité, si j'ose m'exprimer ainsi, n'a point de bornes, que la connoissance infinie du Souverain Etre. Quel abîme de méditation Mes Frères! C'est déjà se confondre soi-même que d'y jeter les yeux. Que feroit-ce, si l'on entreprenoit d'y entrer? Quelles vûes, ou, comme s'exprime le Prophète dans mon Texte, quel-

quelle *grandeur de conseil* ne fournit point au Premier Etre la connoissance de tous ces Etres possibles diversifiez à l'infini, par cette même Intelligence, qui fait se les représenter?

Mais ne nous perdons point dans le Monde des Etres possibles; bornons notre méditation à ceux qui existent réellement: je veux même les réduire tous aux deux Classes que j'ai marquées. Que chacun de vous, Mes Frères, se représente autant que la mesure de ses talens y pourra suffire, quelle doit être *la grandeur des conseils* d'une Intelligence, qui connoit parfaitement tout ce qui peut résulter du divers arrangement de la Matière, & des différentes modifications des Esprits.

Quelle doit être *la grandeur des conseils* d'une Intelligence, qui connoit parfaitement tout ce qui peut résulter du divers arrangement de la Matière? Qu'est-ce que la Matière? Qu'est-ce qu'un corps? C'est un Etre, dont les parties peuvent être à l'infini diversement arrangées, & d'où il résulte autant de corps différens, qu'il y a de diversité dans l'arrangement de ses parties. Allons des petites choses aux grandes. Joignez un grain de blé à un  
peu

peu de terre; échauffez cette terre aux raions du Soleil, ce grain de blé deviendra un épi chargé d'un grand nombre de grains semblables à celui qui l'a produit. Donnez aux parties de ces grains un arrangement différent de celui qu'elles avoient sur l'épi; separez les plus grossières parties, mêlez aux plus délicates quelques portions d'eau, vous en ferez de la pâte: apportez quelque changement, par l'action du feu, aux arrangemens des parties de cette pâte, elle deviendra pain: broiez le pain avec les dents, il deviendra chair, os, sang, & ainsi du reste. Le même raisonnement, que vous avez fait à l'égard du grain de blé, faites le, guidez par votre propre expérience, sur un morceau d'or, sur un peu de boue; voiez quelle multitude d'Arts produit dans la Société le différent arrangement, dont les hommes ont connu que la matière étoit susceptible.

Mais les hommes ne peuvent appercevoir qu'un point de la matière; un point qui est comme placé entre deux infinitez; infinité en grandeur, infinité en petitesse. Au-delà de ces corps, qui sont l'objet de nos sens, existent deux sortes de corps; corps infinis en gran-

deur, corps infinis en petitesse. Corps infinis en grandeur; ce sont ces masses énormes dont nous entrevoions les bords, le Soleil, les Astres & une infinité de Mondes, que nous ne saurions appercevoir, & qui sont dans cet espace immense, dont nous sommes forcez d'admettre l'existence. Corps infinis en petitesse; ce sont ces mêmes parties de la matière, qui nous échapent par leur subtilité, & qui nous semblent n'avoir aucune consistance, parce que nos sens sont trop grossiers pour les découvrir, mais qui logent une infinité d'Etres organisez.

Cela posé, faites ce raisonnement. Puisque la connoissance, que les hommes ont de quelque portion de la matière, & de quelque diversité d'arrangement dont elle est susceptible, leur a fourni l'idée de tant d'Arts qui font fleurir la Société, & sans le secours desquels la vie leur seroit à charge, que seroit-ce s'ils connoissoient toute la matière? Que seroit-ce s'ils connoissoient ces autres Corps, qui les absorbent par leur grandeur, & ceux qui leur échapent par leur petitesse? Que seroit-ce s'ils avoient des idées distinctes des divers arrangemens, dont les parties des Corps infinis en grandeur,  
&

& celles des Corps infinis en petitesse, font susceptibles? Quels secrets! Quels Arts! Quelle source infinie de secours, ne résulteroit pas de cette Science!

Or cette Science, Mes Frères, c'est celle du Souverain Etre. Le Souverain Etre connoit parfaitement les Corps infinis en grandeur, & les Corps infinis en petitesse, comme il connoit ces corps moiens, qui sont l'objet de la science des hommes. Le Souverain Etre connoit parfaitement tout ce qui doit résulter du différent arrangement des parties des Corps infinis en petitesse; il connoit parfaitement ce qui doit résulter du différent arrangement des parties des Corps infinis en grandeur. Qu'elle richesse de plans! Quelle multitude de projets! Ou, pour me servir encore de l'expression de mon Texte, quelle *grandeur de conseil* ne doit pas sourdre de cette connoissance!

Mais Dieu ne connoit pas seulement les Corps, il connoit aussi les Esprits. S'il fait tout ce qui doit résulter du différent arrangement des premiers, il fait ce qui doit résulter de la différente modification des autres. Suivons dans cet Article la même méthode, que nous avons observée dans le précédent;

al-

allons encore des petites choses aux grandes. Un des plus grands avantages d'un homme sur les autres hommes, avec lesquels il est en relation, vient de la connoissance qu'il peut avoir des conceptions dont ils sont capables; des passions auxquelles ils sont sujets; des différens projets qui roulent dans leur ame; de l'étendue de leurs forces. C'est cette connoissance, qui fait les profonds Politiques, & qui leur donne cette grande supériorité, qu'ils ont sur les autres hommes. Le même raisonnement, que nous faisons à l'égard d'un Politique comparé à un autre Politique, nous le faisons aussi à l'égard d'un Citoyen comparé à un autre Citoyen. Les intérêts, que nous avons à démêler avec nos prochains dans une ville, dans une maison, dans un domestique, sont en petit, ce qu'est la Politique en grand, à l'égard des Princes & des Potentats.

Mais ce que je disois du Monde matériel, que nous n'en connoissons qu'un point qui est comme placé entre deux infinis, infini en grandeur, infini en petitesse; je le dis aussi à l'égard du Monde des Esprits: il en existe une infinité d'autres, dont les uns sont infiniment petits à notre égard, & les autres

in-

infiniment grands. Nous ignorons ce qu'ils font ; à peine savons-nous s'ils font. Nous manquons de lumières pour déterminer s'ils ont de l'influence sur notre bonheur ; & supposé qu'ils en aient , nous ne pouvons pas savoir en quoi précisément elle consiste : ainsi nous sommes absolument incapables de conseil à cet égard-là.

Dieu , le Grand Etre , connoit le Monde intelligible , comme il connoit le Monde matériel. Il connoit les Esprits qui nous sont connus en partie ; je veux dire qu'il connoit les hommes. Il connoit nos conceptions , nos passions , nos desseins , nos forces. Nos conceptions s'excitent dans nos ames à l'occasion de certains mouvemens , dont notre cerveau est affecté. Dieu fait quand notre cerveau fera en mouvement , & quand il fera en repos ; & lorsqu'il va être agité , il fait quelle fera la détermination de son mouvement. Par conséquent il fait toutes les conceptions qui vont s'exciter dans nos Esprits. Nos passions s'émeuvent à la présence de certains objets ; Dieu fait quand ces objets nous seront présentes ; & par conséquent il fait si c'est le désir ou l'aversion , l'amour ou la haine ,

ne, qui vont nous animer. Nos passions, mises en mouvement, nous portent à former certains desseins pour se satisfaire, & ces desseins réussissent, ou sont sans succès, selon le pouvoir que Dieu lui même nous a donné dans la Société & dans la Nature. Dieu, qui nous a donné ce pouvoir, fait jusqu'où il peut aller; & par conséquent il fait non seulement quels sont les desseins que nous formons, mais jusqu'où s'étend la faculté que nous avons de les exécuter.

Mais qu'est cet objet de ses connoissances? Qu'est cette poignée d'hommes, en comparaison de ces autres Esprits, qui composent le Monde des Intelligences, & dont nous ne sommes qu'une si petite partie? Dieu les connoit comme il nous connoit; & selon que ces différens Esprits pensent, délibèrent, souhaitent, il prend les conseils que sa Sagesse lui inspire. Quel abîme de connoissance, Mes Frères! Quelle *grandeur de conseils!* *Ha, ha!* *Seigneur Eternel, c'est toi qui as fait le Ciel & la Terre par ta grande puissance & par ton bras étendu, aucune chose ne te sera difficile; tu es le Dieu Fort, le Grand, le Puissant, le nom duquel est l'Eternel des Armées, grand en conseil.*

*Tome VII.*

E

La

La méditation des perfections divines vient de nous prouver que Dieu est *grand en conseil* ; elle nous prouvera aussi qu'il est *abondant en moiens*.

2. Ces choses ne sont pas toujours jointes ensemble, c'est pourtant de leur harmonie que dépend la félicité des Intelligences. Il vaudroit souvent mieux avoir une difette égale de toutes les deux, que de posséder l'une jusqu'à un certain degré, quand on ne possède l'autre qu'à un degré beaucoup inférieur. *Le conseil* ne sert souvent qu'à rendre misérable celui qui est destitué *de moiens* ; comme *les moiens* sont souvent une source de misère pour celui qui est destitué de *conseil*.

N'avez-vous jamais remarqué, Mes Frères, une chose qui paroît d'abord inexplicable, mais qui porte son explication avec elle ? C'est que les Génies les plus vastes, les plus étendus, sont souvent ceux qui ont le moins de succès dans le Monde. Un Esprit borné se concentre pour l'ordinaire dans un seul objet : il s'emploie tout entier à former des plans de félicité, proportionnez à sa capacité ; & comme cette capacité est extrêmement bornée, il trouve aisément des moiens de les remplir. Un  
Gé-

Génie supérieur au contraire, a une imagination fertile en projets, a de plus grandes idées du bonheur. Il se forme de grands plans; il ne peut s'empêcher de se livrer à ses propres chimères. Le plaisir, qu'il y goute, le dédommage pendant quelques instans des réalitez qui lui manquent; mais quand il revient de ses spéculations, il trouve les Etres réels inférieurs à ses idées, & ainsi l'étendue de son génie sert à le rendre misérable. Je tiens un homme fort à plaindre, quand la pénétration de son Esprit, quand la fertilité de son imagination, lui fournit des plans d'une société délicieuse, d'une amitié fidelle, solide, délicate. Rappeliez le dans ce Monde, au-dessus duquel il s'étoit élevé par ses conceptions; considérez le parmi des hommes, qui ne connoissent de l'amitié que le nom, du moins qui n'en ont qu'une connoissance superficielle, vous trouverez que l'art de se faire des projets, est souvent l'art de se rendre malheureux, ou, comme j'ai dit, que *la grandeur des conseils*, quand elle est destituée de *l'abondance des moiens*, est une source de misères.

De même *l'abondance des moiens sans la grandeur des conseils*. A quoi sert de

posséder des richesses, de regner sur un grand Peuple, d'avoir à son commandement des Armées & des Flottes formidables, lorsque cette puissance n'est pas accompagnée de sagesse?

En Dieu, dans le Grand Etre, se trouve une harmonie exacte *de moiens & de conseils*. Ses volontez ont autant d'efficace, que ses idées d'étendue; mais j'avoue que je craindrois, sinon de m'égarer moi-même, du moins d'égarer une partie de mes Auditeurs, & de les conduire dans un Monde qui leur est entièrement inconnu, si je voulois donner ici l'essor à ma méditation, & puiser dans le fond de la Nature de Dieu, les preuves dont cette proposition est susceptible. D'un autre côté, ce n'est qu'avec une espèce de répugnance que je fais ce sacrifice, & que je supprime des spéculations, qui sont si douces à ceux qui s'y livrent. Il est doux de s'élever à la méditation des grandeurs divines; & si *Dieu habite une lumière inaccessible*, s'il n'est pas possible à de foibles mortels de s'approcher de cet objet, il est doux pourtant de travailler à diminuer la distance qui les en sépare. Or il me semble, que sans trop présumer de la raison naturelle,

châ-

1. Tim.  
VI. 16.

chacun peut se promettre d'y trouver, lorsqu'il s'est formé l'habitude de la consulter, des preuves de cette vérité, c'est que les volontez de Dieu ont autant d'efficace, que ses idées ont d'étendue; & par une conséquence intime & nécessaire, c'est qu'il est aussi *abondant en moiens*, que *grand en conseil*.

Transportez vous dans ces périodes, où l'Être Parfait existoit seul. La saine raison ne peut s'empêcher de supposer qu'il ait existé de cette manière. Quelle pût être alors la règle, ou le modèle des Êtres, qui devoient exister un jour? C'étoient les idées de la Divinité. Et quelle pût être la cause, pour laquelle ces Êtres, qui ne subsistoient qu'en idée dans l'Intelligence de Dieu, existèrent réellement hors d'elle? Ce furent ses volontez efficaces. Donc les volontez du même Être, dont les idées furent le modèle des attributs des Êtres créés, ont été la cause de leur existence. Donc le Grand Être, qui est *grand en conseil*, est *abondant en moiens*.

Cela posé: plongez vous maintenant dans l'abîme des *moiens* du Grand Être, comme vous vous êtes remplis de la *grandeur de ses conseils*. Non seulement Dieu fait, quel mouvement de

vosre cerveau peut exciter telle ou telle conception dans vosre ame, mais il excite, ou prévient, comme bon lui semble, cette idée dans vosre ame, parce qu'il produit, ou prévient, comme bon lui semble, ce mouvement dans vosre cerveau. Non seulement Dieu fait quels objets peuvent faire naitre certaines passions au dedans de vous, mais il y fait naitre, ou il en détourne ces passions, comme bon lui semble, parce qu'il vous présente ces objets, ou qu'il les éloigne de vous, comme bon lui semble. Non seulement Dieu fait les desseins que les passions vous feront former, lorsqu'elles s'empareront de vous, mais il vous porte, comme bon lui semble, à former ces desseins, ou à ne pas les former, parce qu'il fait naitre ces passions, ou qu'il les reprime, comme bon lui semble; & ainsi du reste.

Ce que nous difons touchant les hommes, nous le difons aussi à l'égard de toutes les autres Intelligences, qui ne sont pas moins l'objet des connoissances de Dieu, & qui ne sont pas moins soumises que les hommes à ses volontez efficaces: & c'est par là, que Dieu fait faire tout concourir à ses desseins. C'est  
par

par là, qu'il fait faire servir Hérode, Pilate, notre haine & notre amour, notre aversion & nos désirs, tout ce que possèdent, tout ce que sont ces milliers, ces dix mille milliers d'Intelligences, dont les unes nous sont inférieures, & les autres supérieures, les louanges des bienheureux & les blasphèmes des misérables : c'est par là qu'il fait tout servir à l'exécution de ses desseins, parce que ses volontez sont efficaces; parce que vouloir & produire, former un dessein & avoir les moiens de l'exécuter, c'est la même chose par rapport au Grand Etre, par rapport à celui dont les idées ont été le seul modèle des attributs de tous les Etres, comme ses volontez ont été la seule cause de leur existence.

II. Mais peut-être que je donne contre l'écueil, que j'avois voulu éviter: peut-être que j'égarerai mes Auditeurs, & que je m'égarerai moi même dans des spéculations, qui sont au-dessus de la portée des uns & des autres. Ne raisonnons plus sur la Nature de Dieu; cet objet est trop haut pour nous: Prenons une autre voie, (& c'est ici où j'allègue la seconde preuve, sur laquelle la vérité de mon Texte est appuyée,

c'est l'Histoire du Monde, ou comme j'ai dit, l'Histoire de l'Eglise;) Prénons dis-je, une autre voie, pour prouver que Dieu, qui est *grand en conseil*, est *abondant en moiens*. Quel si grand conseil pourriez-vous imaginer, que Dieu n'ait des moiens pour l'exécuter, ou qu'il ne l'ait exécuté réellement? Que l'imagination la plus fertile se livre ici à sa propre fertilité; qu'elle forme, autant qu'elle y pourra suffire, des plans dignes de l'Intelligence infinie, elle ne pourra rien trouver de si difficile, que Dieu n'ait réduit en réalité.

Il me semble que selon notre manière de concevoir, jamais l'harmonie de *la graudeur des conseils*, avec *l'abondance des moiens*, ne paroît mieux dans une Intelligence, que lorsque cette Intelligence produit des effets, par les moiens en apparence les plus propres à produire des effets contraires. C'est ce que nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait fait, & qu'il ne fasse encore tous les jours. Et pour proportionner ce Discours, non à l'étendue de mon sujet, mais à celle de ces Exercices, Dieu a des *moiens* pour faire servir, 1. Le comble des misères de ses Enfans, au comble de leur félicité. 2.

Les

Les machinations des Tyrans de l'Eglise, à son affermissement. 3. Les Triomphes du Démon, à la destruction de son Empire.

1. Dieu a des *moiens* de faire servir le comble des misères de ses Enfans, au comble de leur félicité.

La félicité des Enfans de Dieu, & en général la félicité de toutes les Intelligences, est fondée sur l'ordre. Toute félicité, dont l'ordre n'est pas le fondement, est un état violent, qui ne fauroit être de longue durée. Mais la substance de l'ordre par rapport à ces mêmes Intelligences, c'est qu'elles donnent dans leur ame à chacun des Etres, avec lesquels elles ont des relations, la place qui est convenable. Or il convient que je donne un plus haut degré d'estime à l'Etre qui possède de plus grandes vertus, qu'à celui qui en possède moins. Il convient que je donne un plus haut degré d'attachement à celui de qui j'ai reçu, & de qui j'attens plus de biens, qu'à celui de qui j'en attends & de qui j'en ai reçu moins. Mais l'Etre, qui possède les plus grandes vertus, c'est Dieu: & par conséquent c'est à Dieu que je dois donner le plus haut degré d'estime. L'Etre, de qui

j'ai reçu plus de biens, & de qui j'en attens le plus, c'est Dieu; par conséquent c'est à Dieu que je dois donner le plus haut degré d'attachement.

Combien de fois arrive-t-il pourtant aux Enfans de Dieu de perdre ce grand principe de vûe? Je ne parle pas ici seulement de certains momens d'yvresse, pendant lesquels on perd en quelque sorte la faculté de penser & de réfléchir; je ne parle pas seulement de ces passions violentes, qui ont des objets criminels pour objet: je parle d'un venin beaucoup moins sensible, & peut-être plus dangereux: alléguons en un exemple, & qu'il nous tienne lieu de tous.

Un Homme de bien est uni à un autre lui même par les liens de la piété & de la vertu: ils composent ensemble un domestique, dans lequel le Créateur est révérend, & regardé comme l'unique source des biens dont ils peuvent jouir. Ces deux personnes trouvent leurs délices à raconter les bienfaits & les perfections de cet Etre adorable, à qui ils rapportent tout ce qu'ils possèdent. Il bénit leur union en multipliant ceux qui la composent; il en naît des enfans, auxquels on fait sucer la pié-

piété & la vertu avec le lait. Ce père & cette mère goutent le plaisir le plus doux qu'on puisse avoir sur la terre. Ils cultivent le naturel heureux, que leurs enfans ont porté au Monde; & ils voient le bon grain, qu'ils jettent dans ce champ favorisé du Ciel, *produire l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent.* Matth. XIII. 23. Ils se nourrissent de la délicieuse espérance de donner un de leurs enfans à l'Etat, l'autre à l'Eglise; l'un à cet Art, l'autre à cette Science; & d'enrichir ainsi la Société du plus riche trésor qu'elle puisse posséder, je veux dire de Citoyens vertueux & capables. Tout à coup les douceurs d'une si belle union sont empoisonnées; cette aimable paix est troublée; ces beaux projets sont déconcertez: une catastrophe enlève à ces personnes les biens temporels, sans lesquels les vûes, qu'elles avoient à l'égard de leur famille, ne fauroient être remplies; celui de ces enfans, sur lequel reposoient leurs plus grandes espérances, est fauché au milieu de sa carrière; le chef même de cette Maison tombe dans le tems qu'il lui étoit le plus nécessaire. Une veuve désolée; des enfans sans appui & sans protection, sont les tristes restes de

de cette Maison, qui étoit l'exemple du plus grand bonheur, & en même tems de la piété en apparence la plus épurée. N'est-ce pas là le comble de la misère?

De ce comble de misère, sort le comble de la félicité. Plus le bonheur des personnes, dont je parle, paroissoit innocent, & plus il étoit dangereux; si elles l'avoient fondé sur le crime, elles l'auroient bien-tôt abandonné, vû les principes de piété, que je leur ai supposé; mais l'ayant fondé sur la piété, il étoit à craindre qu'ils ne s'accoutumassent à ce genre de bonheur, qu'ils n'y livrassent leur ame, qu'ils n'y bornassent leurs désirs. Mais qu'est-ce que livrer son ame à un bonheur, dont on jouit sur la Terre? Qu'est-ce que se borner à ce bonheur? C'est s'oublier dans un Monde, où nous ne connoissons Dieu qu'imparfaitement; c'est s'oublier dans un Monde, où nous ne servons Dieu qu'imparfaitement; même à quelque degré que nous ayons porté l'amour dont il est si digne. Tout objet, qui produit cet effet, est un objet, qui tient dans notre cœur une place qui n'est dûe qu'à Dieu. Et tandis que quelque objet occupe dans notre

cœur

cœur la place, qui n'est dûe qu'à Dieu, nous pouvons bien avoir un genre de félicité, mais c'est une félicité qui est contre l'ordre; c'est une félicité violente, qui ne sauroit être de longue durée: plus elle nous étoit douce, & plus sa perte nous fera amère, je l'avoue; mais cette amertume produira des douceurs ineffables, infiniment plus grandes que toutes celles qu'elle empoisonne. Elle nous ramenera à Dieu, le seul objet digne de notre amour, la seule source de notre félicité. Témoin tant de déclarations de nos Ecritures; témoin tant de Saints qui nous sont proposez pour modèles; témoin tant d'expériences que vous en avez faites, mes chers Auditeurs, du moins si vous avez eu la sagesse, lorsque Dieu vous a arraché ce que vous chérissiez le plus tendrement, de faire cet usage de vos pertes; de rétablir l'ordre au dedans de vous; de donner à Dieu dans votre ame la place qu'avoit l'objet dont vous avez été privez.

2. Dieu fait servir aussi à l'affermissement de l'Eglise, les machinations que les Tyrans emploient pour la renverser; mais il n'y a que quelques semaines, qu'en vous expliquant ces pa-  
ro-

Apoc.  
XIII. 10.

roles de l'Apocalypse, *ici est la patience des Saints*, (a) nous fimes les réflexions qui devroient être naturellement la matière cet Article. Nous voulions prévenir alors les sinistres impressions, qu'auroient pû faire dans vos ames, ces nouveaux Edits, que Rome, toujours attentive à *enyvrer les Rois de la Terre du vin de ses impuretez*, extorque

Apoc.  
XVII. 2.

contre vos Frères. Nous vous exhortâmes à ne perdre jamais de vûe, dans les plus grandes tribulations de l'Eglise, cette divine Providence, qui veille pour sa conservation. Nous vous rappellâmes ces grandes véritez, qui sont émanées de la bouche de Dieu

Ec. X. 5.

Act. IV.

27. 28.

même; c'est qu'*Affur n'est que la verge de sa colère*: c'est que *Hérode & Pilate ne font rien, que ce qu'il a déterminé lui-même dans son Conseil*. Ces véritez doivent être toujours présentes à notre esprit; jamais nous n'eumes plus besoin d'en faire l'objet de nos méditations. Les maux de nos Frères paroissent sans ressource. Incorporer sa félicité avec celle d'une Eglise, dont une partie si considérable se nourrit de larmes depuis

si

(a) Ce Sermon se trouve dans les Nouveaux Sermons sur la Passion, Tom. II. pag. 233. & suiv. imprimés à Rotterdam, chez J. D. Eman, en 1732.

si long-tems, c'est, en apparence, être aussi peu fondez que Jérémie, lorsqu'à la veille des défolations de la Judée, il employoit à acheter dans ce malheureux Roiaume, les sommes, dont il auroit eu besoin pour adoucir son exil en Babylone. Cependant, *Seigneur Eternel, Dieu de toute chair, y auroit-il quelque chose qui te fût difficile? Tu as fait le Ciel & la Terre par ta grande puissance & par ton bras étendu..... Tu es le Dieu Fort, le Grand, le Puissant, le nom duquel est l'Eternel des Armées; grand en conseil, & abondant en moiens.*

3. J'ai dit enfin, que Dieu fait servir les Triomphes du Démon, au renversement de son Empire. Ici portez votre pensée sur l'ouvrage de la Rédemption: c'est de tous ceux du Créateur, où vous verrez briller avec plus d'éclat celles des perfections de Dieu, que nous célébrons aujourd'hui. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le dernier effort du concours de la *grandeur de ses conseils & de l'abondance de ses moiens.* Ce n'est pas seulement pour remplir mon plan, c'est pour vous expliquer mon Texte avec précision, que je ramène cet objet. Les Hommes inspirez  
qui

qui vivoient avant l'Évangile, méloient toujours des traits de la délivrance Évangélique avec ceux qu'ils traçoient des délivrances temporelles, dont ils étoient les Hérauts. Une des plus fortes raisons, qu'ils alléguoient aux Juifs exilés, pour les convaincre que Dieu les ramèneroit dans leur Patrie, c'est que ce retour étoit nécessaire pour l'accomplissement des promesses touchant le Messie: Jérémie sur-tout a suivi cette méthode, nommément dans les paroles, qui sont liées avec celles que nous expliquons. En quoi exalte-t-il la grandeur des conseils de Dieu & l'abondance de ses moïens? Est-ce seulement en ce que, comme il s'exprime lui-même, *Dieu rassembleroit les Juifs de tous les Pays, où il les avoit dispersez par sa grande indignation, en ce qu'ils achèteroiènt encore des champs dans la Judée?* Non; c'est en ce qu'il *traiteroit avec eux une Alliance éternelle.* Ces paroles sont dans le verset 40. du Chapitre, d'où nous avons pris notre Texte. C'est en ce que dans ce tems-là (c'est ce que nous lisons au verset 15. du Chapitre qui suit,) *il feroit germer à David le Germe de justice.* Quel est ce Germe? C'est celui dont notre Prophète avoit

avoit déjà parlé dans le Chapitre XXIII. de ses Révélations : *Voici, les jours* <sup>Verf. 5.</sup> *viennent que je ferai lever à David un Germe juste.* C'est celui dont Esaïe avoit dit, *le Germe de l'Eternel sera plein* <sup>Et. IV. 2.</sup> *de noblesse & de gloire.* C'est celui qui fut promis à Zacharie après le retour de la Captivité, afin que les Juifs comprissent, que la promesse touchant le *Germe*, n'avoit pas été encore remplie par ce retour : *Voici un Homme, du-* <sup>Zach. VI.</sup> *quel le nom est Germe, qui germara de-* <sup>12.</sup> *dessous soi, & qui bâtira le Temple de l'Eternel.* C'est celui que les Juifs mêmes ont reconnu pour le Messie. C'est cette *semence bénite*, promise à l'homme depuis sa chute, & qui a été dans tous les Siècles l'objet de l'espérance de l'Eglise. C'est véritablement à l'égard de ce *Germe* que Dieu a fait, comme j'ai dit, briller dans tout leur éclat *l'abondance de ses moïens, & la grandeur de ses conseils.* Je ne parle pas ici de ce conseil, qui a été de toute éternité dans l'Intelligence divine, touchant la Rédemption du Genre-humain. J'avoue que ma méditation est confondue par la contemplation de ce grand objet. Ici il sied mieux à de foibles Esprits comme les nôtres, d'admirer, de

se récrier, que d'entreprendre de sonder. Et où est le génie, qui pourroit suffire à se former des idées exactes sur un si profond sujet? Un Dieu, qui de toute éternité forme le plan d'un Monde: un Dieu, qui de toute éternité prévoit ce qui en doit résulter: un Dieu, qui de toute éternité résout de créer des hommes, quoiqu'il sache de toute éternité qu'ils tomberont dans le crime, & qu'ils se plongeront eux-mêmes dans des abîmes éternels: mais un Dieu, qui en prévoyant de toute éternité le mal, pourvoit de toute éternité au remède pour le guérir: un Dieu, qui forme de toute éternité le dessein d'envoyer son Fils au Monde, de le revêtir d'une chair mortelle: un Dieu, qui, selon les expressions de l'Écriture, *immole* en destination de toute éternité l'*Agneau* ..... Mais encore une fois, Mes Frères, il sied mieux à de foibles Esprits comme les nôtres, d'admirer, de se récrier, que d'entreprendre de sonder. Contentons nous de voir, comme dans l'exécution de ce plan divin, les Triomphes du Démon, ont été le renversement de son Empire.

Quel Triomphe pour le Démon, lorsque ce Rédempteur, ce Roi Messie,  
an-

Apoc. IV.  
12.

annoncé avec tant de pompe & avec tant de magnificence, paroît sous une forme si humiliante, & si peu sortable aux idées, que les Oracles en avoient données, & aux exploits, pour lesquels il venoit au Monde, & quand il est logé dans une Etable & couché dans une Crèche!

Quel Triomphe pour le Démon, lorsque Jésus n'a pour Courtisans que quelques misérables Pêcheurs, & quelques Péagers aussi méprisés que leur Maître?

Quel Triomphe pour le Démon, quand ce Jésus est saisi comme un malfaiteur, trainé de Tribunal en Tribunal, & condamné par des Juges?

Quel Triomphe pour le Démon, quand cet objet des espérances d'Israël est attaché à un bois maudit, & y laisse cette vie, sur laquelle sembloit reposer le Salut du Genre-humain?

Quel Triomphe pour le Démon, d'avoir pu inspirer à la propre Nation de ce Rédempteur ressuscité, de traiter d'imposture le bruit de sa résurrection, & de lui déclarer une guerre éternelle, en la personne de tous ceux qui oseroient se déclarer en sa faveur.

Hé bien, plus les plans de la Ré-

demption du Monde semblent désormais impossibles à exécuter, plus Dieu va faire paroître la *grandeur de ses conseils* & l'*abondance de ses moiens* en les exécutant. Tous ces Triomphes du Démon vont être le renversement de son Empire.

Il est dans une Etable, *le Germe*; il est couché dans une Crèche, le Roi de l'Univers; mais un Astre du Ciel annonce sa naissance, des Anges lui amènent des Adorateurs des extrémités de l'Orient, & confondent eux-mêmes leurs adorations avec celles des Mages, qui lui offrent leur or, leur encens & leur myrrhe.

Il n'a pour Courtisans que quelques Pêcheurs & quelques Péagers; mais cela-même mettra sa doctrine à couvert des objections les plus odieuses, qui seront proposées contre elle. Plus le vase aura été vil, plus le trésor, qu'il contient, paroitra précieux: plus les instrumens employez à l'édifice de l'Eglise auront été foibles, plus paroitra la force de celui l'aura édifiée; & ces Pêcheurs, ces Péagers, imposeront silence aux Rabins; confondront les Philosophes; commanderont aux vents & aux flots; verront la Nature

re

re & les Elemens soumis à leurs ordres.

Il est saisi comme un Malfaiteur, il est attaché à une Croix; mais c'est sur cette Croix qu'il *brise la tête* au Démon, pendant que le Démon se félicité de lui *briser le talon*: C'est sur cette Croix qu'il *triomphe des Principautez*, des Puissances, & qu'il les mène publiquement en montre. Génèse III. 15. Coloss. II. 15.

Il est envelopé dans des langes mortuaires, renfermé dans un cercueil, & avec tout le sinistre appareil de la mort, il est étendu dans un tombeau. Mais en cela-même qu'il subit la mort, il lui ôte *son aiguillon*. En cela-même il te fournit un bouclier, Ame Chrétienne, pour repousser les traits de ce Tyran, qui t'assujétissoit en Esclave, & dont les formidables approches t'avoient causé tant de fraieurs. I. Cor. XV. 56.

Il est rejetté de sa Nation même, après qu'il est sorti vainqueur du sepulchre, chargé des dépouilles du *Roi des épouvantemens*; mais cette rejection porte ses Disciples à secouer la poudre de leurs pieds, contre ces hommes execrables, qui après avoir été les meurtriers du Maître, voudroient encore l'être des Disciples: elle les porte à aller arborer par tout l'Univers les Etendars Job XVIII. 14.

Pseaum  
LXXII.

de sa Croix, à attacher le Monde Païen à son char, & à faire voir à toute la Terre l'accomplissement de ces Oracles, qui avoient prédit qu'il *regneroit d'une Mer jusqu'à l'autre Mer, du Fleuve jusques au bout de la Terre. Quelle grandeur de conseils, Mes Chers Frères! Quelle abondance de moiens! Ah! Seigneur Eternel, aucune chose ne te sera difficile..... tu es le Dieu Fort, le Grand, le Puissant, le nom duquel est l'Eternel des Armées; grand en conseil & abondant en moiens.*

## S E C O N D E P A R T I E.

Nous mettons ici des bornes à ce Discours. Nous nous étions bien engagés en le commençant, d'envisager *la grandeur des conseils de Dieu, & l'abondance de ses moiens*, dans des vûes de pratique, après que nous les aurions envisagées dans des vûes de spéculation; mais il me semble qu'avoir fourni un de ces Articles, c'est assez avoir fourni l'autre. Il me semble qu'avoir prouvé, que Dieu est *grand en conseil & abondant en moiens*, c'est assez avoir montré d'un côté l'extravagance de ces infensez, qui, selon les

ex-

expressions du Prophète, *veulent aller plus loin que Dieu, & osent lui faire tête*: & de l'autre la sagesse de ceux <sup>Prov. XXI. 20.</sup> qui prenant ses Loix pour l'unique règle de leurs mœurs, mettent leur repos, leur vie, leur salut, sous la conduite de sa Providence. Prenons garde seulement, Mes Chers Frères, (& c'est la seule exhortation que nous vous adressons en finissant,) prenons garde, que nous ne nous flattions d'avoir cette sagesse dans le tems que nous en sommes destituez: & prenons garde que dans le tems même, que nous nous récrions contre l'extravagance des insensés, dont je viens de parler, nous ne suivions leurs affreux exemples.

Mais quoi! seroit-il possible que parmi des Êtres, qui ont quelque étincelle de raison, il s'en trouvât d'assez furieux, pour se promettre d'avoir des vûes plus étendues que le Dieu *grand en conseil*, & pour oser faire tête au Dieu *abondant en moiens*? Mes Frères, une des plus grandes difficultez, qui se rencontre dans l'étude de l'homme, c'est de démêler, si telle, ou telle pensée roule dans son ame, lorsqu'il tient une certaine conduite. On se trouve également confondu, soit qu'on veuille sou-

tenir qu'il a cette pensée, soit qu'on veuille prendre le parti contraire. D'un côté on a de la peine à se convaincre, qu'une Créature, qui a des caractères d'intelligence, puisse rouler dans son ame des pensées directement opposées à l'intelligence, & dont le moindre raion d'intelligence semble suffire pour faire voir l'extravagance. D'un autre côté on ne comprend pas comment il est possible, que cette même Créature suive un genre de vie tout fondé sur cette pensée, si elle ne l'a réellement. La vérité est que dans ce genre de question, on peut prendre le parti de nier, ou d'affirmer, selon les différens côtés par où elle est envisagée. Qu'on fasse cette question aux hommes même les plus déréglés: Prétendez-vous faire tête à la Divinité? Avez-vous l'audace d'entreprendre de la forcer par une supériorité de lumières, & par des forces majeures? Faites leur cette question d'une manière abstraite, indépendamment de leur conduite, à-peine en trouverez-vous un seul, qui ne vous réponde, que non. Mais suivez dans leur conduite, non seulement les hommes les plus déréglés, mais ceux même, qui se flattent d'avoir les mœurs les plus sages, pé-  
né-

nétrez dans ces pensées secretes, qu'ils aiment à enveloper de ténèbres à leurs propres yeux, de peur d'en voir toutes les horreurs, vous reconnoitrez que ces mêmes hommes, qui répondent si pertinemment à votre question, lorsque vous la proposez, comme j'ai dit, d'une manière abstraite, prennent précisément le parti contraire, dès que vous la proposez d'une manière relative. Mais qui sont-ils donc, direz-vous, ces hommes, qui osent se promettre de contraindre la Divinité par une supériorité de forces, ou de lumières?

Qui? C'est ce Guerrier, qui avec un courage brutal, brave le péril, affronte la mort, marche tête levée au milieu des feux & des flammes, lors même qu'il n'a point pris soind'avoir dans son parti le Dieu des batailles, & de lui remettre son ame en dépôt.

Qui? C'est ce Politique, qui suit une sagesse toute modaine, en méprisant les suggestions d'une prudence Evangelique; qui ne se fait point de scrupule de commettre, ce qu'on appelle des *crimes d'Etat*; qui prend un air dédaigneux, & à qui l'on paroît digne de pitié, lorsqu'on soutient, que ce que de sages Législateurs peuvent faire de

plus avantageux pour une Société, c'est de lui rendre la Divinité favorable; que le Peuple le plus heureux, c'est celui dont *l'Éternel est le Dieu.*

Pseaum  
XXXIII.  
12.

Qui? C'est ce Philosophe, qui se pare de je ne sai quelle fermeté Stoïcienne; qui se croit inalterable aux plus grands revers; qui se vante d'attendre tranquillement la mort, qui affecte même d'en désirer la venue, afin d'avoir le plaisir d'insulter à son Casuiste, qui lui avoit prédit qu'il en seroit atterré.

Qui? C'est ce Voluptueux, qui oppose à nos exhortations, à nos menaces, à nos dénonciations les plus vives des fleaux de Dieu, aux descriptions les plus affreuses d'un Jugement, d'un Enfer, d'une éternité passée dans la Société la plus exécrationnable, & dans les tourmens les plus affreux; qui oppose à tout cela, des plaisirs, le bruit, le tumulte, les jeux, les spectacles.

Envisagez bien tous ces caractères, Mes Frères, percez ces voiles, dont les hommes se servent pour se cacher à eux-mêmes leur turpitude, vous verrez que braver la Divinité, que prétendre contraindre, par une supériorité de lumières & de forces, le Dieu *grand en conseil & abondant en moïens,*  
n'est

n'est pas une disposition d'esprit aussi rare que vous pourriez le penser.

Dételtons la, cette disposition d'esprit, Mes Frères; ayons de saines idées du péché; regardons celui qui le commet comme un insensé, qui peut se promettre d'avoir plus de lumière que celui qui est la source de la lumière; & plus de force que celui sous les forces duquel toutes les Créatures de l'Univers sont contraintes de plier. Quand nous sommes tentez de commettre un crime, disons nous ce que c'est qu'un crime: Demandons nous à nous-mêmes: Que veux je misérable? Veux je exciter le Seigneur à jalousie? Prétens-je être plus fort que lui? Forcerai-je sa force? Lui opposerai-je des ronces & des épines pour les combattre? Il marchera sur elles; il les consumera dans sa fureur. Cherchons dans notre communion avec le Grand Etre des biens, dont notre cupidité ne nous offroit que le fantôme & que l'ombre. N'entreprenons pas de le surprendre par la sagesse de nos conseils; mais travaillons à l'émouvoir, en reconnoissant notre incertitude, nos ténèbres, notre ignorance, nos pensées flottantes par rapport aux besoins de l'Etat, par rapport

Deut. XXXII.  
21.  
ELXXVII.  
4. 5.

port à la direction de nos affaires domestiques, sur-tout par rapport au salut de nos ames. Ne paroissions pas à ses yeux fondez sur nos forces naturelles; paroissions y foibles, tremblans, destituez. Conjurons le par ses grandes compassions d'être touché de nos misères & de notre néant. Puisons à la source de ses *conseils* & de ses *moiens*: c'est la véritable sagesse; Dieu veuille nous l'inspirer! C'est la véritable félicité; Dieu veuille nous en faire part! Amen. A lui soit honneur & gloire à jamais.

A M E N.



SER-

# S E R M O N

S U R L E S

## C O M P A S S I O N S

### D E D I E U .

*De telles compassions , dont un père est ému envers ses enfans , de telles compassions l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. Ps. CIII. 13.*

#### TROISIEME SERMON.

**P**Armi les frivoles excuses , que les hommes ont accoutumé d'alléguer pour se disculper du peu de fruit , qu'ils tirent du Ministère Evangélique , il y en a une , qui mérite qu'on la respecte. Pourquoi parler à des hommes , nous dit-on , comme s'ils étoient destituez des sentimens d'humanité ? Pourquoi traiter des Chrétiens comme des esclaves ? Pourquoi ramener sans cesse des motifs de colère , de vengeance , de *ver qui ne mourra point* , de flamme Ec. LXVI. qui ne doivent jamais s'éteindre ? <sup>24</sup> On revolte les cœurs au lieu de se les concilier. Nous avons un fond de sensibi-

fibilité & de tendresse. Qu'on nous frappe par ces endroits-là, qu'on nous presse par ces tendres motifs, que le Législateur a répandus dans nos Ecritures. Alors chaque Sermon produira des conversions, & on fera tarir la source des plaintes contre les Chrétiens, en faisant tarir celle des causes qui les produisent.

Je dis que cette excuse est frivole. C'est mal connoître le Genre-humain, que de le croire si sensible à ce que la Religion a d'attraiant. Et où est le Ministre de l'Evangile, qui n'ait déployé mille & mille fois les charmes de la Religion, & qui ne les ait déployez sans fruit? Il y a des ames qu'il faut atterrer, il y a des pécheurs qu'il faut *sauver par la fraieur, & les arracher comme du feu.* Il y a des cœurs, qui ne sont sensibles qu'à un seul des objets de la Religion: c'est l'Enfer; & s'il y a une ressource pour les empêcher d'être précipitez un jour réellement dans cet affreux séjour, c'est de les y précipiter dès à présent par l'esprit & par la pensée; *sachant ce que c'est que la crainte du Seigneur, nous portons les hommes à la foi.*

Jude vers.  
23.

2. Cor. V.  
11.

Pendant quelque frivole que soit cet-

cette excuse, elle a je ne fai quoi de digne qu'on la respecte. J'aime de voir ces hommes, qui ont l'audace de soutenir que le joug du Seigneur est insupportable, j'aime de les voir forcez à abjurer un systême si odieux: j'aime à les voir forcez à reconnaître, que la Religion a dequoi entrainer une belle ame, & que le Dieu, de qui elle émane, nous a marqué tant d'amour, tant de charité en nous la donnant, qu'il n'est pas possible de n'en être pas pénétré, si on est susceptible de sentiment.

Je ne fai, Mes Frères, si parmi ces Chrétiens, que la sainteté de cette journée rassemble encore à présent dans ce sacré Lieu, il y en beaucoup qui aient allégué la frivole excuse que nous avons rapportée, & qui aient pû rouler quelquefois dans leur ame le funeste projet d'affronter les tourmens éternels, sous cet extravagant prétexte, que les Ministres de l'Évangile en ramenoient souvent les idées, & en faisoient des peintures effraiantes. Mais sans agiter une si mortifiante question, & sans chercher à vous faire tomber en contradiction avec vous-mêmes, venez voir étaler aujourd'hui ces attrait, auxquels vous vous glorifiez d'être si sensibles; venez  
voir

voir ce Souverain Législateur, auquel nous voudrions vous faire dévouer; venez le voir, non comme un Dieu vengeur, non comme un Dieu consumant, non ébranlant la terre, faisant crouler les fondemens des montagnes par son courroux, non jettant des charbons de feu de sa bouche & des éclairs de ses yeux; mais revêtant les sentimens les plus tendres, que vous avez vous-mêmes pour vos enfans: c'est sous cette idée que le Prophète nous le présente dans notre Texte, & que nous allons vous le présenter dans ce Discours.

O cœur! O marbres! tant de fois insensibles à ce que notre Ministère à d'at-  
terrissant, puissiez-vous vous rendre au-  
jourd'hui aux attraiantes promesses, dont il va être accompagné. O cœurs!  
O marbres! contre lesquels la pointe du glaive de la justice vengeresse du Tout-puissant n'a souvent fait que se reboucher, puissiez-vous être entraînez aujourd'hui par les descriptions qu'il nous fait de son Amour! Amen.

*De telles compassions, dont un père est ému envers ses enfans, de telles compassions l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent.* Nous avons d'abord besoin de cette remarque incontestable, quand  
on

on la propose d'une manière vague, mais si contestée dans ses conséquences; c'est que l'idée la plus juste, que nous puissions nous former d'un attribut divin, c'est celle qui suppose qu'il est dans une parfaite harmonie avec ses autres attributs.

La plus belle notion, que nous puissions nous former de la Divinité, celle qui est en même tems le fondement le plus solide de la foi que nous avons en sa parole, de l'assurance que nous avons en ses promesses; c'est celle qui nous le représente comme un Etre conforme, dont les attributs ont une exacte harmonie, & qui est toujours d'accord avec lui-même. Il n'y a point de plus grand caractère d'imperfection dans une Intelligence que ce défaut d'harmonie, que lorsqu'un de ses attributs est en opposition avec un autre attribut, & que le même attribut est en opposition avec soi-même, que lorsque sa Sagesse ne seconde pas sa Puissance, & que sa Puissance n'est pas secondée par sa Sagesse. Et ainsi du reste.

Ce caractère d'imperfection, essentiel à tous les Etres créez, est le fondement des deffenses, que nous trouvons dans nos Ecritures, d'en faire les ob-

Pseaum  
CXLVI.  
34.

Jer. XVII.  
5.

jets de notre confiance: *Ne vous assurez point sur les hommes, même sur les principaux des hommes, à qui il n'appartient pas de délivrer: son esprit sort, l'homme retourne à la poudre, ses desseins s'évanouissent avec lui. Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme, & qui de la chair fait son bras.* Pourquoi? Parce qu'on ne sauroit sagement se confier à un homme, à moins qu'il n'ait cette harmonie de perfections, dont nous avons parlé, & que cette harmonie ne peut se trouver dans un homme. Sa puissance pourra vous être favorable, mais sa sagesse ne secondant pas sa puissance, il vous rendra misérable par les efforts mêmes qu'il fera pour vous rendre heureux. Sa puissance ne sera pas même en harmonie avec sa sagesse: s'il peut suffire aujourd'hui à vos besoins, il ne le pourra plus demain. Cet homme, ce principal des hommes, cet homme à qui on donne les superbes noms de Potentat, de Monarque, d'Arbitre de la paix, d'Arbitre de la guerre; cet homme, qui vit aujourd'hui, sera mort demain; le souffle, qui l'anime, sera sorti de lui, il sera retourné à la poudre, & ses desseins, qui vous étoient favorables, seront évanouis avec lui.

Mais

Mais il y a une parfaite harmonie des perfections dans la Divinité. Cette vérité va nous servir de guide dans le corps de ce Discours, elle va même en régler le plan, & c'est la voie la plus sûre que nous puissions suivre pour ne pas ravalier la noblesse de mon sujet, & pour prévenir ce nombre de difficultez, dont il peut être susceptible, mettre par avance des barrières aux funeste conséquences, que la cupidité a accoutumé d'en tirer, & vérifier dans le plus sublime de tous les sens cette proposition du Prophète: *De telles compassions, dont un père est ému envers ses enfans, de telles compassions Dieu est ému envers ceux le craignent.*

Voulez-vous vous former de justes idées des bontez de Dieu, (car le terme de l'Original, que nous avons rendu par celui de *compassions*, est susceptible de cette signification vague, que nous lui attribuons ici,) Voulez-vous vous former de justes idées des bontez de Dieu, ne concevez rien qui n'affortisse. I. La spiritualité de son Essence. II. L'incompréhensibilité de sa Nature. III. La sainteté de ses vûes. IV. La noblesse de ses principes. V. L'immobilité de ses desseins. VI. L'efficace de ses Volontez. Mais sur-tout en-

fin, VII. La véracité de sa Parole.

I. La bonté de Dieu doit être en harmonie avec la spiritualité de son Essence. Les hommes appellent compassion cette émotion machinale, dont ils sont agitez à la vûe de certains objets tristes & lugubres. J'avoue qu'il étoit de la sagesse du Créateur, qu'ils fussent unis les uns aux autres par ces sortes de liens. Les idées de l'ordre font souvent peu d'impression sur eux, il étoit nécessaire que le sentiment suppléât à la réflexion, & que le contre-coup, que nous ressentirions des maux du prochain, nous portât à le soulager. Il n'y a que quelques monstres, dont la Nature ne produit que peu d'exemples, qui aiment à se repaître des supplices des malheureux. Il n'y a que les Phalaris, qui puissent se délecter à entendre les mugissemens, que pousse un homme enfermé dans un Taureau enflammé. Il n'y a que ceux dont la capacité d'esprit est toute remplie par les idées d'une Religion, plus barbare & plus inhumaine que celle des Bachantes, qui trouvent des délices dans les tourmens de ces victimes, qu'ils immolent non à Dieu, qui est le Père des hommes, mais à celui qui en est le  
bour-

ché l'Évangile dans l'Église de Corinthe, qu'on y commit un des crimes les plus atroces. Devons-nous être surpris de ce que nous, petits Disciples des Apôtres, ne pouvons réussir à prévenir ou à corriger certains excès? Les Églises fondées & cultivées par ces saints Hommes n'en furent pas exemptes. On vit dans l'Église de Corinthe des commerces non seulement impurs, mais incestueux. Quelque abominable que fut ce crime, St. Paul en fut encore moins touché, que des démarches, que les Corinthiens avoient faites à l'égard de ceux qui l'avoient commis. Il n'est pas étonnant que dans une Société nombreuse il se trouve quelque un de ces hommes, qui sont l'exécration de la Nature. Parmi les douze Disciples, que J. Christ s'étoit choisis, il y avoit un *Démon*. Mais qu'une Société entière, une Société qui porte le nom Chrétien, regarde un pareil homme avec support, & qu'au lieu de le punir de son crime, elle lui prête des voiles pour le couvrir, & des prétextes pour le pallier, c'est sans doute le comble de la corruption. Ce fut la pourtant ce que firent les Corinthiens: *Vous vous êtes enflés d'orgueil*, leur dit

no

Jaen VI.  
70.

no  
Pr  
or  
av  
na  
tin  
rep  
qu  
Ch  
ho  
loi  
à f  
crit  
pet  
tai  
qu  
fré  
cor  
se t  
on  
tion  
cest  
des  
Les  
dev  
cela  
du f  
vec  
pou  
ou

bourreau. Il n'y a que les gens de cet ordre, qui aient déraciné ces émotions de commisération, avec lesquelles un Etre sage & charitable nous a formez.

Mais ces sentimens dégénèrent en foibleſſes, lorsqu'ils ne sont pas soutenus par les idées de l'ordre, & que les émotions machinales prévalent sur le jugement de l'esprit. C'est une foibleſſe, ce n'est pas un amour digne d'un être intelligent, qui porte une tendre mère à retenir le bras, qui va faire une opération violente, mais salutaire, à un enfant qu'elle chérit. C'est une foibleſſe, ce n'est pas un amour digne d'un être intelligent, qui porte un Magistrat à exempter de la mort un ſceleurat, dont la conſervation fera funeſte à la Société, & à ſauver une vie, qui causera mille morts tragiques.

Ce genre de foibleſſe, qui nous fait confondre une ſenſation machinale avec l'amour ſeul digne d'un être intelligent, cette foibleſſe, dis-je, eſt la ſource de quelques idées fauſſes, que nous nous formons de la manière, dont Dieu nous aime, & de la manière, dont nous nous imaginons qu'il devroit nous aimer. Nous ne pouvons pas nous i-

maginer, que si Dieu nous aimoit, il nous laissât exposez à ces vicissitudes de fortune, à ces catastrophes sinistres à ces douleurs aiguës, auxquelles il semble abandonner quelquefois ses enfans pour les rendre sages à l'école de l'adversité : nous ne pouvons pas même concevoir qu'il ne soit pas touché d'entendre les heurlemens des damnez, qui ne trouveront d'autre soulagement à leurs tourmens, que celui de vomir des blasphêmes contre lui. Renoncez à ces puérides idées, formez vous des notions plus justes de l'Être parfait. Il n'a point de corps ; il n'a point d'organes, qui puissent être ébranlez par la violence faite aux organes d'un scele-rat ; il n'a point de fibres, qui puissent être tendues à l'unisson des fibres de votre corps, & qui puissent être agitées par leur émotion. Son amour est dans une Intelligence, qui voit ce qui est, qui aime ce qui peut être aimé avec justice, qui juge par la nature des choses, & non par certaines sensations dont il n'est pas susceptible : c'est un amour, qui est en harmonie avec la spiritualité de son Essence.

II. Nous avons dit en second lieu, que l'idée des bontez de Dieu doit affor-

fortir l'incompréhensibilité de sa Nature. J'oppose cette réflexion aux difficultés, qui ont été faites dans tous les siècles contre la bonté de Dieu ; on en a fait de deux sortes, dont les unes tendent à la borner, les autres à la porter au-delà de ses justes bornes.

Si Dieu étoit souverainement bon, dit-on, est-il concevable qu'il eût permis l'entrée du péché au monde, & avec l'entrée du péché celle de tous les maux, qui marchent nécessairement à sa suite ? C'est la première difficulté tendante à porter la bonté de Dieu au-delà de ses justes bornes.

Est-il concevable, dit-on, que le Grand Dieu, ce Dieu, qui, selon les expressions du Prophète, *pèse les montagnes au crochet, & les côteaux à la balance* : Ce Dieu, qui *mesure les eaux de la Mer dans le creux de sa main, & qui compasse les Cieux avec sa paume* : Ce Dieu, qui *est assis sur le globe de la terre, & à qui tous ses habitans ne paroissent que comme des sauterelles* : Est-il concevable, que Dieu ait pour ces insectes un amour tel que l'Évangile nous le représente ; un amour qui l'ait porté à donner son propre Fils, & à l'exposer, pour les sauver, au plus infame

de tous les supplices? C'est le second genre d'objection, tendant à borner la bonté de Dieu.

Je préviens & je réfous par avance ces objections par la même pensée. L'Amour de Dieu est dans une parfaite harmonie avec l'incompréhensibilité de sa Nature; ses perfections sont incompréhensibles, nous ne pouvons les suivre que jusqu'à un certain point, au-delà duquel nous ne saurions découvrir les effets, qui en doivent résulter.

Job XI. 7. *Trouverez-vous le fond de Dieu en le sondant?*

Trouverez-vous le fond de son Eternité? Expliquez nous une durée éternelle; faites nous comprendre une étendue d'existence si grande, que quand on a passé siècle sur siècle, millions d'années sur millions d'années, si j'ose parler ainsi, à entasser siècle sur siècle, millions d'années sur millions d'années, on n'a encore atteint qu'un jour, qu'une heure, qu'un instant de la durée de ce Dieu, devant qui *mille ans sont comme un jour, & un jour comme mille ans.*

2. Pierre  
III. 8.

Trouverez-vous le fond de sa Science? Expliquez nous quelle est la science d'une Intelligence, qui a pû se former tous les plans des Mondes possibles;

bles ; qui les a tous comparez ; qui a fû préférer le meilleur , non seulement aux mauvais , mais aux moins bons ; qui a fû combiner tout ce qui résulteroit de la diverse modification de la matière ; non de la matière qui compose notre terre seulement , mais de l'immensité de la matière , mais de tous les corps , qui se meuvent , ou qui se reposent dans ces vastes espaces , que nos sens ne peuvent découvrir , qui échapent à notre imagination , & que notre pensée même ne peut concevoir. Expliquez nous la Science d'un Dieu , qui a fû combiner tout ce qui résulteroit de la modification des Esprits ; je ne dis pas seulement des esprits des hommes , qui ont subsisté jusqu'au moment présent , & de tous ceux qui subsisteront jusqu'à la consommation des siècles , mais de ces milliers , *de ces dix mille milliers , qui* Dan. VII. 10. *assistent continuellement devant lui.*

Trouverez-vous le fond de sa Puissance ? Expliquez nous quelle est cette puissance , qui dit que la chose soit , & elle est ; qu'elle ne soit plus , & elle n'est plus ; cette puissance , qui est efficace par elle-même.

Le fond de la Miséricorde de Dieu n'est pas moins impossible à trouver que

celui de ses autres attributs. Nous ne sommes pas plus capables de décider de cette perfection que des autres: elle doit aller jusques-là & ne peut aller que jusques-là: elle devoit aller jusqu'à prévenir le péché: elle ne peut aller jusqu'à livrer J. Christ à la mort pour le salut des pécheurs. L'idée, que nous nous formons des bontez de Dieu, doit être en harmonie avec l'incompréhensibilité de sa Nature, & pourvû que nous aions de bons garans de ce que nous en croions, nous devons être peu effraiez des objections, qu'une foible, dirai-je, ou qu'une insolente raison a l'audace de lui opposer.

III. La notion, que nous nous formons des bontez de Dieu, doit assortir la sainteté de ses vûes. Je veux dire qu'il implique contradiction, qu'un Etre souverainement saint s'unisse par des liens d'amour avec des êtres corrompus, en tant que corrompus & par abstraction de leur conversion. C'est la barrière, que nous mettons à toutes les funestes conséquences, que la cupidité a accoutumé de tirer du sujet que nous traitons. C'est la barrière, que nous mettons à cette exécrationnable Logique des scelerats, (& combien de gens prétendent se confondre

dre dans la foule des Saints qui adoptent cette façon de raisonner,) *péchons*, Rom. VI. afin que la grace abonde. C'est la barrière, que le Prophète leur oppose dans les paroles de mon Texte: *Des mêmes compassions, dont un père est ému envers ses enfans, des mêmes compassions l'Eternel est ému, envers qui? Envers ceux qui tirent des miséricordes de Dieu des conséquences pour s'affermir dans le crime? Arrière de nous cette pensée: De telles compassions l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. Vérité si conforme à la saine raison. Vérité si souvent ramenée dans nos Ecritures, & si souvent prêchée dans cette chaire, qu'il n'y a plus que ceux qui se trompent de propos délibéré, qui puissent se tromper désormais sur cette matière, & cela même nous dispense d'insister plus long-tems sur cet Article.*

IV. L'Amour de Dieu est en harmonie avec la noblesse de ses principes. L'intérêt est le grand mobile des amitiés humaines, & souvent le grand défaut qui les fouille. Il faut même reconnoître, que quelque bas qu'ils paroissent ces sentimens d'intérêt, ils sont du moins en partie dignes de pitié. Il est difficile qu'un Debiteur, pressé par un

un Créancier impitoyable, aime quel-  
qu'un avec plus d'ardeur, que celui qui  
a le pouvoir & la volonté de l'affran-  
chir d'un objet si odieux. Il est diffi-  
cile que l'amour le plus véhément d'un  
homme, que la faim presse, n'ait pour  
objet celui qui lui donne de quoi se suf-  
fenter. Tant que nos besoins seront  
aussi pressans qu'ils le sont dans cette  
vallée de misères, ce sentiment occu-  
pera la plus grande partie de nos ames,  
& dirigera nos amitez. L'amour des-  
intéressé est comme incompatible avec  
des créatures indigentes.

Arrière de nous ces idées de la Di-  
vinité. Dieu est souverainement heu-  
reux. L'amour qu'il a pour ses créa-  
tures est souverainement dégagé de tout  
intérêt. Et quel intérêt pourroit le  
porter à nous aimer? Quand ce Mon-  
de, qui ne subsiste que depuis quatre  
jours, cesseroit de subsister; quand ces  
Etres intelligens & ces Etres materiels,  
qui sont sur la surface de la terre, re-  
tourneroient dans leur premier néant;  
quand Dieu seroit seul dans la Nature  
des Etres, il jouiroit d'un bonheur sans  
bornes, il trouveroit dans la possession  
de lui-même une parfaite félicité: *Les*  
*bêtes des forêts sont à lui, & celles qui*  
*paif-*

paissent sur mille montagnes. Il n'est pas nourri de la graisse des sacrifices qui lui sont offerts ; il ne hume point la fumée de l'encens qui lui est présenté ; il n'est point flatté par l'harmonie des Cantiques, que l'on entonne à son honneur. *Tout notre bien ne sauroit monter jus-* <sup>Pr. XVI.</sup>  
*qu'à lui.* Les louanges des Seraphins<sup>2.</sup> ne sont pas plus propres à augmenter l'éclat de sa gloire, que les blasphèmes des Damnez ne sont capables de l'offusquer.

V. L'Amour de Dieu pour les Créatures est en harmonie avec l'immobilité de ses Volontez. Il y a peu de fond, peu de solidité dans les sentimens d'amour, dont des hommes comme nous sont susceptibles. Ces noms de fermeté, de constance, d'égalité, d'image, que rien ne pourra effacer, d'impresion, qu'aucune cause ne fera capable d'affoiblir, d'idée toujours présente à l'esprit, d'attachement sans fin, d'amitié éternelle, ces noms ne sont que des noms, ce ne sont que de vains sons, quand ils sont appliquez aux sentimens, que les amis même les plus fidèles peuvent avoir les uns pour les autres.

Je ne veux pas dépeindre seulement ici ces caractères légers, aussi prompts  
à

à quitter les chaînes, dont ils se font liez, qu'ils avoient été à les prendre. Je veux caractériser une autre disposition d'esprit. Nous ne nous connoissons point nous-mêmes, lorsque nous nous croions capables d'un attachement solide, & nous sommes les premiers à nous tromper, lorsque nous pensons que nous aimerons toujours, parce que nous sommes sincères, lorsque nous assurons que nous aimons. Cet homme, qui dans certains momens produit des sentimens de tendresse, cet homme n'est point hypocrite. Cette femme n'est point hypocrite, lorsqu'éplorée auprès d'un époux mourant, & en quelque sorte plus mourante que lui, elle ne recueille de forces que pour recueillir les derniers soubles d'une personne qui lui est si chère; elle proteste de n'aimer dans la vie désormais que ce moment, où il plaira à l'Arbitre des événemens de lui permettre de suivre dans le tombeau une partie d'elle-même; cette femme exprime ce qu'elle sent, & ce qu'elle croit sentir toujours: mais bientôt la suite du tems, un objet nouveau, d'autres projets, calmeront la violence de ces sentimens, & la mettront dans cet état de tranquillité & de soumission  
aux

aux volontez divines, que toutes les maximes de la Religion n'avoient pu produire.

Les hommes ne sont pas toujours blâmables d'être si superficiels dans leur amitié. Notre légèreté fait en quelque sorte notre bonheur, & nos malheurs sont l'apologie de notre inconstance. La vie seroit un tourment continuel, si nos amitiés étoient toujours dans le même degré d'activité, & Rachel seroit infiniment malheureuse, si elle avoit toujours ses enfans dans la mémoire, & si elle refusoit toujours d'être consolée de ce qu'ils n'existent plus. Je veux dire seulement, que ce caractère de légèreté, est essentiel aux amitiés des esprits bornés comme sont les hommes.

Dieu seul est capable, (Être adorable, qui peut seul avoir des sentimens si nobles, donne nous de les exprimer!) Dieu seul, Mes Chers Frères, est capable d'un amour réel, solide, permanent, & sans diversion, sans interruption. Quels desseins, quelles idées, quels projets n'ont pas roulé dans l'Esprit infini avant ce point fixe, qu'il avoit choisi pour se communiquer au dehors, & pour donner l'existence à  
cet-

cette multitude d'Etres qu'il a créés ? Cependant durant tous les abîmes, durant tous les gouffres de l'Eternité, (je ne puis trouver que des façons de parler impropres, quand il est question d'exprimer l'éternité,) cependant dans l'éternité il a pensé à nous, Mes Chers Frères; dès lors il formoit le plan de notre salut; dès lors il nous destinoit la victime qui devoit nous l'aquerir; dès lors il nous reseruoit cette félicité & cette gloire, dont nous esperons de jouir éternellement. Quels soins, quelle application ne demande point la vûe, l'ordre, l'arrangement de cette terre? que dis-je de cette terre? Cette terre n'est qu'un point; mais quels soins, quelle application ne demande pas la vûe, l'ordre, l'arrangement de ces Mondes, dont nous appercevons quelques atomes sur nos têtes, & de ces autres Mondes, que nous sommes en droit de supposer dans l'immensité de l'étendue? Cependant cette application ne l'empêche pas d'être occupé de toi, ame fidèle, de penser à ton domestique, à ta santé, à ta fortune, à ton salut, comme si c'étoit là l'objet unique de ses soins, & comme si tu existois seul dans la nature des Etres. Quel-  
le

le étendue, quelle immensité d'intelligence ne doit pas remplir le bonheur d'un Dieu, qui est lui-même la source de la félicité; d'un Dieu, qui est entouré d'Ange, d'Archanges, d'Esprits bienheureux, qui le servent jour & nuit, qui sont continuellement autour de son trône, qui n'attendent que son signal pour voler à sa volonté; d'un Dieu, qui dirige tout, qui dispose de tout; d'un Dieu, qui existe avec le Verbe, avec le Saint Esprit; qui trouve dans cette union des charmes & des délices, dont nous n'avons aucune idée, & que nous ne pouvons exprimer par aucun nom; & cependant ce sentiment de bonheur propre ne fait aucune diversion à la part qu'il prend au bonheur des Etres, qui sont au-dehors de lui. Il Aa. VIII. est persécuté avec l'Eglise que Saul per-<sup>3.</sup>Zach. II. 8. sécute; la prunelle de ses yeux est touchée des profanes mains de ceux qui touchent ses enfans. Dans toutes nos Ec. LXII 9. angoisses il est en angoisse avec nous: il est Math. XXVIII. 20. avec nous jusqu'à la fin du monde.

VI. La Bonté de Dieu doit être en harmonie avec l'efficace de ses volontez. Le grand défaut des amitez humaines c'est leur impuissance. Les hommes nomment amitez ces mouvemens

inutiles qu'ils se donnent les uns pour les autres, ces vœux impuissans qu'ils font mutuellement pour leur bonheur. Réunissez tous les cœurs en votre faveur, supposez que par un bonheur, dont on ne vit jamais d'exemple, vous fussiez l'objet de l'amour de tout le Genre-humain, quel fruit retireriez-vous de cet amour dans certaines circonstances de votre vie? Quels remèdes contre les véritables maux? Amis empressez à me soulager dans mon agonie, famille pénétrée de douleur de me voir prêt à pousser le dernier soupir, vous m'aimez, & je vois que les larmes, dont vous êtes couverts, ont leur source dans votre cœur: vous m'aimez, mais je meurs.

Il n'y a que l'Être infini, Mes Chers Frères, il n'y a que cet Être adorable, qui ait un amour efficace. *Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui sera contre nous?* Que les élémens se déchainent contre ma personne & contre ma vie; que les hommes divisez sur tout, se réunissent pour me tourmenter; qu'il y ait un complot général de la Société & de la Nature contre mon bonheur, que m'importe? si Dieu m'aime, je serai heureux: aimer & béatifier, en Dieu, ce n'est

Rom.  
VIII. 30.

n'est qu'un même acte de volonté & de puissance.

VII. Mais la Bonté de Dieu enfin doit être en harmonie avec sa véracité. Je veux dire que ces images sans nombre, qu'il nous trace de sa bonté, ces images tout imparfaites qu'elles sont, & quoi-qu'il ne faille pas les prendre à la lettre, doivent pourtant avoir leur sens & leur réalité. Bien plus, je soutiens que tout ce que l'éminence des attributs de Dieu nous oblige d'y rectifier & d'en retrancher, loin de nous engager à diminuer de la grandeur de l'Original qu'elles représentent, ne doit contribuer qu'à nous en donner de plus grandes idées. Et ici, Mes Frères, je me vois confondu dans le plus heureux abîme, dont l'imagination puisse être frappée, & absorbé dans une multitude innombrable d'objets, qui concourent à vérifier la proposition de mon Texte. Je me sens même obligé de laisser à l'écart un Monde de preuves & de démonstrations. Oui, je laisse le firmament avec les astres, la terre avec ses productions, la mer avec ses trésors, l'air avec ses influences, notre corps avec ses proportions, la Société avec ses charmes, & tant d'autres ob-

jets, qui nous prêchent d'une manière si éloquente & si pathétique la bonté du Créateur. Ces grands objets, qui ont épuisé l'admiration des Philosophes, & sur lesquels même les Hommes inspirez se font récriez, méritent-à-peine de nous occuper aujourd'hui. Je me borne à la principale idée du Prophète: Quoique le terme, que nous avons traduit par celui de *Compassion*, ainsi que nous l'avons remarqué, soit un terme vague, qui exprime souvent dans nos Ecritures la bonté de Dieu en général, il est pourtant plus affecté à ce panchant, qui porte un bon Père à faire miséricorde à son enfant, lorsqu'il revient à foi même après quelques égaremens; & à réparer par de nouvelles effusions d'amour, la suspension qu'il en avoit soufferte; c'est la sans doute la principale idée du Prophète.

Or, Mes Frères, qui peut douter que Dieu possède dans le sens le plus noble, le plus riche, le plus éminent, la réalité de cette image? Veux-tu te convaincre, pécheur, de la vérité de cette déclaration? Veux-tu connoître jusqu'où va la miséricorde de Dieu pour les pauvres humains? Regarde. 1. La victime qu'il leur substitue. 2. Le sup-  
port

port qu'il leur accorde. 3. Les crimes qu'il leur pardonne. 4. Les liaisons auxquelles il les invite. 5. Les récompenses qu'il leur prépare. Ah! Pères tendres, Mères qui ne semblez être qu'amour pour vos enfans, avec lesquels vos yeux, votre cœur, vos soins semblent concentrez, cedez, cedez à l'amour, que Dieu a pour ses enfans, & reconnoissez, qu'il n'y a que Dieu qui sache aimer.

J'ai dit 1. La victime qu'il substitue aux pécheurs. L'expression la plus vive & la plus énergique de l'amour de Dieu, selon nous, c'est celle qui est dans le Chap. III. v. 16. de l'Evangile selon St. Jean, *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils.* Pesons ces mots, Mes Frères, *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils.* Les idées métaphysiques commencent à être décriées, je ne m'en étonne point. Les hommes ont des notions si imparfaites des substances, ils connoissent si peu la nature des esprits, sur-tout ils se trouvent si confondus, lorsqu'ils veulent déduire certaines conséquences de l'Infini, qu'il n'y a pas lieu d'être surpris, si l'on commence à revenir de certaines spéculations, dans lesquelles on voit

que des Esprits téméraires ont fait de si grands écarts.

Voici un Métaphysique plus sure. Persuadé de la foiblesse de mes connoissances, sur-tout à l'égard de l'essence divine, & de ses attributs, je consulte l'idée que m'en donne ce Livre sacré, que Dieu a lui-même dicté. D'abord je ne puis m'empêcher d'appercevoir, que Dieu en parlant de lui-même, s'est proportionné à l'infirmité de l'homme, à qui il parloit. Je n'ai pas de peine à expliquer par cette voie ce que je vois dans l'Écriture, que Dieu a des mains, des pieds, des yeux, des entrailles, qu'il va, qu'il vient, qu'il monte, qu'il descend, qu'il s'appaise, qu'il se courrouce.

Il me semble pourtant que ce seroit abuser étrangement de cette pensée, que de ne pas prendre à la lettre certaines idées constantes, que nos Écritures nous donnent de la Divinité, idées, sur lesquelles elles font rouler en partie le système de la Religion Chrétienne.

Je vois, ce me semble clairement, je vois d'une manière constante dans nos Écritures, qu'il y a dans la Divinité un Etre, une Personne, &, si l'on  
peut

peut aiusi parler, une portion de l'essence divine, qui s'appelle le Père, & une autre, qui s'appelle le Fils.

Je vois, ce me semble, d'une manière qui n'est pas moins claire dans ce même Livre, que l'union, qui est entre ce Père & ce Fils, entre ces deux Personnes, est l'union la plus étroite, la plus intime, qui puisse jamais être conçue. Quel amour doit être celui de deux Personnes, qui ont les mêmes perfections, les mêmes idées, les mêmes desseins, les mêmes projets? Quel amour doit être celui de deux Personnes, dont l'union n'est traversée par aucune misère, par aucune passion, & pour dire encore plus, par aucun caprice?

Je vois encore, ce me semble, d'une manière, qui n'est pas moins claire, que Jésus homme, qui est né à Bethléhem, couché dans une crèche, est uni d'une manière intime à ce Verbe, à cette Parole, à ce Fils de Dieu, & qu'en vertu de cette union, Jésus homme, est ce que le Créateur a jamais eu de plus cher dans la nature des Êtres.

Je vois d'une manière, qui n'est pas moins claire, que ce Jésus homme, ce Jésus uni d'une manière si intime avec

cette Parole éternelle, qui est elle-même unie avec Dieu, je vois que ce Jésus est livré pour moi vile Créature au traitement le plus honteux, au supplice le plus douloureux & le plus infame, qui pût jamais être infligé au plus indigne & au plus criminel de tous les hommes.

Et quand je cherche dans ma méditation la cause de ce grand mystère; quand je me demande à moi-même quel est le principe, qui a mù la Divinité à me faire un si riche présent? Sur-tout, quand je cherche dans la Révélation, l'explication d'un mystère, que la Raison ne pourroit jamais m'expliquer qu'imparfaitement, je ne saurois en trouver d'autre que la miséricorde de Dieu.

Que l'Ecole se donne carrière, que la Raison se perde dans ses spéculations, que la Foi même ait peine à se soumettre à un Dogme, qui a été dans tous les siècles l'effroi de tous ceux qui pensent & qui méditent; pour nous, nous nous en tiendrons à cette claire, à cette étonnante, mais à cette douce, à cette consolante proposition: *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils.* Quand on nous montrera J. Christ dans

dans Genthsemané, suant des grumaux de sang; quand on nous le fera voir chez Caïphe, interrogé, insulté, battu de verges; quand on nous le présentera sur le Calvaire, cloué sur une croix, prêt à plier sous les coups, qui lui font portez de la part du Ciel, & de la terre; quand on nous demandera raison de ces étonnans & de ces formidables phénomènes, nous dirons, c'est que Dieu aimoit les hommes: C'est que *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils.*

J'ai fait un 2. Article du support, que Dieu accorde aux pécheurs. Ici je voudrois, Mes Frères, que tous ceux de vous, qui doivent s'intéresser à cet Article, m'épargnassent certains détails, je voudrois qu'ils se rappellassent à eux-mêmes l'histoire de leur vie.

Ma vie, diroit l'un, s'est consommée dans une indolence qui tient du prodige. La dévotion du Cabinet m'étoit inconnûe, & je ne l'envisageois que comme une chimère. J'assistois aux exercices publics de la Religion, uniquement pour me conformer à l'exemple & à la coutume. J'écoutois les Sermons des Ministres de l'Évangile, comme des discours, dont le sujet n'avoit

aucun rapport à mes intérêts; je ne prénois aucune part aux prières, qu'on adressoit à Dieu pour le Souverain, pour l'Eglise, pour les pauvres, pour les malades.

Moi, diroit l'autre, j'ai nourri depuis que je suis au monde une passion des plus honteuses & des plus criminelles; j'étois quelquefois frappé de ses horreurs; je formois quelquefois des résolutions de m'en affranchir; quelquefois une maladie, que je croiois mortelle, me faisoit former des projets de conversion; quelquefois un discours de piété me faisoit rentrer dans moi-même, & promettre à Dieu de me relever; quelquefois la Table de J. Christ dressée à mes yeux, l'atrocité du crime retracée dans un mystère, qui est si propre à me faire voir ce que le crime a d'atroce, m'obligeoit de m'engager par serment de faire à Dieu le sacrifice de cette passion. Ma corruption a été supérieure à tout, & Dieu m'a attendu jusqu'à ce jour.

Moi, diroit un troisième, j'ai pû vivre, trente, quarante années, dans des lieux où la Religion étoit interdite; j'ai pû passer ce long espace de tems sans temple, sans sacremens, sans cul-  
te

te public, sans espérance d'avoir dans un lit de mort des Pasteurs, qui m'aideraient à bien mourir ; j'ai séduit ma famille par mes exemples ; j'ai pu consentir que mes enfans fissent des alliances, contractassent des mariages sans la bénédiction du Ciel ; ç'a été ma lâcheté, qui a causé leur tîdeur & leur apostasie, & qui fera peut-être cause..... Et cependant Dieu m'a attendu jusqu'à ce jour.

Pourquoi m'a-t-il attendu ? Ce n'est pas connivence pour le crime, il le hait & il le déteste. Ce n'est pas ignorance, il pénètre jusques dans les pensées les plus secrètes de mon ame, & il n'y a pas eu un seul acte, un seul acte de mes rébellions, qui ait échapé à ses yeux. Ce n'est pas impuissance de punir le criminel, il tient la foudre en ses puissantes mains, l'Enfer s'ouvre à sa voix, les Démons n'attendent que ses ordres pour saisir leur proie. Pourquoi donc subsisté-je encore ? Pourquoi ai-je vû la lumière de ce jour ? Pourquoi les portes de ce Temple m'ont-elles été aujourd'hui ouvertes ? C'est qu'il supporte les pauvres pécheurs, c'est qu'il a eu pour moi *les mêmes compassions, dont un père est ému envers ses enfans.*

Nous

Nous avons marqué 3. les crimes que Dieu nous pardonne. Il n'y en a aucun, aucun qui soit excepté de la liste de ceux dont la repentance obtient le pardon. Dieu ne pardonne pas seulement les crimes des personnes, qu'il a appellées dans son Eglise, qu'il n'a pas inondées de certaines graces, & qui n'ont pas pû porter l'ingratitude à son comble. Il pardonne les crimes, commis dans les Oeconomies, où les crimes sembloient devoir être le moins remisibles. Il pardonne les crimes, qui sont commis sous l'Oeconomie de la Loi, comme ceux qui sont commis sous l'Oeconomie de la Nature; ceux qui sont commis sous l'Oeconomie de l'Evangile, comme ceux qui sont commis sous celle de la Loi. Il ne pardonne pas seulement les crimes, qui ont été commis par ignorance, par infirmité, & par inadvertance; il pardonne même ceux qui sont commis de propos délibéré & avec obstination. Il ne pardonne pas seulement les crimes, qui ont été commis pendant quelques jours, pendant quelques semaines, pendant quelques mois; il pardonne ceux même qui ont été commis pendant un grand nombre d'années, ceux dans lesquels le pécheur

avoit

avoit vieilli, & dont il s'étoit formé une habitude enracinée. *Quand vos pé-* Es. I. 18.  
*chez seroient rouges comme le cramoisi,*  
*je les blanchirois comme la neige, &*  
*quand ils seroient comme le vermillon, je*  
*les rendrois blancs comme la laine.*

Mais que dis-je? qu'il pardonne ces crimes, il veut même lier avec ceux qui les ont commis les noeuds les plus tendres.

J'ai fait un 4. Article des liaisons, auxquelles Dieu nous invite. Quelle rélation si intime, si étroite, si tendre, pourriez-vous imaginer, que Dieu ne veuille avoir avec vous dans la Religion? Etes-vous sensible à la vigilance d'une Berger, qui veille pour son troupeau, qui lui sacrifie ses soins & sa vie? Dieu veut avoir cette rélation avec vous:

*L'Eternel est mon Berger, je n'aurai* Pf. XXIII.  
*point de disette; il me fait reposer dans* 1. 2.  
*des parcs herbeux, & me même le long*  
*des eaux coies.* Etes-vous sensible à la

confiance d'un ami, qui ouvre son cœur à son ami, qui lui communique ses pensées les plus intimes & les plus secrètes, qui partage tous ses plaisirs & toutes ses peines? Dieu veut avoir cette rélation avec vous: *Le secret de l'Eter-* Pf. XXV.  
*nel est pour ceux qui le craignent.* Ca- 14.

che-

Génés.  
XVIII. 17.  
Jean XV.  
15.

*cherai-je à Abraham ce que je vais faire à Sodome? Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait point ce que son Maître fait; mais je vous ai appelés mes Amis, parce que je vous ai fait connoître tout ce que j'ai oui de mon Père. Etes-vous sensible à la tendresse d'une mère, qui ne respire que pour l'enfant qu'elle nourrit de sa substance, après l'avoir formé dans ses entrailles? Dieu veut avoir cette relation avec*

vous: *La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre? Mais quand les femmes les auroient oubliés, encore ne t'oublierai-je pas, moi.*

Etes-vous à bon droit prévenus contre les liaisons humaines? Avez-vous des vûes assez étendues, assez délicates, pour être convaincus qu'il n'y a point de véritable amitié parmi les hommes? Et que tout ce qu'on nomme liaison, amitié, amour, union, tendresse, n'est pour la plûpart du tems qu'un trafic déguisé sous ces beaux noms? Avez-vous des sentimens assez sublimes pour souhaiter des liaisons formées sur de plus nobles modèles? Dieu veut les avoir avec vous ces liaisons. Oui, dans le plan de la Religion, il doit y avoir entre

tre Dieu & nous, une union formée sur le plan de celle, qui est entre les trois Personnes qui sont l'objet de notre culte, du moins autant que de pareilles liaisons entre Dieu & nous peuvent subsister sans contradiction. C'est ce que Dieu accorde aux prières de son Fils, en vertu de cette obéissance parfaite qu'il lui a rendue sur la croix. C'est ce que J. Christ demanda pour nous, la veille de ce mémorable sacrifice, qui alloit reconcilier le Ciel avec la terre:

*Je ne prie point pour le monde, mais* <sup>Verf. 20.</sup>  
*pour ceux que tu m'as donnez, parce* <sup>21.</sup>  
*qu'ils sont tiens. Je ne prie pas seule-*

*ment pour eux, mais pour tous ceux qui* <sup>Jean.</sup>  
*croiront en moi par leur parole: afin que* <sup>XVII. 9.</sup>  
*tous soient un, comme toi Père es en moi,*  
*& moi en toi, afin qu'eux aussi soient un*  
*en nous.*

Ne demandez point comment il est possible, que nous soions un avec Dieu & avec J. Christ, comme J. Christ & Dieu sont un. Notre cœur, aussi borné dans sa puissance de sentir, que notre esprit dans celle de concevoir, n'a point encore de facultez pour connoître des choses, qui ne peuvent se connoître que par sentiment. Mais un jour elle serà dilatée cette faculté de sentir, comme notre faculté  
de

de concevoir, & alors nous saurons par une bienheureuse expérience, ce que c'est qu'être un avec Dieu & avec J. Christ.

C'est ce qui me conduit à mon 5. & dernier Article, qui roule sur les félicités, que Dieu réserve à ses enfans dans un autre Monde. La réunion des félicités du Monde présent ne pouvoit suffire à l'amour que Dieu a pour nous. La Nature étoit trop indigente; nos Facultez étoient trop indigentes; la Société étoit trop indigente; la Religion même étoit trop indigente.

La Nature étoit trop indigente; elle pouvoit bien nous fournir un air temperé; une terre émaillée de fleurs; des arbres chargez de fruits; des climats délicieux: mais dans l'état où nous la voions aujourd'hui, elle ne pouvoit fournir à l'amour de Dieu pour nous; il falloit un autre Monde; il falloit une autre œconomie; il falloit de *nouveaux* *cieux* & *une nouvelle terre*.

EF. LXV.  
17.

Nos Facultez étoient trop indigentes; elles pouvoient bien nous ouvrir une source abondante de délices. Nous sommes capables de lumière & de connoissance; Dieu pouvoit fournir au désir que nous avons de savoir & de con-  
noî-

noître. Nous sommes capables de sensations agréables ; Dieu pouvoit nous donner des objets proportionnez à ces sensations, & ainsi du reste. Mais ces facultez sont trop indigentes, pour fournir à l'amour que Dieu a pour nous ; il falloit qu'elles fussent renouvelées & en quelque sorte refondues ; il falloit que *ce corps maintenant corruptible, devint incorruptible* ; il falloit qu'à présent *seul*, il devint *spirituel*, afin qu'ayant des organes plus délicats, nous pussions avoir des plaisirs plus vifs ; il falloit que notre esprit uni au corps glorifié avec des loix différentes de celles, qui l'unissent aujourd'hui à la matière, fut capable d'avoir des lumières plus étendues.

1. Cor.  
XV. 44.  
53.

La Société étoit trop indigente ; elle pouvoit bien nous ouvrir encore une source de délices. Il y a bien des hommes, dont la Société est pleine de charmes, dont les discours sont instructifs, dont le commerce est délicieux : Dieu pouvoit nous loger dans quelque partie du monde avec des caractères si aimables ; mais la Société n'avoit rien d'assez grand pour répondre à l'amour que Dieu a pour nous : il falloit nous introduire dans la Société des Saints glori-

fiez, des milliers d'Anges, des Esprits susceptibles de plus de délicatesse, de magnanimité, que tout ce qui nous est connu aujourd'hui.

La Religion même étoit trop indigente; elle pouvoit bien nous ouvrir encore une source de délices. Quelles douceurs ne nous offre-t-elle pas dans ces heureux jours de notre vie, où écartant la foule, suspendant notre amour pour le Monde, nous fixons notre méditation sur ces grandes vérités, que Dieu nous a révélées dans sa parole; nous nous élevons à Dieu par l'exercice de la prière; nous ferons dans le Sacrement de la sainte Cène les liens, qui nous unissent à lui! Combien de fois les Saints se sont ils oubliés dans ces sortes d'exercices! Combien de fois se sont-ils écriés dans le gout qu'ils y

Pf. LXIII. prenoient: *Mon ame est rassasiée comme*  
 6. *de graissé & comme de mouelle! O Dieu*  
 Pf. XXXI. *combien sont grands les biens, que tu re-*  
 20. *servez à ceux qui te craignent! Tu les ras-*  
 Pieanm. *sasies de la graisse de ta maison, tu les*  
 XXXVI. *abreuves au fleuve de tes délices. Mais*  
 9. *la Religion ne pouvoit nous fournir ici*  
*bas rien d'assez grand pour répondre à*  
*l'amour que Dieu a pour nous. Il fal-*  
*loit que nous fussions admis dans cette*

Eglise

Eglise, où il n'y a plus de *Temple*, plus de *Soleil*, parce que Dieu y tient lieu lui-même de l'un & de l'autre. Il falloit que nous vissions la Divinité entourée, non de cette poignée d'hommes qui sont sous nos yeux, mais de ces *mille milliers*, mais de ces *dix mille millions*, qui sont continuellement devant Dieu. Il falloit que nous vissions la Divinité, non dans ces murs où il assiste par sa grace; mais dans ce lieu glorieux, où il étale toute sa magnificence. Il falloit que nous nous prosternassions devant lui, non à cette Table où il se présente à nous sous les symboles du pain & du vin; symboles augustes véritablement, mais symboles grossiers des grandeurs divines: Il falloit que nous le vissions assis sur un trône de gloire, parmi les louanges des Bienheureux. Quelle doit être la cause, qui produit de si nobles effets? Quelle doit être la source, d'où l'on voit sourdre de si beaux ruisseaux? Quel doit être l'amour, de celui qui nous réserve des biens si précieux? *Je les ai attirés avec des cordages d'humanité, je les ai attirés avec des cordages d'amour.*

Pensons à l'amour d'un Dieu, qui étant souverainement heureux veut partager

tager son bonheur avec nous. Le bonheur céleste ne peut pas lui tenir lieu de nous, que ces misérables biens, dont nous jouissons sur la terre, ne nous tiennent pas lieu de lui. L'attachement que nous avons pour la vie, les habitudes que nous avons contractées dans ce Monde, sont si fortes, les liens qui nous y unissent sont si tendres, nous sommes si accoutumés à vivre, qu'il ne faut pas s'étonner s'il nous en coûte tant pour nous résoudre à mourir. Mais cet attachement pour la vie, qui est une foiblesse, quand il ne va que jusqu'à un certain degré, est une disposition des plus criminelles, quand il va au-delà de certaines bornes. Il n'est pas permis à des créatures, pour lesquelles Dieu a tant d'amour, de s'oublier dans un Monde, où tant de barrières les separent de Dieu. Il n'est pas permis à des hommes raisonnables, qui entendent parler d'un Dieu, qui a des sentimens si délicats, si nobles, si magnanimes, de ne pas désirer ardemment d'être unis à lui d'une manière plus intime que nous pouvons l'être sur la terre. Un seul moment de délai doit nous gêner; c'est parce que nous ne nous trouvons pas encore en état de paroître  
de-

devant Dieu, que nous devons aimer la vie. Nous ne devons désirer de vivre que pour réparer nos péchez, que pour nous perfectionner dans la vertu, que pour avoir des occasions de nous mieux connoître, & de nous mieux assurer de notre salut. Non, je ne croirai jamais qu'une ame, remplie des véritez, qui ont fait le sujet de ce Discours; une ame, en qui *la dilection de Dieu a été répandue par le St. Esprit, qui lui a été donné*; une ame, qui se croit l'objet de l'amour du Grand Etre, & qui fait que le Grand Etre ne veut la rendre parfaitement heureuse que dans une autre vie, puisse donner beaucoup de tems aux amusemens de celle-ci. Je ne croirai jamais qu'une ame, qui a ces grandes idées & ces magnifiques espérances, puisse regarder comme une chose fort sérieuse d'avoir un grand nom dans le Monde, d'être logée magnifiquement, d'être née de tels ou de tels Ancêtres. Ces petites passions, si vous les envisagez en elles-mêmes, peuvent nous paroître à-peu-près indifférentes, & j'ayouerai, si vous voulez, qu'elles n'ont pas toujours des suites funestes, qu'elles ne font tort à personne, qu'elles n'apportent aucun trouble à la Société.

Philip. I. 23.

Apoc.  
XXI. 20.  
Pl. XLII 3.

ciété; mais si vous en regardez le principe, elles vous paroîtront bien mortifiantes. Vous trouverez que ce zèle, cette ferveur, ces élans, cette impatience *de déloger pour être avec Christ*: cet effort de l'ame vers le souverain Bien; viens, Seigneur, viens bien-tôt: quand *entreterai-je, quand me présenterai-je devant la face de mon Dieu?* Vous verrez que ces dispositions, que quelques-uns de vous traitent d'enthousiasme, & que d'autres renvoient à ces Saints du premier ordre, aux perfections desquels ils n'ont pas l'ambition d'arriver, vous verrez que ces dispositions, sont plus essentielles au Christianisme que vous ne l'aviez conçu.

Dieu veuille nous rendre sensibles à un amour aussi noble, aussi tendre que celui qu'il a pour nous! Dieu veuille allumer notre amour au feu de son amour! Dieu veuille vous faire connoître la Religion par ces délices, qu'on éprouve quand on fait de son amour pour Dieu le fondement de toutes les vertus. Ce sont les vœux que nous faisons pour vous.

A M E N.

SER.

# S E R M O N

S U R L E S

## R E S S O U R C E S

### D U C H R E T I E N .

*Celui qui est en vous, est plus grand  
que celui qui est dans le Monde.*  
I. Jean IV. 4.

#### Q U A T R I E M E S E R M O N .

**C**E fut un spectacle bien propre à rassurer le timide serviteur d'Elisée, que celui qui nous est décrit dans le second Livre des Rois. Le Roi de Syrie faisoit la guerre à celui d'Israël. Les conseils du Prophète étoient plus salutaires à son Prince, que ceux de ses Généraux. Le Syrien crut que s'il pouvoit se rendre maître d'un Homme si extraordinaire, il triompheroit sans peine du reste des Israélites. Il fait investir pendant la nuit Dothan la demeure de ce Prophète. Elisée en sort le matin avec son serviteur, qui fremit à l'aspect de cette multitude d'ennemis, & qui s'écrie: *Helas qu'at-*  
*lons-*

<sup>2. Rois VI.</sup>  
15. 16. 17.

*lons-nous devenir? Ne crains point, lui répond son Maître, ceux qui sont pour nous, sont en plus grand nombre, que ceux qui sont contre nous. Il fait plus: Éternel, dit-il, ouvre ses yeux & qu'il voie. Cette prière est exaucée. Le serviteur d'Elifée connoit bien-tôt combien la confiance de son Maître est bien fondée: il découvre une multitude céleste de chariots & de chevaux de feu, que Dieu lui avoit envoyé pour le deffendre contre le Roi de Syrie.*

Mes Frères, combien de fois vous est-il arrivé de frémir à la vûe de cette foule d'ennemis, qui sont déchainés contre vous? Combien de fois en vous voyant appelez à *lutter*, comme dit St.

Ephes. VI. *Paul, non contre la chair & le sang, c'est-à-dire, contre des ennemis foibles, mais contre les principautez & les puissances..... contre les malices spirituelles, qui sont dans les lieux célestes; contre les sophismes de l'erreur, contre les Tyrans de l'Eglise, & ce qui est beaucoup plus formidable encore, contre votre propre cœur? Combien de fois, vous est-il arrivé de vous écrier:*

2. Cor. II.

16.

Matth.

XIX, 26.

*Hélas qu'allons-nous devenir? Qui est suffisant pour ces choses? Et qui peut donc être sauvé?*

Mais

Mais rassurez vous, Athlètes Chrétiens: *Ceux qui sont pour vous, sont en plus grand nombre, que ceux qui sont contre vous. Et toi Éternel ouvre leurs yeux & qu'ils voient. Qu'ils voient cette grande nuée de témoins, qui ont combattu dans la même carrière où tu nous appelles, & qui y ont remporté la victoire. Qu'ils voient ces Anges bienheureux, qui campent autour de leurs personnes pour les protéger & pour les défendre. Qu'ils voient les puissans se cours de cet Esprit, que tu leur as donné. Qu'ils voient ce Jésus, le Chef & le Consummateur de leur foi, qui les anime du haut de son Ciel, & ces récompenses éternelles que tu prepares à leur persévérance, & qu'une heureuse expérience leur fasse connoître cette vérité, sur laquelle nous allons fixer leur méditation: Celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le Monde. Amen.*

Deux Remarques Préliminaires donneront du jour à notre sujet.

I. Quoique la sentence de mon Texte soit générale, & regarde tous les Chrétiens; St. Jean avoit des vûes particulières en l'énonçant, & relatives à ceux auxquels il écrivoit l'Épître, d'où

Matth.

XXIV. 24.

nous l'avons tirée. Pour le comprendre transportez vous par la pensée dans les Siècles Apostoliques: on y vit l'accomplissement de ce que J. Christ avoit prédit, qu'il y auroit dans la Judée de *faux Christs & de faux Prophètes, qui feroient de grands signes & de grands miracles, pour séduire les élus mêmes, s'il étoit possible.* Cette prophétie devoit s'accomplir immédiatement avant le dernier sac de Jérusalem, & c'est l'époque, que les Savans assignent à la publication de cette Epître. St. Jean appelle les tems dans lesquels il écrit, *les derniers tems*, c'est-à-dire, selon le style des Juifs, les tems, dans lesquels cette Capitale de la Judée devoit être réduite en cendre; & voici la marque, à laquelle il veut que les Chrétiens reconnoissent, que *les derniers tems sont arrivez.* Comme vous l'avez entendu, *l'Antechrist viendra; il y a même déjà plusieurs Antechrists, & c'est à cela que nous connoissons que c'est ici le dernier tems.* Remarquez ces paroles, comme vous l'avez entendu: l'Apôtre leur rappelle par-là l'Oracle de J. Christ.

Je n'ose pas rechercher ici quels étoient les Seducteurs, dont J. Christ prédit ici la venue. On peut mettre  
Si-

Simon le Magicien dans la classe des faux Christs. Il y a un passage bien remarquable sur ce sujet dans le Chap. VIII. du livre des Actes, au verset 10., là, il est dit, que cet Imposteur avoit fasciné les yeux des Samaritains à un tel point, que tous, *depuis le plus petit jusqu'au plus grand, disoient, qu'il étoit la vertu de Dieu la grande.* Que faut-il entendre *par la vertu de Dieu la grande?* C'est un titre, que les anciens Juifs donnoient au Messie. Philon en traitant de l'essence divine, établit le Mystère de la Trinité, d'une manière aussi claire que pouvoit le faire un Juif, qui n'avoit point d'autre guide sur cette matière que les Ecrits du vieux Testament. Il parle d'abord de Dieu, ensuite de ce qu'il appelle le *Logos*, le Verbe: c'est le même mot, que celui que nous avons traduit par celui de *Parole* dans le Chap. I. de l'Evangile selon St. Jean, & il dit que cette Parole est la *grande vertu de Dieu*, qu'il distingue d'une troisième Personne, qu'il appelle *le second pouvoir*: aussi Origène dit, que Simon le Magicien prénoit le titre de *Fils de Dieu*. Titre, que les Juifs avoient affecté au Messie.

S'il y avoit de faux Christs du tems  
de

de St. Jean, il y avoit aussi de faux Prophètes; c'est-à-dire, de faux Docteurs. St. Jean les a caractérisés dans les chapitres, qui précèdent mon Texte, & le portrait, qu'il en fait, est si ressemblant à ceux que les anciens Docteurs de l'Eglise ont tracé d'Ebion & de Cerinthus, qu'il est difficile de les y méconnoître. Mais cette discussion nous éloigneroit trop de notre principal sujet. Il nous suffit de remarquer que ces Imposteurs firent de grands ravages dans l'Eglise. Simon le Magicien avoit bien renoncé d'abord à ses impostures, mais il les reprit bien-tôt. Justin Martyr nous apprend, que de son tems il y avoit encore des Disciples de ce scelerat, qui l'appelloient la *première Intelligence* de la Divinité, c'est-à-dire, le Verbe; & qui donnoient à Hellen, compagnon des impostures de Simon, le titre de *seconde Intelligence* de la Divinité, titre, par lequel ils prétendoient désigner le St. Esprit. Il n'y a que ceux qui sont entièrement Novices dans l'Histoire des premiers Siècles du Christianisme, qui puissent ignorer les ravages que Cerinthus & Ebion firent dans l'Eglise.

Mais J. Christ l'avoit prédit, & tous  
les

les âges vérifieront cette prédiction: *Les portes de l'Enfer ne sauroient prévaloir contre l'Eglise.* Les sophismes les plus spécieux d'Ebion & de Cerinthus, les prestiges les plus éblouissans de Simon & de ses satellites, n'enlevèrent pas à J. Christ un seul des ses élus; les fidèles de la dispersion triomphèrent des faux Christs & des faux Docteurs. St. Jean relève leurs triomphes dans les paroles de mon Texte: *Vous les avez vaincus*, leur dit-il, *c'est parce que celui qui est en vous, est plus fort que celui qui est dans le Monde.*

Matth.  
XVI. 18.

Il ne me semble pas nécessaire, de marquer ici avec une scrupuleuse précision, ce que St. Jean entend ici par *celui qui est dans les fidèles*, & par *celui qui est dans le Monde*; ni de déterminer parmi les différentes pensées des Interpretes sur ce sujet, celle qui nous semble la mieux fondée. Quelques-uns croient, que l'Apôtre a voulu désigner le St. Esprit par ces paroles, *celui qui est en vous*; d'autres, que c'est J. Christ; d'autres, que c'est ce germe de régénération, qui est dans les Chrétiens, & qui les rend invulnérables aux traits, qui leurs sont portez de la part du Monde. De même quand il est question d'attacher une

une idée distincte à ces paroles, *celui qui est dans le Monde*: les uns prétendent, que St. Jean entend par-là le Démon; les autres, qu'il a exprimé d'une manière vague tous les moiens, que le Monde emploie pour séduire les gens-de-bien.

Mais quelque différence, qu'il semble y avoir entre ces explications, elles reviennent toutes au même sens. Car si c'est de J. Christ que l'Apôtre dit qu'il habite en nous, il est certain qu'il y habite par son St. Esprit; & si c'est du St. Esprit, il est certain qu'il y habite par la régénération qu'il y produit. De même à l'égard de l'autre proposition. Car si c'est du Démon, que l'Apôtre dit qu'il est dans le Monde, on ne sauroit douter qu'il n'y soit, par les mensonges que ses Emissaires y publient, & par les vices qu'ils y introduisent. Le but de l'Apôtre est donc, de faire sentir la supériorité des moiens, que Dieu emploie pour nous sauver, sur ceux que le Monde emploie pour nous perdre.

2. Mais cela même donne lieu à une seconde difficulté, & c'est ma seconde remarque. Il semble du moins que si l'Apôtre étoit fondé à dire, de ceux  
qui

qui avoient persévéré dans la Religion Chrétienne, que *celui qui, étoit en eux qui, étoit plus grand que celui qui étoit dans le Monde*, les Seducteurs étoient aussi fondez à dire, que celui qui étoit dans ceux qu'ils avoient seduits, étoit plus grand que celui qui étoit dans les Chrétiens persévérans. Le Démon a encore aujourd'hui plus de Disciples que J. Christ, peut-on dire que le Démon est plus grand que J. Christ ? Peut-on dire que les moiens, emploiez par l'Esprit menteur & meurtrier pour séduire le Genre-humain, sont supérieurs à ceux que le St. Esprit emploie pour les éclairer ? Non, Mes Frères, & notre réponse sur ce sujet, qui demande quelque attention, servira d'éclaircissement à un des plus grands énigmes de la Religion : tâchons seulement de l'exprimer d'une manière sensible à tous ceux qui voudront y être attentifs.

Il faut soigneusement distinguer un moien employé sur des agens brutes, d'un moien employé sur des agens intelligens. Un moien, employé sur des agens brutes, ne doit jamais être censé supérieur aux obstacles qu'ils y opposent, si cette supériorité n'est justifiée par le succès. Il faut un certain degré  
de

de force mouvante, pour entrainer une masse d'un certain poids. Un degré de force supérieure au poids d'une certaine masse ne manquera jamais de l'entrainer.

Il n'en est pas de même des moïens employez sur des Êtres intelligens; ils n'ont pas toujours le succès, qui sembloit devoir les suivre. Je veux prouver à un homme, qui a reçu de la Nature les notions communes, qu'ôté nombre pair de nombre pair, il restera nombre pair. Je lui propose ma démonstration avec toute la clarté dont elle est susceptible, & il n'a pas moins de faculté pour la comprendre que j'en ai pour la proposer. Il persiste pourtant à admettre la proposition opposée; son obstination est la cause unique de son erreur; il refuse de me croire, parce qu'il refuse de m'écouter. Que si un homme docile & attentif se rend à ma démonstration, pendant que celui dont j'ai allégué l'exemple persiste dans sa résistance, peut-on dire raisonnablement alors, que les motifs d'incrédulité dans ce dernier, sont supérieurs aux motifs qu'il avoit de croire? Il faut donc distinguer un moïen employé sur un Être intelligent d'avec un moïen employé sur un Être brute.

Ce

Ce n'est pas tout. A l'égard des obstacles opposez par des Êtres intelligens, il faut distinguer obstacles physiques, & obstacles moraux. Obstacles physiques, ce sont ceux qui viennent nécessairement de la Nature de l'Être qui les oppose, en sorte qu'il manque de faculté pour les lever. Je propose à un enfant un raisonnement, dont l'intelligence dépend d'une chaîne de propositions, qu'il est incapable de suivre. Les obstacles, que je trouve en lui, sont des obstacles purement physiques, il n'a pas la faculté de les lever.

Je propose ce même raisonnement à un homme fait, il ne l'entend pas plus que l'enfant, dont je viens d'alléguer l'exemple; ce n'est pas qu'il n'ait les facultez nécessaires pour le comprendre, c'est qu'il ne veut pas en faire usage. Ce sont là des obstacles moraux.

On ne sauroit dire raisonnablement, que la force opposée à des obstacles physiques leur soit supérieure, à moins qu'elle ne les surmonte nécessairement. Il n'en est pas de même d'une force opposée à des obstacles moraux. Ceux de vous, qui nous ont suivi, sentent assez la raison de cette différence, sans que nous nous arrétions à la marquer.

*Tome VII.* K Pour.

Pourquoi ne pas apporter aux sujets, qui concernent la Religion, la même équité que nous faisons profession d'apporter aux sujets d'un autre genre? La Religion nous autorisera-t-elle à mettre sur le compte de Dieu, ce qui vient uniquement de l'obstination libre, de la malice volontaire de l'homme? J. Christ vient sur la terre pour convertir, non des Etres brutes, mais des Etres intelligens; il trouve deux sortes d'obstacles à leur conversion: Obstacles purement physiques, obstacles purement moraux. Obstacles purement physiques. Tels seroient ceux qui nous empêcheroient de connoître le plan de la Rédemption, s'il ne nous étoit pas révélé. Tels seroient encore ceux que notre constitution naturelle, dérangée par le péché, oppose au but que le Sauveur se proposoit de nous rendre saints. J. Christ a surmonté ces obstacles par la lumière de la Révélation, & par le secours de son Esprit.

Mais il a trouvé aussi des obstacles purement moraux. Tels étoient ceux qu'il rencontra dans les Pharisiens, & qui empêchèrent ces hommes execrables de se rendre à la force de ses miracles. Tels sont encore ceux de tous  
les

les pécheurs & de tous les errans, qui pèchent, ou qui errent par des principes du même genre. La supériorité des moiens, que J. Christ emploie pour les ramener, ne dépend point du succès de ces moiens: il suffit qu'ils n'échouent que par les obstacles purement moraux, qu'une malice volontaire & une obstination libre leur oppose.

Cette remarque est, comme je le disois, la clef des plus grands énigmes de la Religion. Elle nous explique comment Dieu, dont la toute-puissance est plus que suffisante pour convaincre les Esprits les plus obstinez, & toucher les Pécheurs les plus endurcis, déclare, lors même qu'il n'en a déployé que quelque degré, qu'il a employé tous les moiens qu'il falloit, pour convertir les derniers, & pour convaincre les autres: *Qu'y avoit-il de plus à faire à ma vigne* Es. V. 3. *que je ne lui aie fait? Pourquoi ai-je attendu qu'elle produisit des raisins, & elle n'a produit que des grappes sauvages? Habitans de Jérusalem soiez juges entre moi & ma vigne. Qu'y avoit-il de plus à faire à ma vigne?* Il y avoit à faire des actes de toute-puissance pour la forcer à produire des raisins, & pour anéantir la malheureuse fertilité, qu'el-

Verf 7.

le avoit pour produire des grappes sauvages. Mais non, la vigne, comme il le dit lui-même, *c'est la maison d'Israel*. La maison d'Israel est un Etre intelligent, ce n'est pas un Etre brute. Dieu a employé à l'égard de cet Etre les moiens fortables, non à un Etre brute, mais à un Etre intelligent. Il a trouvé deux sortes d'obstacles, à la conversion de cet Etre: Obstacles physiques, obstacles moraux; il a opposé à ces deux sortes d'obstacles une force supérieure, mais fortable à leur nature. La supériorité de celle, qu'il a opposée aux obstacles physiques, devoit produire nécessairement son effet; sans cela ce n'auroit pas été supériorité, ç'auroit été force inférieure. Il a opposé aux obstacles moraux une force fortable à des obstacles moraux: si elle n'a pas produit son effet, ce n'est pas qu'elle ne fut force supérieure, ce n'est pas à Dieu qu'on doit s'en prendre, c'est à ceux envers lesquels elle a été employée.

Notre Remarque est sur-tout la clef des paroles de notre Texte. Les moiens, que Dieu emploie pour éclairer nos esprits, & pour sanctifier nos cœurs, sont supérieurs à ceux que le Monde emploie pour nous tromper & pour nous

nous corrompre: si cette supériorité, qui est toujours efficace sur les fidèles, n'a point eu d'effet sur les pécheurs obstinez, elle n'en est pas moins supériorité. Le défaut de succès sur ces derniers vient uniquement de l'obstination & de la malice de ceux envers lesquels elle est employée. *Qu'y avoit-il à faire de plus à ma vigne, que je ne lui aie fait? Vous les avez vaincus, c'est parce que celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le Monde.* Voilà, ce me semble, le précis de la pensée de l'Apôtre.

Mais pour cela même que ce n'en est que le précis, elle a besoin d'être développée. Et pour cela je dois justifier trois Propositions générales, qui y sont renfermées, & que j'aurai soin d'appliquer à la Religion Chrétienne.

Première Proposition. La vérité a une lumière supérieure à toutes les lueurs du mensonge.

Deuxième Proposition. Les motifs à la vertu sont plus forts que les motifs au vice.

Troisième Proposition. Le St. Esprit, qui ouvre les yeux du Chrétien, pour lui faire voir la lumière de la vérité, & qui touche son cœur, pour lui faire sentir la puissance des motifs à la

vertu, est infiniment plus puissant que le Démon, qui seduit les hommes par le vice & par le mensonge.

Châcune de ces Propositions demanderoit un Discours entier ; j'ai pourtant dessein de les éclaircir dans les derniers Articles de celui-ci : mais plus je serai obligé d'y observer de briéveté, plus vous devez y apporter de méditation.

I. Première Proposition. La vérité a une lumière supérieure à toutes les lueurs du mensonge. J'avoue qu'on voit des hommes aussi prévenus en faveur du mensonge, que d'autres le sont en faveur de la vérité. Les fausses Religions ont des Disciples, qui paroissent leur être aussi sincèrement attachés, que les fidèles le sont à la véritable, & si J. Christ a ses Martyrs, le Démon a aussi les siens.

Je soutiens pourtant, que la persuasion d'un homme, qui se trompe, n'est jamais égale à celle d'un homme, qui ne se trompe point. Quelque semblable que paroisse l'impression, que le mensonge fait sur l'esprit qu'il seduit, & celle que fait la vérité sur l'esprit qu'elle éclaire ; il y a toujours cette différence, c'est que la force d'une vérité connue est irrésistible, au-lieu qu'il est

est toujours possible de résister à celle du mensonge.

La force d'une vérité connue est irrésistible. Il y a bien des vérités, il y en a même un nombre infini, qui sont hors de ma portée; il peut bien y avoir des obstacles, qui m'empêchent de connoître une vérité proportionnée à l'étendue de mon esprit. Il peut bien y avoir des distractions, qui me font perdre de vue les preuves qui l'établissent; il peut bien y avoir des passions, qui me font souhaiter qu'elle ne soit pas fondée, & qui me faisant employer toute la capacité de mon ame à envisager ce qui la combat, ne m'en laissent plus pour envisager ce qui l'établit. Tout cela ne sauroit pourtant diminuer la lumière essentielle à la vérité; tout cela ne sauroit empêcher, qu'une vérité connue, n'entraîne le consentement d'une manière invincible. De la même manière qu'un nuage, qui cache le soleil, ne diminue en rien l'éclat, qui est essentiel à ce globe de feu: de la même manière tous ces obstacles, qui m'empêchent de connoître la vérité qui est à ma portée, ne sauroient empêcher, qu'elle ne me convainque même malgré moi, dès que j'y serai attentif.

Il ne dépend pas de moi de ne pas croire, lorsque je fais le moindre usage de ma raison, que du nombre de deux ajouté à celui de deux résulte celui de quatre. Ainsi des vérités philosophiques; ainsi des vérités de la Religion; ainsi de toute autre vérité connue. Et à parler exactement, connoître une vérité, & acquiescer à une vérité, ce n'est qu'une même opération de notre ame. La liberté de l'esprit ne consiste pas à croire, ou à ne croire pas une vérité connue; elle consiste à donner à cette vérité, ou à ne lui donner pas l'attention, dont elle a besoin pour être connue. Le mérite, ou le démérite, (passez moi ces expressions, & prenez les dans un bon sens) le mérite où le démérite ne consistent pas à croire, ou à ne croire pas une vérité connue, cela ne dépend pas de nous, il consiste à résister, ou à ne pas résister aux obstacles, qui nous empêchent de la connoître. Donc la force d'une vérité connue est irrésistible.

Il n'en est pas de même du mensonge. Quelque forts que soient les préjugés, qui parlent en sa faveur, il est toujours possible de lui résister. Jamais un homme n'est trompé d'une manière  
in-

invincible. Il n'y a aucun mensonge si précieux, à l'égard duquel un homme, qui a les facultez de son esprit en bon état, & qui ne les a pas gâtées par une longue habitude de précipitation, ne puisse suspendre son jugement.

Je ne dis pas que tout homme soit toujours en état de démêler un sophisme: mais autre chose est ne pouvoir pas démêler un sophisme, autre chose en être invinciblement entraîné.

Je ne dis pas non plus, qu'il soit toujours facile de suspendre son jugement. Ce qu'il y a de plausible dans certains mensonges; l'éloignement que nous avons pour le travail; l'autorité de ceux qui nous trompent; l'intérêt, que les passions ont souvent à ce que nous soions trompez: tout cela, nous fait trouver de grandes difficultez à suspendre notre jugement, & nous porte à le précipiter. Il est de la foiblesse humaine de préférer une foi aisée à une discussion pénible; & nous aimons bien mieux croire que nous avons trouvé la vérité, qu'essuyer les peines, que nous trouverons à la chercher.

Il est pourtant certain, que quand nous comparerons ce qui s'est passé dans notre esprit, lorsque nous nous

sommes rendus à une vérité, avec ce qui s'y est passé, lorsque nous nous sommes laissez seduire par un mensonge; nous sentirons, que dans ce dernier cas, notre acquiescement est venu de l'abus de notre raison; au-lieu que dans le second, il est venu du bon usage, que nous en avons fait. Donc la vérité a une lumière supérieure aux lueurs du mensonge. Donc il y a quelque chose de plus grand dans un homme, que la vérité éclaire, que ce qui est dans un homme, que le mensonge aveugle.

Serrons de plus près notre sujet. Appliquons aux vérités de la Religion ce que nous avons dit de la vérité en général. Pour mieux entrer dans le but de notre Texte, ne faisons point difficulté de nous en éloigner jusqu'à un certain point: & laissant Ebion, Cerinthus, & Simon le Magicien, que St. Jean avoit probablement en vûe, arrêtons nous à quelque fameuse Controverse de nos jours. Mettons aux prises un Croiant avec un Incrédule, & voions la supériorité du principe de vérité, qui éclaire le premier, sur le principe d'erreur, qui aveugle l'autre. Quelle supériorité du Croiant sur l'In-  
cré-

crédule? Quelle supériorité? 1. Au Tribunal de l'Autorité. 2. Au Tribunal de l'Intérêt. 3. Au Tribunal de l'Histoire. 4. Au Tribunal de la Conscience. 5. Au Tribunal de la Raison. 6. Au Tribunal du Pyrrhonisme même: *Celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le Monde.*

1. Au Tribunal de l'Autorité. L'Incrédule opposé au Croiant, l'exemple de quelques Nations, qu'on dit vivre sans Religion, & celui de quelques Philosophes, que leur prétendu Athéisme a rendus célèbres. Le Croiant oppose à l'Incrédule, ce qu'il y a de suspect dans les Historiens & dans les Voyageurs, qui lui ont fourni ces exemples, & opposant autorité à autorité, il allegue en faveur des grands principes de la Religion, le consentement unanime de tout le Monde connu.

2. Au Tribunal de l'Intérêt. L'Incrédule oppose au Croiant, la contrainte dans laquelle la Religion met continuellement les hommes, le plaisir qu'il y auroit de vivre au gré de ses desirs, sans être effraïé par l'idée d'un formidable témoin de nos actions, & d'un compte qu'il faut en rendre. Le Croiant oppose à l'Incrédule, le bien de  
la

la Société, qui va être entièrement bouleversée, si les scelerats parviennent au funeste but, qu'ils se proposent d'ôter les barrières de la Religion. Il lui oppose l'intérêt même de chaque Particulier, qui dans le période du dégoût du Monde, dans celui des catastrophes de la gloire & de la fortune, fut-tout dans celui de la mort, n'a d'autre ressource que le désespoir, si les espérances, que la Religion nous donne, sont chimériques.

3. Au Tribunal de l'Histoire. L'Incrédule oppose au Croiant, l'impossibilité d'avoir des démonstrations, proprement ainsi nommées, des faits éloignés. Le Croiant oppose à l'Incrédule, l'acquiescement, qu'il donne lui-même à des événemens arrivés dans des tems aussi anciens, que ceux dont il nous objecte l'ancienneté, & le battant de ses propres armes, il lui démontre, que des raisons plus fortes encore que celles qui le contraignent d'admettre ces événemens, concours de témoins, unanimité d'Historiens, sacrifices faits pour certifier le témoignage, & mille autres preuves semblables, doivent l'engager à croire les faits, sur lesquels la Religion est appuïée.

4. Au

4. Au Tribunal de la Conscience. L'Incrédule oppose sa propre expérience au Croiant, il se glorifie d'avoir secoué le joug de ce Tyran. Le Croiant oppose à l'Incrédule, l'expérience des plus fameux scelerats, & faisant servir l'Incrédule même, de démonstration aux vérités qu'il prétendoit renverser, il lui reproche qu'il retrouve malgré lui cette conscience, qu'il se glorifioit d'avoir entièrement déracinée; qu'elle se réveille des que l'éclair brille, dès que la voix du tonnerre roule dans les airs, dès que les messagers de la mort viennent lui annoncer leur affreux ministère.

5. Au Tribunal de la Raison. L'Incrédule oppose au Croiant, ce sacrifice de la raison, que la Religion demande de ses Disciples; ces Dogmes abstrus, ces Mystères incompréhensibles qu'elle leur révèle, & qu'elle veut leur faire recevoir avec une entière soumission. Le Croiant oppose à l'Incrédule, l'infailibilité de l'Intelligence, qui nous a révélé ces Dogmes. Il lui prouve que le meilleur usage qu'on puisse faire de sa raison, c'est d'y renoncer dans le sens, selon lequel la Religion exige ce sacrifice, en sorte que la raison ne marche jamais d'un

d'un pas si assuré, & ne s'élève à un degré si éminent, que lorsque cessant de voir par ses propres yeux, elle ne voit que par ceux du Dieu infaillible.

6. Au Tribunal Pyrrhonisme même, le Croiant triomphe de l'Incrédule. Un seul degré de probabilité dans le système du Croiant dérange selon nous tout le système de l'Incrédule, du moins il doit empoisonner toutes les délices, que l'incrédulité. Quelle satisfaction peut trouver un homme sensé dans la prédue indépendance, que le système de l'incrédulité procure, s'il peut soupçonner avec quelque ombre de vraisemblance, qu'elle le jettera dans des misères éternelles? Mais ce même homme, qui trouve, que les preuves de la Religion ne sont pas assez fortes, pour engager un homme sensé à donner la gêne à ses passions, pendant le peu de jours que nous devons passer sur la terre, ce même homme, trouve le système de l'incrédulité assez fondé, pour l'engager à affronter cette éternité de misères, que la Religion dénonce aux impénitens. Quel contraste! Le Pyrrhonien obstiné donne dans une crédulité, qui ne seroit pas pardonnable à un enfant. Ces globes de feu, qui roulent  
sur

sur nos têtes avec tant de pompe & de majesté: ces Cieux, qui *annoncent la gloire du Dieu Fort*; cette *étendue*, qui *publie l'ouvrage de ses mains*; ces vicissitudes des saisons; cet agencement des parties de notre corps; ces facultez de notre esprit; ces Martyrs, qui déposent de la vérité des faits, sur lesquels la Religion est appuyée; ces miracles, qui les confirment; cette harmonie entre les Prophéties & leur accomplissement; & tant d'autres argumens de l'existence de Dieu & de la Divinité de la Révélation, ne lui paroissent pas prouver assez, pour l'engager à rendre hommage à un Premier Être; & ces petites difficultez, qu'il nous oppose, ces conjectures téméraires, ce système de doutes & d'incertitudes, lui semblent assez concluans, pour le porter à le braver cet Être adorable, & à s'exposer à tous les malheurs, qui attendent ceux qui le bravent. C'est assez pour justifier notre première Proposition. La vérité en général, celle de la Religion en particulier, a une lumière supérieure à toutes les lueurs du mensonge. *Celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le Monde.*

II.

II. Nous difons en fecond lieu, què les motifs de la vertu font fupérieurs à ceux du vice. Et cette Proposition eft une fuite néceffaire de la première. Tout motif au vice fuppofe un menfonge. Tout motif au vice fuppofe, que dans certains cas il eft plus avantageux à l'homme de s'abandonner au vice, que de s'attacher inviolablement à la vertu; c'eft là un menfonge, c'eft même un des menfonges le plus groffier. Dans quel cas la Créature peut elle fe promettre d'être plus heureufe en fe rebellant contre fon Créateur, qu'en fe foumettant à fes ordres? Dans quel cas pouvons-nous efpérer d'être plus heureux en plaifant au Démon, qu'en plaifant à Dieu?

Ce que je difois de toute vérité connue, que fa force eft irréfiftible, je le dis fur le même fondement des motifs à la vertu: les pécheurs les plus endurcis ne fauroient leur réfifter, s'ils y font attentifs; il n'y a pas d'autre moyen pour y devenir infenfible, que d'en détourner les yeux. La caufe la plus ordinaire de nos égaremens c'eft la distraction. Le principal, j'ai prefque dit l'unique fecret du Démon pour  
per-

perdre les hommes, c'est de les distraire, c'est de les étourdir; c'est le bruit de la Société, bruit des plaisirs, bruit des affaires: n'importe, pourvû que ce soit du bruit, il produira toujours son effet; il partagera toujours la capacité de l'ame; il empêchera que celui aux oreilles duquel il resonance, ne pense, ne réfléchiſſe, ne pèse, ne calcule.

Et où est l'homme si aveuglé pour digérer les mensonges, que les motifs au vice supposent? Ou est le scélérat assez déterminé pour raisonner de cette manière?

J'aime d'être estimé: je m'attacherai donc uniquement à m'acquérir l'estime de ces hommes, qui comme moi feront rongez des vers dans quatre jours, & dont la cendre fera dans quatre jours comme la mienne, confondûe avec la poudre de la terre; mais je ne me donnerai aucun mouvement, pour avoir l'approbation de ces nobles Intelligences, de ces génies sublimes, de ces Anges, de ces Seraphins, qui sont sans cesse autour du Trône de Dieu; je ne me donnerai aucun mouvement, pour avoir part à ces louanges, dont le grand Dieu comblera un jour, à la face du

*Tome VII.*

L

ciel

ciel & de la terre, ceux qui lui auront été fidèles.

J'aime la gloire: je m'appliquerai donc uniquement à faire dire de moi dans le Monde: Cet homme a un gout tout particulier pour l'ajustement; sa table est délicatement servie; il n'y a jamais eu ni roture, ni mesalliance dans sa famille; on ne l'offence point impunément, il ne se laisse aborder qu'avec respect; mais je ne me donnerai aucun mouvement, pour forcer l'envie même à dire de moi: Cet homme craint Dieu; il préfère son devoir à toutes choses; il trouve qu'il y a plus de magnanimité à pardonner une injure, qu'à en tirer vengeance; à être saint, qu'à être noble, selon le monde, & ainsi du reste.

Je suis sensible aux plaisirs: je m'appliquerai donc tout entier à écouter mes sens; à mener une vie voluptueuse; à faire succéder le spectacle à la bonne chère, la volupté au spectacle; & ainsi du reste: mais je ne me donnerai aucun mouvement, pour ces *rassasiemens de joie* qui sont à la dextre de Dieu, pour ces *fleuves de délices*, où il abreuve ceux qui se retirent à l'ombre de ses ailes.

Je

Ps. XVI.

II.

Pseaum.

XXXVI. 8.

Je hai la contrainte & la douleur: je m'appliquerai donc uniquement à écarter l'idée des exercices de la pénitence; surtout celle des cachots, de l'exil, des chevalets, des buchers; mais je braverai les chaînes d'obscurité avec leur pesanteur, les Démons avec leur rage, l'Enfer avec ses tourmens, l'Eternité avec ses horreurs; j'ai pris mon parti; je consens à maudire éternellement le jour de ma naissance; à regarder éternellement le néant comme un bien sans prix; à chercher éternellement la mort sans pouvoir la trouver; à vomir éternellement des blasphêmes contre mon Créateur; à entendre éternellement les hurlemens des damnez; à hurler éternellement avec eux; & à être éternellement comme eux l'objet de cette sentence: *Allez, maudits, au feu éternel, qui est préparé au Diable & à ses Anges.* Matth. XXVI. 41. Encore une fois: ou est le scélérat assez déterminé pour digérer ces propositions? Voilà pourtant les motifs du vice. Ne suffit-il pas de les développer pour voir combien ils doivent céder à ceux de la vertu, & pour sentir qu'à ce second égard, *celui qui est en nous, est plus grand que celui qui est dans le Monde?*

L 2

Mais

Mais quelque vive que soit la lumière de la Religion, les préjugez nous en dérobent souvent l'éclat; quelques supérieurs que soient les motifs de la vertu sur les motifs du vice, nos passions donnent de la force aux motifs du vice, & invalident ceux de la vertu. Quand même nous ne porterions pas au-dedans de nous des dispositions au mal, nous y sommes entraînez par un ennemi extérieur, qui étudie nos inclinations, qui se proportionne à notre gout, qui se prévaut de nos foiblesses, qui ménage les circonstances, & qui, selon l'expression d'un Apôtre, *rode sans cesse autour de nous tel qu'un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.* Cet ennemi c'est le Démon.

r. Pierre  
V. 8.

III. Mais le St. Esprit, qui ouvre nos yeux, (& c'est ma troisième Proposition,) le St. Esprit, qui ouvre nos yeux pour nous faire voir la lumière de la vérité, & qui touche nos cœurs pour nous faire sentir la puissance des motifs à la vertu, est infiniment plus puissant que le Démon.

Je ne prétens pas agiter ici l'indissoluble question touchant la puissance du Démon sur les Etres sublunaires, & en particulier sur l'homme: ce que je  
pour-

pourrois avancer sur ce sujet feroit peu du gout de mes Auditeurs. Nous sommes naturellement portez à attribuer beaucoup au Démon, nous nous persuaderions volontiers que nous sommes dans un monde enchanté. Il nous semble que tous les degrez de force, que nous ajoutons à celle que Dieu a donnée au Tentateur, sont autant d'apologies de nos foiblesses, & que plus l'ennemi, avec lequel nous sommes aux prises, a de pouvoir, & plus nous sommes excusables de nous en laisser vaincre, & de plier sous une force majeure. Roulons-nous quelque dessein funeste dans notre esprit? C'est le Démon qui nous l'inspire. Préparons-nous quelque trame criminelle? C'est le Démon qui l'a ourdie. Oublions-nous nos vœux, nos sermens, nos promesses? C'est le Démon qui les efface de notre mémoire. Mes Frères, savez-vous qui est le tentateur le plus à craindre? C'est notre cupidité. Savez-vous quel est le Démon le plus formidable? C'est nous-mêmes.

Mais sans nous repandre en réflexions de ce genre; & laissant dans tout son entier une vérité, que l'Écriture atteste tant d'endroits, savoir que

le Démon travaille continuellement à perdre les hommes, je ramène ma troisième Proposition: Le St. Esprit, qui veille à nous sauver, est infiniment plus puissant que le Démon, qui cherche à nous perdre.

Le pouvoir du Démon est un pouvoir emprunté. Cet Esprit malheureux ne sauroit faire aucun mouvement sans la permission de Dieu; il n'est que le Ministre de ses volontez. Vous le voyez dans l'Histoire de Job. Jaloux des prospéritez, plus encore des vertus, de ce St. Homme, il croit pouvoir corrompre ses vertus, en touchant à ses prospéritez. Mais il n'exécute aucun de ses desseins qu'autant que Dieu lui lâche la bride pour les exécuter. Le pouvoir de l'Esprit de Dieu est un pouvoir propre & essentiel à celui qui l'exerce.

Pour cela même que le pouvoir, du Démon est un pouvoir emprunté, c'est un pouvoir limité; quoique nous ne puissions pas en marquer les limites, nous ne saurions raisonnablement douter, qu'il n'en ait d'étroites. Dieu *ne donne point sa gloire à un autre*; beaucoup moins la donne-t-il à un Être aussi indigne que le Démon.

Le pouvoir de l'Esprit de Dieu est un

Et. XLII.  
2.

un pouvoir sans bornes. Il agit sur les Etres extérieurs pour les faire concourir à notre salut. Il agit sur notre sang & sur nos humeurs, pour les mettre en mouvement, ou pour les calmer. Il agit sur nos esprits, j'entens sur ces parties subtiles, qui se portent avec une rapidité inconcevable dans les divers organes de notre corps, & qui ont tant d'influence sur nos facultez. Il agit sur notre mémoire, pour y graver certains objets, & pour en effacer d'autres. Il agit même immédiatement sur la substance de nos ames; il y fait naître des idées; il y excite des sensations; il suspend l'effet naturel de leur union avec un corps. Il rend quelquefois par cette suspension un Martyr insensible à l'action des flammes qui le consomment, & à celle du fer qui le déchire; & il lui fait dire au milieu même des plus cruels tourmens: *Nous* Rom. V.  
*nous réjouissons dans nos tribulations,* <sup>3. 4. 5.</sup>  
*parceque la tribulation produit la patience, & la patience produit l'épreuve, (c'est une métaphore prise de l'or éprouvé par le feu qui le purifie,) & l'épreuve produit l'espérance, & l'espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par*

le St. Esprit, qui nous a été donné.

Apoc. XX.  
x. 2. 3.

Si le pouvoir du Démon est limité dans ses degrez, il l'est aussi dans ses périodes. Rapellez vous une vision de St. Jean : *Je vis, dit-il, un Ange descendant du Ciel, qui avoit la clef de l'abîme, & une grande chaîne dans sa main. Il saisit le Dragon, le serpent ancien, qui est le Diable; il le lia pour mille ans : il le jeta dans l'abîme, il mit le sceau sur lui, afin qu'il ne seduisit plus les Nations.* Sans faire de vains efforts pour marquer le sens de cette vision, contentons nous d'en tirer cette conséquence; c'est que la puissance du Démon, qui est limitée dans ses degrez, l'est aussi dans ses périodes. Il y a des périodes, dans lesquels le Démon est lié avec la chaîne de la puissance supérieure du St. Esprit. Il y a des tems, où il est enfermé dans une prison scellée avec le sceau des Decrets de Dieu : sceau, qu'aucune puissance créée ne sauroit lever.

Le pouvoir de l'Esprit de Dieu est sans bornes dans ses périodes, comme il l'est dans ses degrez. Plus les tems, où tu te trouves sont mauvais, & plus cet Esprit sera prompt à te secourir, Chrétien, si tu implores son secours :

Te

Te trouves-tu à la veille de quelque opération violente ? Redoutes-tu la vue d'un objet fatal à ton innocence ? *Les cordeaux de la mort vont-ils t'environner ? Les détresses du sepulchre vont-elles t'atteindre ?* Invoque le nom de l'Éternel, disant : *Éternel, délivre mon ame ! Il exaucera la voix de tes supplications, & , par l'action puissante de son Esprit, il retirera ton ame de la mort, tes yeux de pleurs, & tes pieds de trébuchement.*

Pf. CXVI.

I. 3. 4.

Ibid.

Verf. 8.

Quelque invincible que paroisse la haine, que le Démon nous porte, elle ne sauroit égaler l'amour que Dieu a pour nous : quelque désir que le Démon ait de nous perdre, il ne sauroit égaler celui que le St. Esprit a de nous sauver. Il seroit aisé d'étendre ces Articles, & d'en augmenter le nombre, mais le tems me presse. Quel succès le Démon peut-il avoir contre un Esprit armé de tant de pouvoir, & animé de tant d'amour ? *Il n'y a point d'enchantement contre Jacob, il n'y a point de divination contre Israel. Vous les avez vaincus, parce que celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le Monde.*

Nomb.

XXIII. 23.

Mes Frères, le siècle pour lequel  
Dieu

Dieu nous a reservez , a de grandes conformitez avec les siècles Apostoliques. Le Démon ne fait pas jouer de moins puissans ressorts aujourd'hui , pour perdre les hommes , que ceux qu'il faisoit mouvoir alors. Nous avons aussi nos Simons , qui se disent la *grande vertu de Dieu*. Nous avons nos Ebions & nos Cerinthus ; & si les Ministres de J. Christ font des conquêtes sur le Monde , le Monde fait aussi des conquêtes sur les Ministres de J. Christ.

Vous , Mes Frères , dans quelle classe devez-vous être rangez ? Est ce dans celle des Disciples des faux Christs , ou dans celle des Disciples du véritable ? Et-ce dans la classe de ceux que le Monde a vaincus , ou si c'est dans la classe de ceux qui ont vaincu le Monde ? De l'éclaircissement de cette question dépend la conséquence , que vous devez tirer des paroles de mon Texte.

Elles doivent vous confondre & vous atterrer , si vous êtes de ceux que le Monde a vaincus. C'est vous qui avez prêté des armes à cet ennemi. Il n'y avoit qu'un fond d'obstination & de malice , qui pût vous faire résister à la supériorité des moïens , que Dieu a  
em-

emploiez pour vous sauver. Vous êtes cette vigne, dont le Prophète disoit: *Mon ami avoit une vigne dans un* Es. V. 1. 2. *côteau d'un lieu gras: il l'environna d'une haie; il y bâtit une tour; il y planta des seps exquis. . . . . il attendoit qu'elle produisît des raisins, & elle n'a produit que des grappes sauvages: & comme vous êtes l'original de ce portrait, vous êtes aussi l'objet de cette menace: Maintenant donc, habitans de Jérusalem, que je vous fasse entendre ce que* Ibid. Vers. 3. 5. 6. *je vais faire à ma vigne; j'ôterai sa haie, & elle sera broutée; je romprai sa cloison, & elle sera foulée; je la réduirai en desert. . . . & je deffendrai aux nuées des cieus de faire tomber la pluie sur elle.*

Mais les paroles de mon Texte doivent vous combler de joie & de consolation, si vous êtes de ceux qui ont vaincu le Monde. Quelles délices pour un fidèle de repasser dans sa mémoire les combats, que le Monde lui a livrez, & les triomphes qu'il a remportez sur le Monde! Quelles délices de pouvoir se dire à soi-même: Dans ma jeunesse c'étoit un tempérament fougueux, qui sembloit m'aller précipiter dans les derniers excès; dans l'âge  
mûr

mûr c'étoient certains pas gliffans, qui me permettoient à peine d'espérer, que je conserverois ma candeur & mon innocence ; ici c'étoit une société, qui avoit un empire souverain sur mon ame, & qui ne s'en servoit que pour la séduire ; la c'étoit un ennemi acharné à pousser ma constance à bout, & à épuiser ma patience ; ici c'étoient des Docteurs du mensonge, qui portoient si loin l'art d'enveloper la vérité, que les yeux les plus pénétrants avoient de la peine à la reconnoitre : là des persécuteurs violens, qui vouloient me la faire renier extérieurement : **Grace au Ciel j'ai résisté à tous ces efforts ! Et si le Démon a quelquefois réussi dans le dessein de me faire chanceler, il a toujours échoué dans celui de me faire tomber d'une chute totale, & de m'arracher pour jamais à la communion de J. Christ.**

Les victoires, que vous avez remportées, Mes Frères, vous sont des garans de celles que vous remporterez encore. Venez encore Dimanche prochain prendre des forces nouvelles à la Table de J. Christ. Venez lui promettre de nouveau, que vous ferez toujours fidèles à cette Religion, dont la  
lu-

lumière brille à vos yeux avec tant d'éclat. Venez lui protester, que vous voulez vous laisser entrainer par ces puissans motifs de la vertu. Venez vous livrer entièrement à cet Esprit qu'il vous a donné. Après cela ne craignez rien ; que votre courage redouble, à mesure que vos périls augmenteront.

Tous ces combats, que le Démon a livrez à votre foi jusqu'à ce jour, doivent vous préparer au plus grand & au plus redoutable de tous. *Vous n'a-Hebr. XII. vez pas encore résisté jusqu'au sang en<sup>4.</sup> combattant contre le péché ; le dernier<sup>1.</sup> ennemi, qui sera vaincu, c'est la mort.* *Cor. XV. 26.* Ses approches sont appellées *l'agonie*, c'est-à-dire, le combat par excellence. Alors le Démon vous combattra par des douleurs cuisantes, par des doutes, par des remords. Il vous représentera une famille éplorée, dont les cris perceront vos cœurs, & qui serrant les liens, qui vous attachent au Monde, retiendront votre ame prête à s'élaner vers le Ciel. Il vous épouvantera par l'idée de la justice divine, & de *cette ferveur de feu, qui doit dévo-Hebr. X. rer ses adversaires.* Il vous dépeindra<sup>27.</sup> avec de noires couleurs un convoi funè-

nè-

nèbre, des flambeaux lugubres, des draps mortuaires, des solitudes affreuses.

Mais *celui qui est au-dedans de vous*, vous rendra invulnérables à tous ces traits. Il vous représentera ces relations délicieuses, que vous allez former, ces sociétés célestes, auxquelles vous allez être aggrégez, ces Anges bienheureux, qui vont recevoir vos âmes. Il vous fera voir dans le tombeau de J. Christ, de quoi sanctifier le vôtre. Il vous rappellera la mort de ce divin Sauveur, qui rend la votre précieuse aux yeux de Dieu. Il vous ouvrira les portes du Ciel, & vous fera envisager sans murmure les fondemens de la terre s'éboulant sous vos pieds. Il changera votre lit de mort en un chant de triomphe; & il vous fera écrier au milieu de tant d'horreurs:

Pseaum.

CXLIV.

I.

2. Cor. II.

14.

1. Cor.

XV. 55.

*Loué soit Dieu, qui dresse mes mains au combat, & mes doigts à la bataille. Béni soit Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ. Où est, ô mort, ta victoire? où est, ô sepulchre, ton aiguillon? Dieu vous en fasse la grace. À lui soit honneur & gloire à jamais.*

A M E N.

SER.

# S E R M O N

S U R

L'ATTENTION,

QUE CHACUN DOIT APPORTER A SES  
D E M A R C H E S.

*Balance le chemin de tes pieds, & toutes voies seront bien réglées.*

Proverb. IV. 26.

CINQUIEME SERMON.

**L**A sentence, que nous venons de lire, renferme un vaste sujet, plus propre à fournir la matière d'un Traité complet, que celle d'un simple Discours; nous nous proposons pourtant d'en exprimer la substance dans celui. Lorsque nous vous aurons donné quelques éclaircissemens pour en développer le sens, nous en ferons l'essai, je veux dire, que nous l'appliquerons à quelques sujets de Religion, laissant à votre piété le soin de l'appliquer à un plus grand nombre, & de tirer de l'application générale, que  
VOUS

vous en ferez, cette conséquence: c'est que si vous *balancez le chemin de vos pieds, toutes vos voies seront bien réglées.*

Je suppose d'abord, que vous attachez de justes idées à cette métaphore, *Balance le chemin de tes pieds.* C'est une de ces figures singulières, qui conviennent plus au génie de la Langue sainte, qu'à celui de la nôtre. Remarquez le une fois pour toutes. Parmi les objections des ennemis de la Religion il y en a une, qui excelle dans son genre, je veux dire, qui mérite d'occuper le premier rang dans la liste des sophismes les plus extravagans: c'est celle qui n'a de fondement que la différence, qui se trouve entre le génie de la Langue des Hébreux, & celle des autres Nations. On diroit, à en juger par l'objection que j'ai en vûe, qu'un Livre, qui n'est pas originairement écrit selon le génie de la Langue de l'Esprit fort, ne sauroit être divinement inspiré. Sur ce bizarre principe il impliqueroit contradiction, que l'Écriture sainte fût inspirée à l'égard de plus d'une Nation. Car si un Grec est fondé à faire la difficulté dont il est question, un Perse, un Arabe, le feront

ront aussi, & ainsi de chaque Peuple. Qui ne voit que les Auteurs sacrez, parlant d'abord à la Nation Juive, à qui les Oracles de Dieu étoient confiez, Rom. III. devoient suivre le génie de la Langue<sup>2.</sup> des Juifs? sauf à ceux que le désir du salut portoit à y puiser, d'étudier la Langue, dans laquelle ils avoient été dictez, afin de connoitre ce qu'emportoit un certain tour d'expression, une certaine figure, & ainsi du reste.

Cependant quelque extravagante que soit une objection, que personne n'oseroit faire ouvertement, on l'adopte dans mille & mille rencontres. Le Livre, qui porte pour titre *le Cantique des Cantiques*, est plein de figures, qui répugnent au génie des Langues Occidentales, donc il doit être effacé du sacré Canon. Il seroit aisé de produire d'autres exemples de ces fortes d'objections. Qu'un Puriste, qui donnera des leçons pour s'énoncer, condamne aujourd'hui cette façon de s'exprimer, *Balancer le chemin de ses pieds*, à la bonne heure. Les Auteurs inspirez n'en font pas moins fondez à l'employer, ni les Interprètes à avancer, que c'est une expression Orientale, qui signifie

ne faire aucune démarche sans l'avoir auparavant mûrement examinée.

La Métaphore de mon Texte réduite ainsi à la vérité, il peut encore y avoir de l'équivoque dans le sujet, auquel elle est appliquée, & cela demande un second éclaircissement: du moins ce terme de *démarche* est ordinairement restreint dans notre Langage aux actions de la vie, & ne réveille pas l'idée du jugement de l'esprit. Dans la Langue Hébraïque il a une signification plus étendue, & il renferme toutes ces idées. Un seul exemple suffit pour le prouver. *Mes pieds m'ont presque glissé*, c'est-à-dire, j'ai presque fait une fausse démarche; & cette démarche qu'étoit-elle? c'étoit d'avoir jugé que les gens, qui s'affranchissent des Loix de la vertu & de la vérité, sont plus heureux que ceux qui les suivent. Salomon, dans les paroles de mon Texte, peut bien avoir particulièrement dessein de régler nos actions; mais il peut avoir aussi dessein de régler les sentimens de notre cœur, & le jugement de notre esprit. *Balance le chemin de tes pieds, & que toutes tes voies*, ou, (comme je traduis mot à mot

Pseaum  
LXXIII.  
z.

mot le Texte,) & toutes tes voies seront bien réglées, c'est-à-dire, examine mûrement tes démarches avant que de les faire, & tu n'en feras que de sages: mais c'est-à-dire aussi, ne précipite jamais ton jugement, si tu veux juger sagement des choses, & avant que de t'affectionner à un objet, examine s'il est digne de ton amour, & alors tu n'aimeras que ce qui est digne qu'on l'aime. En suivant les vûes du Sage, nous dirigerons principalement ces réflexions aux actions de votre vie, mais elles regarderont aussi quelquefois les mouvemens de votre cœur, & les opérations de votre esprit.

Voici un troisième éclaircissement. La Maxime de mon Texte n'est pas toujours praticable. Je veux dire, qu'il y a des Dogmes, & certains Cas de conscience, à l'égard desquels on pourroit examiner mûrement le Pour & le Contre, sans pouvoir sûrement conclure lequel est le mieux fondé; pesez les, la balance demeurera en équilibre.

Il me paroît pourtant que cette difficulté porte sa solution avec elle; car lorsqu'après avoir pesé, avec toute l'exactitude, dont je suis capable, deux Dogmes, dont l'un est contradictoire

à l'autre, je ne trouve pas des raisons suffisantes pour me déterminer, le parti que je dois prendre, est celui de ne point me déterminer en effet. Seriez-vous prévenus de cette pensée, si peu convenable aux bornes qu'il a plu à Dieu de donner à nos lumières, c'est qu'il y a du crime, ou du péril, à suspendre son jugement? Seriez-vous de ces consciences foibles, ou dérégées, qui se font un scrupule dans certaines occasions de dire, je ne fai, je n'ai pas pris parti sur cette question? Pauvres Humains, vous connoitez-vous donc toujours si mal? Pauvres Chrétiens, vous formerez-vous toujours de si fausses idées de votre Législateur? Mais ne savez-vous pas qu'il n'y a que ceux qui se font toujours nourris des disputes de l'Ecole, qui se fassent une loi de répondre à tout? Ne savez-vous pas qu'une des principales causes de la fureur, qui a dressé les Echafauts, allumé les Buchers, dans une Eglise, qui ne devoit respirer que la paix & la charité, ç'a été cette témérité, qui porte à prononcer sur des questions, à l'égard desquelles il n'est pas possible à des hommes senez de se déterminer? Ne savez-vous pas qu'une des idées les plus

plus odieuses, qu'on puisse se former de la Divinité, une de celles qui sont le moins compatibles avec l'éminence de ses perfections, c'est celle qui nous persuade, que Dieu exige de nous des connoissances, qui excèdent les facultez qu'il nous a données? J'avoue que je ne saurois voir sans rougir que des Chrétiens, sur-tout que des Chrétiens cultivez comme vous l'êtes, ayent besoin qu'on leur ramène ce principe; qu'on use même de précaution, qu'on pèse ses termes quand on le propose, de peur de les scandaliser. Et à quoi sommes-nous donc réduits, Grand Dieu, si nous avons le moindre sujet de soupçonner, que tu nous demandes compte, non seulement des talens qu'il t'a plû de nous confier, mais même de ceux que tu ne nous confias jamais? Où en suis-je réduit, si aiant reçu de Toi, mon Créateur, une intelligence humaine, tu exiges de moi des connoissances, qui ne se peuvent trouver que dans les Intelligences angéliques? Où en suis-je réduit, si aiant reçu un corps, qui n'a la faculté de parcourir qu'une certaine portion d'espace, tu demandes qu'il ait la rapidité d'un corps plus léger & plus mobile,

enforte que dans cette grande Journée, où tu viendras juger l'Univers en justice, tu me condamneras de ce que je ne me suis pas transporté jusqu'aux extrémités de la Perse, pour y prêcher ton Evangile, le même jour & à la même heure, à laquelle ma Vocation m'appelloit à le prêcher à cette Assemblée? Mais plutôt arrière de nous des pensées si odieuses! Et que voudroit dire St. Paul, quand il atteste, que

Rom. II.  
9. 13.

*Dieu jugera le Païen, selon ce qu'il a confié au Païen; le Juif, selon ce qu'il a confié au Juif; le Chrétien, selon ce qu'il a confié au Chrétien? Que voudroit donc dire J. Christ, lorsqu'il atteste,*

Luc XII.  
48.

*qu'il sera plus redemandé à celui qui a beaucoup reçu, qu'à celui qui a reçu moins? Que Dieu demandera compte de cinq talens à celui à qui il a confié*

Matth.  
XXV. 15.

*cinq talens, qu'il ne le demandera que de deux talens, à celui à qui il n'en a confié que deux, & qu'il ne demandera compte que d'un seul, à celui à qui il n'en a confié qu'un seul? Que voudroit dire ce Rédempteur, lorsqu'il met dans la bouche du mauvais serviteur ce prétexte injurieux d'avoir négligé la culture du talent, que son Maître lui avoit commis; Seigneur, je savois que*

Ibid.  
Verf. 24.

*tu*

tu étois un homme rude, ou, comme l'on peut traduire, un homme barbare, qui moissonnes où tu n'as point semé, qui recueilles où tu n'a point éparé. Je reviens à mon sujet. Lorsqu'après avoir pesé deux Dogmes, d'ont l'un est contradictoire à l'autre, nous ne trouvons pas des raisons suffisantes pour nous déterminer, nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de ne nous point déterminer du tout, & de suspendre notre jugement à cet égard-là.

On nous dira, que si la chose est possible à l'égard d'un Point de spéculation, elle ne sauroit l'être à l'égard d'un Point de pratique. Pourquoi ne le seroit-elle pas? Les Cas de conscience les plus embarrassans, sont précisément ceux qui doivent nous embarrasser le moins. Cette proposition est un Paradoxe: je me crois pourtant en état de la prouver. Je compare les Cas de conscience à ces mêmes Points de spéculation, dont nous parlions tout-à-l'heure. Les Points de spéculation, qui ont le plus de difficulté, sont ceux qui doivent nous en faire le moins. Je veux dire que nous devons être persuadés, que toute ignorance sur ces Points ne sauroit être dangereuse. La raison

en est sensible: c'est que si Dieu avoit voulu que nous vissions clairement le fonds de ces Dogmes, il ne les auroit pas enveloppez dans une si épaisse nuit, & il nous auroit donné de plus grands secours pour régler les idées, que nous devons nous en former. De même à l'égard des Cas, dont nous parlons: si notre salut dépendoit du parti que nous prendrons à leur égard, Dieu nous auroit révélé plus clairement celui que nous devons prendre. Dans ces Cas l'intention supplée à la connoissance, & la plus grande probabilité à la démonstration.

C'est assez éclaircir la pensée du Sage; faisons en l'essai. *Balance le chemin de tes pieds, & toutes tes voies seront bien réglées.* C'est-à-dire, veux-tu ne faire que des démarches sûres, du moins autant que cela est possible dans un Monde, où nous bronchons tous en plusieurs choses, pèse toutes les actions que tu médites. Pèse les: I. Avec le principe d'où elles émanent. II. Avec les circonstances où tu te trouves. III. Avec les manières dont tu les accompagnes. IV. Avec les bornes qui les restreignent. V. Avec ce degré de vertu & de lumière auquel tu es parvenu. VI.

VI. Avec les différens jugemens que tu en porteras toi-même.

I. Une action bonne en elle-même devient criminelle, si elle émane d'un mauvais principe.

II. Une action bonne en elle-même peut être criminelle, quand elle est faite dans certaines circonstances.

III. Une action bonne en elle-même peut être criminelle, par la manière dont elle est faite.

IV. Une action bonne en elle-même devient criminelle, si elle est portée au-delà de ses justes bornes.

V. Une action bonne en elle-même, quand c'est un homme, qui a un certain degré de lumière & de vertu, qui la pratique, devient criminelle, quand elle est faite par un homme, qui a un degré inférieur de vertu & de lumière.

VI. Enfin, une action bonne en elle-même aujourd'hui, nous paroîtra criminelle dans un autre tems.

Ces Maximes ont besoin d'être prêchées, & c'est ici où nous allons, comme j'ai dit, appliquer à quelques sujets la pensée du Sage, laissant à votre piété le soin de l'appliquer à un plus grand nombre.

I. Nous devons peser nos démarches

avec le principe d'où elles émanent. Une action bonne en elle-même devient criminelle, si elle émane d'un mauvais principe. Le peu d'attention, que nous faisons à cette Maxime, est une des principales causes des faux jugemens que nous portons sur nous-mêmes. C'est ainsi que la plupart de ceux qui se permettent des dépenses excessives, disent que par-là ils contribuent à l'entretien des Artisans. Fournir à l'entretien des Artisans est un bonne œuvre, je l'avoue, à l'envisager en elle-même: mais est-ce le désir de faire cette bonne œuvre qui vous anime? N'est-ce pas votre vanité? N'est-ce pas votre luxe? N'est-ce pas le désir de briller dans le Monde?

C'est ainsi que ceux de nos Frères, qui résistent aux exhortations qu'on leur adresse depuis tant d'années, pour les porter à *suivre J. Christ hors du camp*, répondent que s'ils déferoient à ces exhortations, toutes les semences de vérité, qui sont encore dans le lieu de leur naissance, seroient arrachées; que ces restes de la Réformation, qui y brillent encore, y seroient entièrement éteints. Conserver précieusement les restes de la Réformation, & les

Hebr.  
XIII. 13.

les précieuses semences de la Vérité, c'est sans doute une action bonne en elle-même: mais est-ce là le motif qui vous anime, lorsque vous résistez à tant d'exhortations? N'est-ce pas l'amour du présent siècle? N'est-ce pas le motif qui anima *Démas*? N'est-ce pas que vous êtes trop lâches pour faire à J. Christ les sacrifices qu'il vous demande, & que vous n'avez pas assez de zèle pour professer votre Religion aux dépens de vos biens & de vos dignitez? C'est ainsi encore que ceux qui sont occupez des soins de la vie présente, nous disent que si l'on pensoit toujours à la mort, la Société ne pourroit pas subsister, que les Arts languiroient, que les Sciences tomberoient en décadence; & ainsi du reste. Je m'inscris en faux contre ce principe. Je soutiens que la Société seroit incomparablement plus florissante, si chacun de ceux qui la composent pensoit continuellement à la mort. Dans ce cas chacun consulteroit ses forces, avant que de se déterminer pour une Vocation, & alors on ne verroit élire aux Emplois politiques, que ceux qui sont capables de les exercer; on ne verroit l'Evangile prêché, que par ceux  
qui

2. Tim.  
IV. 10.

qui ont des dons pour la Prédication ; on ne verroit les Armées commandées, que par ceux qui ont l'expérience & la supériorité de génie nécessaires pour les commander. Alors le Souverain aiant toujours la mort devant les yeux, & le jugement qui doit la suivre, ne penseroit qu'au bien des Peuples, que le Juge, devant lequel il va bientôt comparoître, lui a commis, & n'envisageroit pas uniquement le Grade qu'il occupe, par rapport aux occasions qu'il lui fournit d'élever sa Famille, d'accumuler des richesses, de se produire avec arrogance. Alors le Pasteur tout occupé des devoirs de ce grand Ministère, que Dieu lui a commis, ne l'exerceroit que pour consoler les Affligés, pour visiter les Malades, pour reprendre le Vice, pour avancer le Règne de ce Jésus, dont il a l'honneur d'être le Ministre, & non pas pour s'ingérer dans les Familles, pour tyranniser les consciences, pour faire parade des dons qu'il a reçus, pour entretenir l'esprit de Parti.

Mais sans porter plus loin ces réflexions, la Société ne pourroit pas subsister, dites-vous, les Sciences languiroient, les Arts tomberoient en déca-

den-

dence, si les hommes pensoient toujours à la mort. Je le veux. Mais je demande: Est-ce là le motif qui vous anime, lorsque vous détournez les yeux de cet objet? Est-ce la crainte que les Arts ne tombent en décadence, que les Sciences ne languissent, que la Société ne croule? Est-ce cette crainte, qui vous empêche de penser continuellement à la mort? N'est-ce pas plutôt que l'idée de ce *Roi des épouvantemens* <sup>Job. XVII. 14.</sup> déränge tout le Systême de votre conscience assoupie par une longue habitude de crimes; vous presse de restituer cet interdit, le seul fonds qui sert à votre faste & à votre vanité; de renoncer à cette intrigue criminelle, qui fait l'entretien de tous les cercles, & le scandale de tous les Gens-de-bien?

Mes Frères, voulons-nous que nos démarches soient toujours droites, n'en faisons aucune sans avoir examiné le motif que nous y engage. Que la gloire de Dieu soit le grand but de toutes nos actions: *Soit que nous mangions, soit que nous buvions, faisons tout à la gloire de Dieu.* <sup>1. Cor. X. 31.</sup> Un motif si noble & si digne de cette grande vocation, dont Dieu nous honore, sanctifiera toutes nos démarches, il donnera du prix à  
nos

nos vertus, il érigea même en actions vertueuses celles qui semblent avoir moins de relation avec la vertu. Un négoce assidu, un entretien enjoué, une union assortie, une récréation honnête, un amusement domestique, tout devient vertu chez un homme que la gloire de Dieu anime; au lieu que la vertu même, le zèle le plus ardent pour la vérité, les aumônes, les plus abondantes, les prières les plus ferventes, les connoissances les plus profondes, les sacrifices les plus éblouissans, deviennent des vices dans un homme qui n'est pas animé de ce motif.

II. Pesons nos démarches avec les circonstances qui les accompagnent. Une action bonne, ou innocente, en elle-même, devient criminelle, quand elle est faite dans certaines circonstances. Cette Maxime est la clef de plusieurs Cas de conscience, sur lesquels nous aimons à nous aveugler. Nous nous obstinons à considérer nos actions dans une certaine abstraction qui n'a rien de réel, & nous ne faisons point d'attention aux circonstances qui en changent la nature. Nous croions fermer la bouche à un Casuiste, quand nous lui disons: Mais qu'à donc de cri-  
mi-

minel l'action que l'on nous reproche?  
Ecoutez la Morale des Hommes sacrez.

Il est permis de s'attacher à un Prince pieux, & de se pousser à la Cour. Cependant quand Barzillai fut parvenu à un certain âge, il crut devoir fuir la Cour, & quitter son Prince, & il répondit à David, qui l'invitoit de le suivre à Jérusalem: *Je suis âgé aujourd'hui de quatre-vingts ans, pourrois-je*

*discerner le bon d'avec le mauvais? Ton Serviteur pourroit-il savourer ce qu'il mangeroit, & ce qu'il boiroit? Pourrois-je entendre la voix des Chantres & des Chanteresses? ..... Je te prie que ton serviteur s'en retourne, que je meure dans ma ville, & que je sois déposé dans le sepulchre de mes Pères.*

2. Sam  
XIX. 35.  
37.

Il est permis de se faire des maisons proportionnées aux biens qu'on a reçûs du Ciel, & au Grade qu'on occupe dans le Monde. Cependant les bâtimens des Israelites attirèrent sur eux les censures les plus humiliantes, & les châtimens les plus rigoureux, après leur retour de la Captivité. C'est que pendant que leur ame étoit occupée du soin de ces Edifices, ils ne travailloient pas au rétablissement du Temple: *Est-il*

Aggéc. I.  
4.  
il

192 *Sermon sur l'Attention, que chacun  
il tems, dit le Prophète Aggée, est-il  
tems d'habiter des maisons lambrissées,  
pendant que cette Maison demeure dans  
la désolation?*

Es. XXII.  
12.

Il est permis de se réunir quelquefois avec les personnes de bonne compagnie, & d'y goûter les plaisirs de la Table & de la Société. Cependant Esaïe fit aux Juifs de son tems les reproches les plus amers, de ce qu'ils se livroient à ces plaisirs dans un tems, ou des crimes recens, & des malheurs prochains, devoient les engager à des actes de pénitence: *Le Seigneur, l'Eternel des armées, vous a appelé ce jour-là aux pleurs & au deuil, à vous arracher les cheveux, & à ceindre le sac; & voici joie & allégresse: on tue les bœufs, on égorge les moutons, on en mange la chair, & on boit du vin..... Or l'Eternel des armées m'a déclaré, disant, si jamais cette iniquité vous est pardonnée que vous n'en mouriez, a dit l'Eternel des armées.*

1. Cor.  
VIII. 13.

Il est permis de se nourrir de toutes sortes de viandes, sans avoir égard au Rituel Lévitique. Cependant St. Paul déclare, que *si la chair scandalise son Frère, il ne mangera jamais de chair.*

Et combien de circonstances de ce  
gen-

genre ne pourrois-je pas ajouter encore? Tenons nous en à celles que nous venons de marquer, & qu'elles servent de fondement à quelques Maximes.

Le cas de scandale est une circonstance, qui fait d'une action permise une action criminelle. Je le conclus de l'exemple de St. Paul. Qu'est-ce que le scandale? Parmi plusieurs notions que j'en pourrois donner, je me borne à une seule.

Une action scandaleuse est celle qui doit naturellement faire commettre une faute à celui qui en est le témoin. Examinez à cette pierre de touche certaines actions, que vous croiez pouvoir vous permettre, quand vous les considerez en elles-mêmes, & vous reconnoîtrez que vous êtes engagez à vous en abstenir. Par cette règle, il n'est pas question seulement, lorsqu'il s'agit de ce Cas de conscience: Le Jeu est-il criminel, ou innocent? Il n'est pas question seulement de ce que le Jeu est par rapport à vous, qui pouvez y fournir sans faire tort à vôtre Famille; il est question aussi de déterminer, si vous n'engagez pas celui qui joue avec vous à ruiner la sienne. Il n'est pas question seulement, lorsqu'il s'agit de ce Cas de

Conscience: Puis-je, sans faire brèche à mon innocence, me permettre certaine gayeté dans mes entretiens? Il n'est pas question seulement, si vous pouvez vous la permettre sans faire brèche à votre innocence, il est question aussi, si vous le pouvez sans faire brèche à l'innocence de votre Prochain, qui conclurra de cet enjouement, que vous levez toutes les barrières de la Pudeur, & qui se prévaudra peut-être de cette prétendue licence que vous lui donnez.

Je crains d'étouffer le sentiment d'un crime présent, & celui d'un malheur prochain. Autre circonstance, qui fait d'une action permise, une action criminelle. Je le conclus du passage d'Esaië.

Je voudrois, que quand on a eu la foiblesse de tomber dans quelqu'une de ces fautes, qui suspendent le commerce d'une ame avec son Dieu, je voudrois, que l'on s'interdisit alors durant quelque tems, non seulement les plaisirs criminels, mais même les plaisirs permis; je voudrois, qu'au-lieu de se distraire alors dans les Sociétez, même les plus réglées, on se condannât à la retraite; je voudrois, qu'au-lieu de gou-

ter

ter alors les récréations même légitimes, on se livrât à la douleur d'avoir offensé un Dieu, dont les Loix nous doivent être si respectables. Tenir une autre conduite, se permettre des plaisirs, qu'on n'auroit pas lieu de se reprocher dans des tems plus heureux, c'est avoir peu d'amour pour ce Dieu, dont on vient de violer les ordres, c'est montrer, qu'on estime peu le salut, sur lequel on a lieu désormais de se former des doutes bien fondez.

Les Malheurs de l'Eglise: autre circonstance encore, qui peut faire d'une action innocente, une action criminelle. Je le conclus du passage d'Aggée. Les dissipations, les spectacles, les Fêtes turbulentes, ne conviennent pas à des hommes, qui devroient être *malades* Amos VI.  
*de la froissure de Joseph.* Et pour parler plus clairement, encore moins à des Malheureux, que le courroux de Dieu poursuit, & qui étant eux-mêmes des *tisons à-peine retirez du feu*, sont exposés encore aux flammes de la tribulation, l'un en la personne de son père, l'autre dans celle de ses enfans, tous en la personne d'un million de leurs Frères. Amos IV. 11.

L'âge: autre circonstance encore,  
N 2 qui

qui peut faire d'une action innocente une action criminelle. Je le conclus de l'exemple de Barzillai. Qu'un Jeune-homme, qui entre dans le Commerce, soit attentif, ardent à gagner du bien, à la bonne heure: mais qu'un Vieillard, qu'un Homme, qui est sur le bord du tombeau, & qui a déjà atteint les dernières bornes, que Dieu a marquées pour la vie des hommes, qu'un tel homme, soit tout feu, tout ardeur encore, pour le succès de son Commerce, comme le premier jour qu'il y entra, qu'il veuille, pour ainsi dire, que son dernier soupir porte son revenu, & grossisse ses monceaux, c'est la honte de la Nature humaine; c'est une marque de réprobation, qui doit effraier tous ceux chez qui elle se trouve.

Qu'un Jeune-homme, dont le sang est tout bouillant, un Jeune-homme, qui est encore Novice dans le Monde, & qui peut, avec quelque ombre de vraisemblance, se promettre quelques années de vie, forte quelquefois de cette gravité, qui sied pourtant si bien à des hommes, aux yeux desquels la Religion offre de si grands objets, à la bonne-heure: mais qu'un Vieillard, qu'u-

qu'une si longue expérience doit avoir rendu sage, raffine sur les plaisirs, qu'il se fasse une affaire sérieuse de se distinguer par la délicatesse de sa table, qu'il aille tous les jours porter son corps chancelant au milieu d'une Société, qui va se livrer aux amusemens de la Jeunesse, c'est la honte de la Nature humaine; c'est une marque de réprobation, qui doit effraier tous ceux chez qui elle se rencontre.

III. Voulons-nous que nos démarches soient bien réglées? Examinons les manières dont nous les accompagnons. Une action bonne en elle-même, disons plus, les devoirs les plus essentiels de la Religion, deviennent des crimes, dès qu'ils ne sont pas assortis de certaines dispositions. Un des devoirs les plus essentiels de la Religion est d'assister les Pauvres: cependant ce devoir devient un crime, si on le pratique avec fierté, avec dureté, avec contrainte. Ce n'est pas assez d'assister les Pauvres, il faut le faire avec cette circonspection, avec cette humanité, avec cette joie, dont parle l'Apôtre, & dont il dit, que *Dieu aime* 2. Cor. *celui qui donne gayement.* Un des de- IX, 7. voirs les plus essentiels de la Religion

198 *Sermon sur l'Attention, que chacun*

est de s'intéresser pour l'ame de son Prochain, & de le ramener dans le chemin du salut, lorsqu'il s'en détourne.

Levit.  
XIX. 17.

*Vous reprendrez soigneusement votre Prochain, vous ne souffrirez aucune tache en lui. C'est ce que Dieu prescrit*

Hebr. III.  
7.

*par le Ministère de Moïse. Exhortez vous l'un l'autre chaque jour; c'est un précepte de St. Paul. Et St. Jaques*

Jaq. V.  
19. 20.

*dit: Si quelqu'un d'entre vous s'égare de la vérité, & que quelqu'un le ramène, qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de son égarement, aura sauvé une ame de la mort. Mais ce devoir devient un crime, si on reprend son Prochain avec aigreur, si la repréhension qu'on lui fait, tient moins de l'exhortation que de la Satyre. Si on prend un air de hauteur, par lequel on témoigne qu'on ne censure les vices des autres, que pour avoir occasion d'encenser à ses propres vertus. Ce n'est pas assez de reprendre le Prochain, il faut le faire avec cette charité, avec ces égards, qui sont si propres à faire goûter les censures les plus amères; il faut le faire avec cette modestie, dirai je, ou avec cette pudeur, qui prouve que ce n'est pas par aucun esprit de préférence qu'on reprend son Prochain, mais*

par-

parce qu'on s'intéresse pour son bonheur, & qu'on est en quelque sorte jaloux de sa gloire.

IV. Notre quatrième Maxime est: Une action bonne en elle-même devient criminelle, si elle est portée au-delà de ses justes bornes. Quelqu'un a dit d'un bel-Esprit du siècle passé, qu'il n'abandonnoit jamais une belle pensée, qu'il ne l'eût entièrement défigurée. Le trait convient parfaitement à l'Auteur, à qui on l'a appliqué: l'impétuosité de son imagination lui faisoit outrer tout ce qu'il avançoit de plus sensé, ce qui étoit vérité, lors qu'il commençoit à le proposer, devenoit une mensonge dans sa bouche, par l'excès ou il avoit accoutumé de le porter.

De même à l'égard d'un certain ordre de Chrétiens; la vertu devient vice dans leur pratique, parce qu'ils l'étendent au-delà des limites qui lui sont prescrites: leur sainteté a toujours besoin de barrières, & après qu'on les a exhortés à la justice & à la sagesse, il est nécessaire qu'on leur dise avec le Sage:

*Ne sois point trop juste.* Et avec St. Ecclef. VII. 17.  
Paul: *Ne présumez pas d'être sage au-* Rom. XII. 3.  
*delà de ce qu'on doit être sage.*

*Ne soiez point trop juste, ne soiez point*

*point trop sage*, à l'égard des Myſtères de la Religion. On s'égaré quelquefois pour vouloir trop approfondir : on devient quelquefois incrédule, pour vouloir trop croire ; & tel pour s'être trop attaché à éclaircir les ténèbres de l'Apocalypse, a fermé les yeux à la clarté de la Morale de l'Évangile.

*Ne ſoiez point trop juſte, ne ſoiez point trop ſage*, à l'égard de l'aumône. Les Loix de l'équité marchent avant celles de la charité : ou plutôt, les Loix de la charité, ſont fondées ſur celles de l'équité. Négliger d'entretenir ſa Famille, de ſatisfaire ſes Créanciers, ſous prétexte d'aſſiſter les Pauvres ; ce n'eſt plus charité, ce n'eſt plus aumône, c'eſt rapine, c'eſt concuſſion, c'eſt iniquité.

*Ne ſoiez point trop juſte, ne ſoiez point trop ſage*, à l'égard de la Dévotion du Cabinet. Se livrer à la Dévotion du Cabinet juſqu'à perdre de vûe ce qu'on doit à la Société, ſ'abandonner aux délices que l'on goûte dans les prières qu'on adreſſe à Dieu, juſqu'à ne pas entendre celle qu'un Indigent nous adreſſe à nous-mêmes ; donner tant de tems à la méditation des Grandeurs divines, qu'on ne ſ'en reſerve aucun pour un Opprimé, qui nous demande

du

du secours, pour une mère chargée de Famille, qui nous recommande les enfans; ce n'est plus piété, c'est vision, c'est enthousiasme, c'est sophisme de ferveur, si l'on peut s'exprimer ainsi.

*Ne soiez point trop juste, ne soiez point trop sage, à l'égard de la défiance de vous-mêmes, & de la crainte des Jugemens de Dieu. Je fai que les plus grands Saints ont lieu de trembler, quand ils se considèrent dans certains points de vûe. Je fai que les Jobs, que les Davids, se font écriez: Si je me Job. IX. justifie, ma propre bouche me condamne-<sup>20.</sup>ra. *Eternel, si tu prens garde aux ini-<sup>Pf. CXXX.</sup>quitez, qui est-ce qui subsistera? Je fai<sup>3.</sup> qu'un des moiens le plus puissant, dont les Hommes sacrez se foient servis, pour imprimer la piété dans les cœurs, c'est la crainte, selon le précepte de Salomon: *Bienheureux est l'homme, qui se Prov. XXVIII. donne fraieur continuellement. Et se-<sup>14.</sup>lon cette sentence de St. Paul: Sa-<sup>2. Cor. V.</sup>chant ce que c'est que la fraieur du Sei-<sup>11.</sup>gneur, nous portons les hommes à la Foi. Je fai que la méthode la plus fure pour fortifier nos vertus, c'est de nous en défier, selon cet autre précepte: Que 1. Cor. X. 12. celui qui est debout, prenne garde qu'il ne tombe.***

Il est vrai pourtant que certaines fraieurs à l'égard de la Divinité viennent souvent plus du dérèglement de l'imagination de celui qui les éprouve, que d'une piété bien dirigée. La crainte des Jugemens de Dieu est quelquefois une passion, qui a cela de commun avec toutes les autres passions, c'est qu'elle aime à ne s'occuper que de ce qui la favorise; c'est qu'elle a de la répugnance à s'occuper de ce qui la combat, & qui seroit capable de détromper celui qu'elle possède. C'est que les extrémitez du vice, touchent les extrémitez de la vertu, en sorte que si l'on passe les bornes de la vertu, on s'engage dans les dérèglemens du vice.

V. Nous avons dit en cinquième lieu, que chacun doit peser ses démarches avec le degré de sainteté, auquel la Miséricorde de Dieu lui a donné de parvenir. Une action bonne en elle-même, quand c'est un homme parvenu à un certain degré de sainteté qui la pratique, est criminelle, quand elle est faite par celui qui n'est encore arrivé qu'à un degré inférieur. Il n'y eut jamais d'opinion plus bizarre & plus dangereuse que celle de quelques Mystiques, célèbres sous le nom  
de

de *Molinofistes*. Ils disoient que quand l'ame s'est logée à je ne sai quelle distance du corps, que quand elle est dans je ne sai quel état, qu'ils appellent *Abandon*, elle ne participe plus aux déréglemens du corps qu'elle anime, en sorte que les mouvemens les plus impurs d'un corps, dont elle a pu se détacher, ne sauroient lui porter atteinte.

Quel genre d'extravagance pourroit-on imaginer, dont les pauvres Humains n'aient donné l'exemple? Cependant l'Apôtre le décide: *Toutes choses sont bien pures à ceux qui sont purs*, dit-il, *mais rien n'est pur à ceux qui sont souillez*. Et je me rappelle le sens, qu'un célèbre Evêque de l'Isle de Cypre, donna à ces paroles, dans les premiers Siècles de l'Eglise. Je parle de *Spiridion*\*. Un Voïageur épuisé par les fatigues du chemin, se présente à lui, dans un tems que l'Eglise avoit consacré au jeûne. Spiridion lui fit servir incontinent des viandes pour le sustenter, & l'invita même par son propre exemple à en manger. Non, je n'en mangerai point, dit le Voïageur, par-

Tit. I. 15.

\* Sozom. Hist. lib. I. c. II.

ce que je suis Chrétien. Et c'est parce que tu es Chrétien, lui répondit l'Evêque, que tu peux en manger sans scrupule, selon la décision de l'Apôtre : *Toutes choses sont pures aux purs.*

Nous ne saurions ignorer l'abus effroyable, que quelques-uns font de cette Maxime. Nous ne saurions ignorer, que quelques-uns l'étendent jusques aux Loix les plus essentielles du Droit positif, que personne ne sauroit violer sans crime. Sur-tout nous ne saurions ignorer l'insolence, avec laquelle quelques-uns se mettent au nombre de ces *purs*, dont parle l'Apôtre, quoique leur crasse ignorance, & leur système de sainteté à-peine ébauché, fussent les engager à se placer dans la classe opposée. Mais l'abus d'une Maxime, ne doit pas en empêcher le légitime usage. Il y a des choses, qui ne sont criminelles, ou légitimes, que selon le degré de lumière & de sainteté de celui qui les fait. *Toutes choses sont pures aux purs*; au lieu que rien n'est pur à l'égard de celui qui est souillé. Voulez-vous donc savoir jusqu'où vous devez porter le scrupule à l'égard de certaines démarches? Examinez avec sincérité & avec droiture jusqu'à quel  
de-

degré vous êtes *pur* à cet égard-là. Je veux dire, examinez avec sincérité & avec droiture, si vous êtes assez avancé dans le Christianisme, pour que cette démarche n'ébranle ni votre foi, ni votre vertu.

Voulez-vous savoir, si vous pouvez sans scrupule, lire cet Ouvrage, destiné à fapper les fondemens du Christianisme? Examinez vous. Un homme, dont la connoissance est parvenue à un certain degré, se confirme dans la foi pour la Religion, par les difficultez mêmes, qu'on lui propose pour le faire renoncer à sa Religion. *Toutes choses sont pures aux purs.* Si vous vous reconnoissez à ces traits, lisez sans scrupule les Lucrèces, les Spinosas, & tant d'autres ennemis de la Religion. Les ténèbres, dont ils ont prétendu la couvrir, en réhaufferont l'éclat a vos yeux. Les coups, qu'ils ont prétendu lui porter, ne serviront qu'à vous en faire admirer la fermeté. Mais si vous êtes encore *enfans en connoissance*, com-<sup>I. Cor.</sup> me s'exprime un Apôtre, ces lectures<sup>XIV. 20.</sup> vous seront mortelles; le venin destitué d'antidote, gagnera toutes les puissances de votre ame.

Voulez-vous savoir si vous pouvez  
fans

fans scrupule vous répandre dans le Monde. Examinez vous. *Toutes choses sont pures aux purs.* Cet homme, qui est parvenu à un certain degré de fainteté, ne rapportera de son commerce avec le Monde, que pitié pour le Monde. Les exemples de vice, ne serviront qu'à le confirmer dans la vertu. Si vous vous reconnoissez à ces traits, répandez vous sans scrupule dans le Monde: mais si votre vertu est encore chancelante, si le commerce du Monde ébranle votre ame, si la vûe des plaisirs du Monde, fait dans votre imagination, des impressions que vous ne sauriez effacer, si après avoir passé quelques heures dans le Monde, vous éprouvez qu'il vous fuit, lors même que vous voulez vous en arracher, alors quel parti vous reste-t-il à prendre, que celui de la retraite, que celui de fuir le Monde? *Toutes choses sont pures aux purs: mais rien n'est pur à celui qui est souillé.*

VI. Enfin, si nous voulons que nos démarches soient bien réglées, pesons les avec les différens jugemens que nous en porterons. Le sens des maximes, qu'on entend souvent dans le Monde, & que les **Ecrits des Libertins**  
ont

ont rendues célèbres, que la jeunesse est la saison des plaisirs, qu'il en faut profiter; que les occasions de prendre du bon tems, comme l'on parle, étant si rares, c'est être ennemi de soi-même que de ne pas s'en prévaloir; ce sophisme de la Cupidité, dirai-je, ou de l'Impiété, n'est pas nouveau: si quelques-uns de vous le font aujourd'hui, les Juifs du tems d'Esaïe le faisoient de même. Ce Prophète eut ordre de leur annoncer qu'ils avoient atteint les bornes de la patience de Dieu; qu'il ne leur restoit plus qu'une ressource, pour prévenir leur ruine totale: c'étoit de jeûner, c'étoit de porter le sac, c'étoit de se couvrir de cendre, c'étoit de s'arracher les cheveux, en un mot c'étoient les exercices de la repentance la plus vive & la plus amère. Ces profanes tirèrent de ce même principe, sur lequel le Prophète fondeoit la nécessité de leur conversion, des argumens pour s'affermir dans le crime: ils égorgèrent des bœufs, ils tuèrent des moutons, ils s'abandonnerent à une joie effrénée, & ils dirent: *Mangeons & buvons: car demain nous mourrons.*

Ec. XXII.  
13.

Voilà le précis des Maximes de nos Libertins. La jeunesse est la saison des  
plai-

plaisirs, il en faut profiter; les occasions de se donner du bon tems, sont rares, ce seroit être ennemi de soi-même que de ne pas s'en prévaloir. Ne droit-on pas à entendre ce langage, que le regret d'un Vieillard dans les années de sa vieillesse, c'est de ne s'être pas livré aux plaisirs dans ses jeunes ans? Ne diroit-on pas que les reproches, que se fait un Malade dans son lit d'infirmité, c'est de n'avoir pas voué sa fanté au libertinage & à la débauche? Ne diroit-on pas que ce qui fera le sujet du desespoir des Damnez dans l'Oeconomie de l'Eternité, ce sera le souvenir de la gêne qu'ils auront donnée à leurs passions dans l'Oeconomie du Tems?

Au contraire, ce qui empoisonnera les années de votre vieillesse, s'il vous arrive d'y atteindre, ce qui en aggravera les foudis, ce qui envenimera les chagrins, pour l'ordinaire inséparables de cet âge, ce sera l'abus que vous aurez fait de vos jeunes ans.

Au contraire encore, les reproches, que vous vous ferez dans votre maladie, les remords, qui changeront votre lit de mort, en un Enfer anticipé, viendront du souvenir des crimes, que  
vous

vous aurez commis pendant votre fanté. Alors, Misérable, qui fais ton Dieu de ton ventre, le souvenir de ces jours & de ces nuits, que tu auras consommés dans la crapule, aggraveront le poids des douleurs, qu'une vie si indignement employée t'aura causées. Alors, Misérable, qui ne cesses de rendre un culte idolâtre à ton or, & delui dire dans les actes de l'adoration suprême tu que lui défères, *c'est toi qui es* Job. XXXI. 24. *ma confiance; alors la rouillure de cet* Jaq. V. 5. *or s'élévera en témoignage contre toi.* Alors, Misérable, qui ne dois ces équipages qui te traînent, ces cortèges qui te suivent, ces Palais qui te logent, qu'à tes concussions, & qu'à tes injustices; alors *le salaire des Ouvriers*, Ibid. Verf. 4. *qui ont moissonné tes champs, & duquel tu les a frustrés, alors leurs cris monteront jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées, alors la pierre criera de la pa-* Hab. II. 11. *roi, & la travailson lui répondra d'entré le bois.* Alors Misérable, qui fais du Temple du St. Esprit les membres d'une I. Cor. VI. 15. *femme impure; alors cette Drusille, qui te fascine aujourd'hui les yeux, qui te semble réunir en sa personne tous les charmes & toutes les délices; cette Drusille, qui te fait oublier ce*

Tome VII. O que

que tu dois à la Société, à l'Eglise, à tes Enfans, à ton Domestique, à ton Dieu, à ton ame; cette Drufille, se présentera à toi comme le centre de toutes les horreurs; alors tu redouteras comme une Furie, celle qui s'étoit toujours présentée à tes yeux sous l'idée d'une Divinité; alors devenu semblable à cet homme abominable, dont parlent nos Ecrivains sacrez, qui porta la brutalité jusqu'à faire violence à une sœur, dont il devoit chérir l'honneur à l'égal de sa propre vie; alors l'horreur, que tu concevras pour elle, surpassera l'amour que tu lui portas.

2. Sam.  
XIII. 14.

Au contraire encore, ce qui fera le desespoir des Damnez, ce qui appesantira ces chaines d'obscurité, dont ils seront accablez, ce qui augmentera la voracité de ce ver, dont ils doivent être rongez, & l'activité des flammes, qui doivent les consumer dans l'Oecomie de l'Eternité, ce sera les reproches d'avoir suivi à bride abattue l'impétuosité de leurs passions dans l'Oeconomie du Tems.

Mes Frères, la meilleure direction, que nous puissions suivre pour régler nos démarches, c'est d'opposer souvent le jugement que nous en ferons un jour,

jour, à celui que nous en faisons actuellement. Plaçons nous souvent par la pensée dans un lit de mort. Transportons nous souvent par la pensée dans ce redoutable moment, qui fermera l'Oeconomie du Tems, & qui ouvrira celle l'Eternité. Faisons nous souvent à nous-mêmes cette question: Quel jugement porterai-je sur le genre de vie que je mène aujourd'hui, lorsqu'une fièvre ardente s'allumera dans mon sang, lorsque des remèdes destituez de succès, lorsque des soins inutiles, lorsqu'un Médecin pâissant, lorsqu'une Famille éplorée, lorsque tout viendra m'annoncer, que je touche à ma dernière heure? Quel jugement porterai-je alors, sur ces dissipations continuelles, qui consomment la plus grande portion de mon tems; sur ces amusemens puerils, qui emportent toute mon attention; sur ces fous rongeans, qui remplissent toute la capité de mon ame; sur ces plaisirs criminels, qui m'enchantent; quel jugement, ferai-je de toutes ces choses, dans ce jour redoutable, *ou les* Matth. XXIV. 29.  
*Puissances des Cieux seront ébranlées,* Eg. XXIV. 18.  
*où la Terre croulera sur ses fondemens,* 2. Pier. III. 10.  
*ou les Elémens seront dissous par la chaleur,*

*leur*, où les Trônes seront dressés, où ces Livres éternels, dans lesquels toutes mes actions, toutes mes paroles, toutes mes pensées auront été enregistrées, viendront à s'ouvrir ?

Si nous suivions ces Maximes, nous verrions tous les objets avec d'autres yeux ; nous aurions horreur des démarches, sur lesquelles nous ne nous faisons pas même de reproches ; nous découvririons des abîmes dans ce chemin même, où nous croions marcher sans péril.

Je le disois en commençant, Mes Chers Frères, & je le répète en faisant la clôture de cet Exercice. Le Texte, que nous venons d'expliquer, renferme un vaste sujet, plus propre à fournir la matière d'un Traité complet, que celle d'un simple Discours. Les Réflexions, que nous avons proposées, ne sont qu'une ébauche de celles que la Maxime du Sage doit nous inspirer. Et tout ce que nous venons d'indiquer, va être entièrement inutile, si vous ne suppléez par des méditations réitérées, aux bornes étroites, dans lesquelles nous sommes contraints de nous renfermer.

*Balance le chemin de tes pieds, &*

*104-*

*toutes tes voies seront bien réglées.* Qui pèse, qui calcule, qui combine avant que de croire, avant que de juger, avant que d'agir, avant que d'aimer? La moindre probabilité nous persuade; le moindre objet, qui brille à nos yeux, nous éblouit; la moindre apparence de plaisir nous excite, nous fascine, nous enchante. Nous prononçons sur des questions, d'où dépendent nos destinées éternelles, avec une légèreté, & avec une précipitation, qui nous couvriroient de honte, s'il étoit question du moindre intérêt temporel. Aussi la manière, dont nous nous déterminons, assortit-elle parfaitement avec le peu d'attention, que nous avons eue lorsqu'il étoit question de nous déterminer. Nous employons pour la plupart notre vie d'une manière moins fortale à des Etres, à qui Dieu a donné une Raison pour réfléchir, qu'à des Créatures destituées d'intelligence, & totalement incapables de réflexion.

Pour s'acquiescer du Précepte, que le Sage nous prescrit, il faudroit se recueillir le matin, & ne commencer jamais de journée, sans examiner mûrement la nature des occupations, auxquelles on la destine. Il faudroit se recueil-

cueillir le soir, & ne finir jamais la journée, sans examiner mûrement la manière, dont on l'a employée. Il faudroit avant que de sortir de sa maison, se demander à soi-même: Où vais-je? Dans quel cercle me transporte-je? Quelles tentations vont m'être livrées? Quelles occasions de faire du bien vont m'être offertes? Il faudroit s'examiner quand on rentre dans sa maison. Il faudroit se demander: D'où viens-je? Quels discours ai-je prononcés dans ce Cercle, où je me suis trouvé? Comment me suis-je prévalu de cette occasion de faire du bien?

Mes Frères, quelque invincible que paroisse notre corruption, quelque profondes que soient les racines, que le vice peut avoir jettées au-dedans de nous, quelque puissantes que soient ces habitudes qui nous tyrannisent, nous ferions des progrès rapides dans le chemin de la Vertu, si nous rentrions ainfi souvent dans nous-mêmes. Au contraire, tant que nous agirons, tant que nous nous déterminerons, tant que nous nous livrerons, sans réflexion, & sans examen, il n'est pas possible que notre conduite réponde à notre Vocation.

Mais

Mais vous le dirai-je, Mes Frères ? cette Méditation m'afflige, m'épouvante, me confond. Je forme bien les desirs les plus ardens pour le succès de ce Discours ; mais à-peine ose-je concevoir l'espérance de le voir goûté. Je vous exhorte bien avec toute la force, avec toute l'ardeur dont je suis capable, & , si j'ose le dire, avec le zèle que je dois avoir pour votre salut ; je vous exhorte bien, à ne pas vous épouvanter des difficultez & de la multitude des Devoirs, que le Sage vient de vous prescrire ; mais je crois trop vous connoître pour me promettre que vous allez vous en acquiter avec ce courage, & avec cette sainte obstination, qui sont nécessaires pour les remplir dignement.

Daigne le Ciel faire en vous, & en nous, au-delà de ce que nous pensons ! Daigne le Ciel, qui nous a donné une ame intelligente, nous donner d'agir comme des Etres qui ont un ame intelligente ! Daigne le Ciel, qui nous ouvre une Carrière ; au bout de laquelle nous allons trouver le Ciel, ou l'Enfer, des félicités, ou des misères éternelles ! Daigne-t-il, diriger tellement nos pas, que nous arrivions à

216 *Sermon sur l'Attention, que &c.*

ces felicitez , qui sont l'objet de nos vœux , & qui doivent être l'objet de tous nos soins ! Dieu nous en fasse la grace. Au Père, au Fils , & au St. Esprit , soit honneur & gloire à jamais.

A M E N.



SER-

S E R M O N  
S U R L E S  
P R O J E T S  
C H I M E R I Q U E S .

*Ce qui a été, sera; ce qui a été fait, se  
fera encore: il n'y a rien de nouveau  
sous le Soleil. Ecclef. I. 9.*

SIXIÈME SERMON

**L**y a peu de personnes, qui ne se fassent d'agréables chimères, qui ne se forment de l'Avenir certaines idées flatteuses, qui n'ont de fondement que dans leur imagination. Cette disposition d'esprit, qui est si générale parmi les hommes, est aussi une des principales causes de l'amour qu'ils ont pour la vie. On a mis en question, s'il y eût jamais de Mortel assez heureux pour vouloir recommencer à vivre, à condition de passer par tous les états, où il s'est trouvé depuis le commencement de ses jours. Sans prononcer sur ce Problème, j'ose assurer que les hommes seroient beaucoup  
O 5 moins

moins attachez au Monde, s'ils ne se flattoient de trouver enfin de plus grandes douceurs, que celles qu'ils y ont rencontrées jusqu'au moment actuel de leur existence. Un enfant s'imagine, que dès qu'il sera parvenu à une certaine stature, il aura des plaisirs tout autrement vifs, que ceux qu'il goute dans les années de l'enfance, cela est pardonnable à un enfant. Celui qui a atteint l'adolescence, se persuade que des hommes, qui ont ce qu'on appelle un établissement, sont incomparablement plus heureux qu'on ne le peut être à son âge. Lorsque nous nous voions condamnés à vivre seuls, la solitude est ce qui nous paroît moins supportable; quand nous nous sommes formé une société, nous regrettons ces tems heureux, où nous jouissions de la tranquillité de la solitude. C'est ainsi que nous roulons d'imagination en imagination, & de chimère en chimère, jusqu'à ce que la mort venant renverser tous nos projets imaginaires de béatitude, nous fasse connoître par notre propre expérience, ce que l'expérience des autres pouvoit nous avoir suffisamment appris; c'est qu'il n'y a rien que de vain dans le monde: c'est que

châ-

châque état, châque âge, châque condition, ont leurs inconveniens qui leur sont propres: c'est qu'ils en ont tous un qui leur est commun, je veux dire, un caractère de disproportion avec notre cœur; en sorte qu'en changeant de situation, nous ne faisons que changer de genre de misère.

C'est ce dont je voudrois vous convaincre aujourd'hui, Mes Frères, & ce sera le sujet de ce Discours, que je destine à combattre les Projets chimériques de félicité. *Ce qui a été, sera, dit Salomon, ce qu'on a pratiqué jusqu'à ce jour, c'est ce qu'on pratiquera encore: il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.* Et comme en cherchant ma félicité dans tout ce qu'il y avoit en apparence de plus propre à me rendre heureux parmi les objets du Monde, je n'ai encore rien trouvé qui ne m'ait convaincu que *tout est vanité*: l'expérience du passé m'est un garent pour l'avenir: j'ai lieu de porter sur tous les biens, que le Monde pourroit m'offrir à l'avenir, le même jugement que je porte sur ceux qu'il m'a offerts auparavant; c'est que jusqu'à la fin des siècles ils ne seront que *vanité*, comme ils n'ont été que *vanité* jusques-à présent.

Ce

*Ce qui a été, sera, ce qu'on a pratiqué jusqu'à ce jour, c'est ce qu'on pratiquera encore: il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.*

Trois choses sont nécessaires pour entrer dans la pensée du Sage, & nous allons vous montrer: I. l'Erreur qu'il attaque. II. Les Armes qu'il y oppose. III. Le But qu'il se propose en la combattant. Laissez moi, pour vous intéresser à ce plan, vous en donner une idée plus étendue, avant que de le mettre en exécution.

I. Dans le premier Article je voudrois développer l'idée de Salomon; vous engager à entrer dans les replis les plus cachez de votre cœur, & vous faire reconnoître que nous sommes tous, plus ou moins, prévenus de cette trompeuse pensée, c'est que l'Avenir nous prépare dans ce Monde quelque chose de plus folide que ce que nous y avons trouvé jusqu'à ce jour: c'est du moins, que si nous pouvions parvenir à la possession de certains objets, qui n'ont pas encore été à notre portée, nous éprouverions un contentement, que nous avons vainement cherché jusques-à-présent.

II. Dans le second Article nous prouve-

ve-

verons, qu'en supposant même les révolutions les plus heureuses, nous serions trompez dans nos espérances: en sorte que, soit que ces révolutions arrivent, ou qu'elles n'arrivent point, nous aurions lieu de reconnoître qu'il n'y a rien sur la Terre, qui soit capable de nous y rendre heureux.

III. Enfin nous conclurons de ces deux principes avec le Sage, que s'il est permis à un esprit raisonnable de s'appliquer à améliorer sa condition, & à se procurer sur la Terre un avenir plus supportable que le présent, & que le passé, il ne doit jamais se promettre beaucoup de succès de ce travail, & que c'est en Dieu seul, & dans l'espérance d'une autre vie, qu'il doit chercher sa félicité.

#### P R E M I È R E P A R T I E.

**F**IXONS d'abord la pensée du Sage, & examinons l'Erreur qu'il attaque. Nous nous sommes déjà expliqué sur l'idée que nous attachons à ses expressions. Elles sont vagues & indéterminées; elles doivent être, I. restreintes par la nature des objets, sur lesquels elles pourroient porter la pensée,

fée, & II. expliquées par la place qu'elles occupent.

I. L'intention du Sage, lorsqu'il dit, que *ce qui a été, sera*, n'est pas d'attribuer aux événemens, qui nous concernent, un caractère de fermeté & de constance. Jamais homme ne connut mieux que lui les révolutions des choses humaines; il n'est pas même nécessaire pour les connoître, d'avoir joué dans le monde un aussi grand rôle que le sien: une vûe superficielle sur la condition des Corps publics, & sur celle des Particuliers, suffit pour ouvrir un vaste champ à nos réflexions sur ce sujet.

La condition des Corps publics est pour l'ordinaire appuyée sur des fondemens si frêles, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle varie à chaque instant. Un spectateur novice & éloigné s'étonne de ces rapides changemens, qui lui font voir dans un moment comme plusieurs Mondes nouveaux; il croit qu'il falloit des siècles entiers pour faire remuer ces masses énormes des Corps publics, pour entrainer la Fortune, pour transporter la Victoire. Mais qu'il pénètre jusqu'à l'origine des événemens, il verra qu'il ne faut souvent qu'un

qu'un mince ressort pour tourner la roue, sur laquelle roule la prospérité, & l'adversité publique, & pour donner à la Société une face nouvelle.

Quelquefois c'est de la prudence d'une seule Tête que partent ces sages conseils, ces mûres délibérations, ces mesures concertées, qui font la prospérité des Etats. Cette seule Tête reprime la vénalité de l'un, & l'animosité de l'autre; l'ambition de celui-ci, & l'avarice de celui-là. Une vapeur monte dans cette Tête; le vent de la prospérité l'aveugle & l'étourdit; la mort la fauche. Monde nouveau: alors ce qui étoit, n'est plus; avec cette Tête s'évanouissent mesures bien concertées, mûres délibérations, sages conseils.

Quelquefois ce sont les rares qualités d'un Général, qui animent toute une Armée, qui donnent à chacun l'ouvrage qui lui est propre; au Prudent, ce qui demande de la prudence; à l'Intrépide, ce qui exige de l'intrépidité; à l'Insensé même, ce qui a besoin de folie & d'extravagance. De ces rares qualités on voit partir ces coups étonnans, ces victoires complètes, ces chants de triomphe dans un Etat. Ce  
Gé-

Général se perd par ses propres défauts, ou se voit accablé par la cabale d'un Parti contraire, ou bien le torrent de la vanité de la vie l'entraîne au milieu de ses triomphes; un plomb fatal, tiré comme par hazard & sans dessein, perce ce cœur si noble & si généreux. Monde nouveau : alors ce qui étoit, n'est plus, avec ce Général s'évanouissent victoires & chants de triomphe.

Quelquefois c'est l'habileté & la vertu d'un Favori, qui dirige l'esprit du Prince, qui dissipe l'enchantement de l'adulation, qui guérit le poison de la flatterie, qui fait discerner la fausse louange d'avec la sincère, qui ouvre l'accès aux cris de la Veuve & de l'Orphelin. Ce Favori voit sa faveur s'évanouir, parce qu'il l'avoit crüe trop affermie, & qu'il n'a pas pris assez de soin pour la conserver, un Rival industrieux prend sa place. Roboam néglige les conseils des prudens Vieillards, & abandonne son ame aux folles suggestions des Jeunes-gens. Un seul de ces changemens traîne mille changemens après soi.

Il seroit aisé de justifier à l'égard des Particuliers ce que nous avons justifié à l'égard des Corps publics; c'est que le  
Mon-

Monde est le Théâtre des changemens & de l'inconstance ; c'est que châque jour, &, pour ainsi dire, châque instant, y offre quelque scène nouvelle & quelque changement de décoration. Il est donc clair que la proposition de mon Texte doit être restreinte par la nature même des choses, sur lesquelles elle semble d'abord devoir porter notre pensée.

II. Mais ces paroles indéterminées, *Ce qui a été, sera: il n'y a rien de nouveau sous le Soleil*, doivent être expliquées aussi par la place qu'elles occupent. Le principal secours que nous avons pour déterminer le sens de certaines propositions vagues d'un Auteur, c'est cela même ; c'est d'examiner dans quel endroit il les a placées, quelle étoit précisément l'idée, qui étoit présente à son esprit lorsqu'il les énonçoit. Quand on observe cette règle, on trouve que les mêmes sentences ont souvent un sens différent. Sans en chercher d'autres exemples contentons nous des paroles que nous expliquons. Elles se trouvent dans deux endroits des Ecrits de Salomon. 1. Dans le Chap. d'où nous les avons tirées. 2. Dans le troisième du même

Verf. 15. *Ouvrage, où nous lifons ces mots : Ce qui a été, est maintenant ; ce qui doit être, a déjà été.* Il est pourtant certain que ces deux sentences, qui ont tant de conformité dans l'expression, n'en ont aucune dans le sens. Le but de Salomon dans le dernier passage est de combattre ces personnes, qui frémissent à la moindre tentation ; qui se plaignent que Dieu donne à leur vertu un exercice plus pénible que celui qu'il donne à la vertu des autres hommes, & qu'en les appellant à de plus rudes combats, il refuse de leur fournir de plus grands secours pour les soutenir. Non, dit Salomon, quelque variété qu'il semble y avoir dans la conduite de Dieu à l'égard des hommes, elle a toujours une certaine uniformité, qui est le grand caractère de ses actions. Il donne bien cinq talens à l'un, tandis qu'il n'en confie qu'un seul à l'autre ; à cet égard il y a variété ; mais il ne demande compte que d'un talent à celui à qui il n'en a confié qu'un, tandis qu'il demande compte de cinq à celui à qui il en a confié cinq. A cet égard sa conduite est parfaitement uniforme, & ainsi du reste. *J'ai connu que, quoique Dieu fasse, (ce sont les*  
 pro-

Eccl. III.

14. 15.

propres paroles du Sage,) j'ai connu que, quoique Dieu fasse, il est toujours le même: On ne sauroit qu'y ajouter, ni qu'en diminuer: & Dieu le fait afin qu'on le craigne. Ce qui a été, est maintenant; & ce qui doit être, a déjà été, & Dieu rapelle ce qui est passé.

Mais dans notre Texte ces mêmes paroles, *Ce qui a été, sera*, ont un sens différent. Il paroît par la place qu'elles occupent, que le Sage en les prononçant étoit tout rempli du dessein de décrier les biens de la vie, d'en faire conoitre le néant, & de convaincre les hommes, qu'il ne sauroit y avoir aucune révolution dans la vie, qui puisse changer ce caractère de vanité qui est essentiel à leur condition. A quels événemens le Genre-humain peut-il s'attendre, leur dit-il, qui lui procurent un bonheur stable & solide sur la Terre? Quels mouvemens se donnera-t-il, dont il se puisse promettre des biens plus réels que ceux qui l'ont trompé jusqu'à ce jour? *Quel avantage retire* Verf. 3. 4.  
*l'homme de tout son travail sous le Soleil? Une génération passe, l'autre revient; mais la face du Monde est toujours la même. Le Soleil se lève, il se couche* Verf. 5. 6.  
*ensuite; puis il se lève de nouveau: Le*

vent souffle vers le Midi, il souffle ensuite vers l'Aquilon ; puis il retourne au point d'où il étoit venu. Les fleuves vont du lieu de leur origine dans la mer, puis ils reviennent de la mer par des conduits souterrains au lieu de leur origine. Le Monde moral est conduit comme le Monde physique. En vain vous attendez vous à quelque vicissitude, qui rende la suite de votre vie beaucoup plus heureuse que ses commencemens. *L'œil n'est jamais rassasié de voir, ou, comme je traduis, de considérer; l'oreille n'est jamais assouvie d'ouïr, ou comme je traduis, l'oreille ne cesse jamais d'être attentive.* Mais cette contention, qui nous fait tendre toutes nos facultez pour chercher quelque objet qui remplisse ce vuide, que laissent dans notre cœur tous les biens dont nous avons joui jusqu'à présent, cette contention ne sauroit changer la nature des choses: tout sera vanité à l'avenir, comme tout a été vanité par le passé: *Ce qui a été, sera; ce qui a été fait, se fera encore: il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.*

Verf. 8.

Pesez bien ces paroles, Mes Frères:  
*L'œil n'est jamais rassasié de considérer,  
 l'oreille n'est jamais assouvie d'écouter.*

II

Il me semble que c'est là précisément la disposition d'esprit, que le Sage veut combattre. Disposition, comme j'ai dit, générale parmi les hommes, & une des causes les plus ordinaires de notre attachement pour la vie. Que chacun s'étudie ici, qu'il se développe foi-même à foi-même, & qu'il voie s'il n'a pas lieu de se reconnoître au portrait, que nous allons tracer du cœur humain.

Nous déclamons bien quelquefois sur la vanité des biens de la vie; mais ces déclamations sont plus, pour l'ordinaire, des dédommagemens de notre orgueil, que des expressions d'un cœur détrompé. Nous aimons à décrier des biens, qui ne sont pas à notre portée, & nous nous vengeons en les décriant, de ce qu'ils refusent de se prêter à nos desirs. Ces idées en apparence si justes, que nous nous en formons, n'atteignent que la superficie de notre esprit. L'intérieur erre, tandis que nous voudrions nous persuader que nous sommes véritablement détrompez, & que nous envisageons le Monde dans son véritable point de vûe.

Un Mourant est tout occupé de son état. Le désir de la santé occupe tou-

te la capacité de son ame ; & il ne fait pas attention que , s'il retournoit au Monde , il y trouveroit les mêmes dégoûts & les mêmes peines , qui lui ont déjà causé tant de regrets , & fait répandre tant de larmes. Un homme , qui est retenu sur le rivage , n'est animé que du désir d'un vent favorable ; & il ne pense pas qu'il trouvera sur l'autre bord des croix , peut-être plus pesantes , que celles qui le portent à quitter celui où il se trouve. Voilà notre image ; nous avons l'esprit borné , lorsqu'un objet s'offre à nos réflexions , nous ne l'envifageons que sous un seul point de vûe , & nous ne pouvons suffire à voir les autres côtez.

De-là cet intérêt , que nous préons aux événemens , aux révolutions des Etats , aux phénomènes de la Nature , aux vicissitudes des saisons ; de-là cet amour pour le changement ; de-là ces phantômes , qui ne cessent d'être présents à notre imagination ; de-là ces projets chimériques , qui roulent continuellement dans nos esprits ; ou , comme parle le Sage , de-là *ces yeux , qui ne sont jamais rassasiez de considérer , & ces oreilles , qui ne sont jamais assouvies d'être attentives.* Mais si j'étois guéri  
de

de cette infirmité, qui répand du dé-  
gout sur tous les biens dont je jouis!  
Mais si je me vois délivré de cette  
société qui fait le poison de ma vie!  
Mais si j'allois habiter les Climats, où  
l'on suit des maximes toutes différen-  
tes de celles du lieu ou j'ai fixé ma de-  
meure! Mais si je parvenois à cet Em-  
ploi, qui me tireroit de l'obscurité,  
dans laquelle je me trouve comme en-  
seveli! Mais si je pouvois me faire un  
certain revenu, avoir un certain nom-  
bre de Domestiques, me procurer cer-  
tains appartemens, dans lesquels le si-  
lence & la retraite favoriseroient le dé-  
sir, qui m'anime d'employer ma vie à  
méditer sur des choses solides! Pauvres  
Mortels, courez vous toujours après  
des phantômes! Non; aucune des ré-  
volutions, après lesquelles vous soupi-  
rez, ne sauroient changer ce caractère  
de vanité essentiel aux choses huma-  
nes: au milieu de ces avantages, que  
vous recherchez avec tant d'ardeur,  
vous vous trouveriez à-peu-près aussi  
vides & aussi inquiets, que lorsque  
vous en êtes privez. *Ce qui a été, se-  
ra; ce qui s'est passé dans le Monde jus-  
qu'à ce jour, c'est ce qui s'y passera enco-  
re: il n'y a rien de nouveau sous le So-*

*leil.* Que n'est-il aussi aisé d'imprimer ces vérités dans nos cœurs, qu'il est aisé d'en convaincre notre esprit!

SECONDE PARTIE.

**E**ssaiions du moins, (& ce sera la matière de notre seconde Partie,) essayons un ouvrage, dans lequel nous avons si peu de lieu d'attendre du succès. I. La destination de l'homme: II. L'Ecole du Monde: III. L'Expérience de Salomon: IV. L'Histoire de notre vie: quatre barrières aux projets chimériques: quatre preuves, ou plutôt quatre sources de démonstrations pour l'Oracle de mon Texte. *Ce qui a été, c'est ce qui sera; ce qu'on a pratiqué dans le Monde jusqu'à ce jour, c'est ce qu'on y pratiquera encore: il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.*

I. Faisons d'abord réflexion sur la destination de l'homme, & ne formons pas des projets contraires à ceux du Créateur. Quand il nous a mis dans ce Monde, il n'a pas eu dessein de nous y borner; & quand il nous a formés susceptibles de félicité, il a voulu que nous la cherchassions dans une Oeconomie différente de celle-ci. Sans  
ce

ce principe l'Homme est une énigme, que rien n'est capable d'expliquer: ses Facultez, ses Désirs, ses Misères, sa Conscience, sa Vie, sa Mort, tout ce qui concerne l'homme est énigmatique.

Ses Facultez sont énigmatiques. Qu'on nous explique quel est le but des facultez de l'homme. Pourquoi a-t-il la faculté de favoir, de connoitre? Quoi, pour arranger quelques mots dans son cerveau? Pour connoitre les sons, que les diverses Nations du Monde ont attachez à leurs idées? Pour favoir du Grec & de l'Hébreu; pour débrouiller des cahos Historiques; pour remonter à travers l'obscurité des siècles, & pour découvrir au milieu d'un amas de doutes & d'incertitudes, quels ont été les habits, quelles les coutumes, quelles les folies des premiers Habitans de cet Univers? Pour se distiller le cerveau & se perdre dans le monde des abstractions, afin de démêler dans les labyrinthes métaphysiques, quelle est l'origine des Idées, quels les attributs, quelle la nature d'un Esprit? Digne objet des connoissances d'un Être intelligent! objet plus propre pour l'ordinaire à imprimer le

Pyrrhonisme qu'à procurer une opinion démontrée, & une science proprement dite. Faites un semblable raisonnement sur les autres facultez de l'homme.

Ses Désirs sont énigmatiques. Quelle puissance lui arrachera, quelle puissance suffira même à moderer les désirs, qu'il a de se perpétuer & de s'étendre; d'embrasser dans l'enceinte de ses vœux le Passé, le Présent, l'Avenir, l'Eternité même avec ses gouffres & ses abîmes? Qu'on nous explique quelle proportion il peut y avoir entre ces désirs de l'homme, & ces trésors qu'il amasse, ces Dignitez après lesquelles il s'égaré, ce sceptre qu'il tient en ses mains, & cette couronne qu'il porte sur la tête?

Ses Misères sont énigmatiques. Et cet Article ouvre une plus ample carrière à notre méditation que celui qui le précède, les félicitez de l'homme n'étant qu'un point, qu'un atome au prix des misères, qui l'atteignent & qui le poursuivent. Qui pourra concilier le Dogme d'un Dieu bon avec celui d'un homme misérable, avec les doutes qui le partagent, avec les remords qui le rongent, avec les incertitudes qui le tourmentent, avec les catastrophes

phes qui l'envelopent, avec les vicissitudes qui l'entraînent, avec les faux amis qui le trahissent, avec les douleurs qui le minent, avec l'indigence qui l'exténue, avec le mépris & la honte qui l'abattent, & avec tant de fleaux, qui se réunissent pour empoisonner sa durée & son existence?

Sa Vie est énigmatique. Et quel rôle, pauvres Humains, quel rôle jouez-vous sur la Terre? Qui vous a si mal placé?

Sa Mort est énigmatique. C'est l'énigme des énigmes; quatre jours de vie, soixante, cent années de vie, voilà à quoi aboutit tout le séjour, que fait sur la Terre cette Créature qu'on appelle Homme; presque aussi-tôt disparue que produite, couchée dans le tombeau que dans le berceau, enveloppée dans les langes de la mort que dans les langes de l'enfance.

Posez le principe que nous avons avancé, établissez que le grand but du Créateur, en plaçant l'homme au milieu des objets du Monde, n'est pas de borner ses désirs aux objets du Monde; alors tous ces nuages se dissipent, tous ces voiles se lèvent, tous ces énigmes s'expliquent: alors rien n'est obscur,  
rien

rien n'est énigmatique dans l'homme.

Ses Facultez ne sont point énigmatiques ; la faculté de connoître n'est pas bornée à ces vaines sciences, qu'il peut acquérir dans ce Monde. Il n'y a pas été placé pour acquérir des connoissances, mais pour acquérir des vertus, du moins il n'est placé dans ce Monde pour acquérir des connoissances, qu'autant qu'il en faut pour acquérir des vertus. S'il acquiert ces vertus, il fera admis dans un autre Monde, où il fatisfera pleinement cette soif de savoir, de connoître, qui le ronge & qui le dévore.

Ses Désirs ne sont point énigmatiques. Qu'il les gêne & qu'il les suspende pour se soumettre aux Loix de l'Ordre, qui demande qu'ils soient encore gênez & suspendus. Qu'il gêne & qu'il suspende le désir des sensations agréables, & qu'il souffre patiemment les croix, les tribulations, les tortures, quand la profession de la Foi l'y appelle. Qu'il gêne & qu'il suspende ses désirs pour l'élévation & pour la Grandeur, & qu'il demeure avec humilité dans le poste de bassesse, qu'il a plû à la Providence de lui donner. Qu'il gêne & qu'il suspende ses désirs pour les

ri.

richesses, & qu'il vive patiemment dans la pauvreté & dans l'indigence. Après qu'il se sera ainsi soumis aux Loix du Créateur, il pourra se promettre alors un période, où ses désirs pour les Grandeurs, seront satisfaits.

Ses Misères ne sont plus énigmatiques; elles sont des exercices à sa vertu, qui seront couronnées de gloire.

Sa Vie n'est plus énigmatique. C'est une Oeconomie d'attente; c'est un tems d'épreuve; c'est un période, qui lui a été donné pour opter entre une éternité de bonheur, & une éternité de misères.

Sa Mort n'est plus énigmatique; & il n'étoit pas possible que sa vie & que sa mort fussent l'une & l'autre des énigmes: l'une est l'explication de l'autre. La vie de l'homme n'est pas énigmatique, parce qu'elle aboutit à la mort, & la mort vérifie, prouve, démontre, l'idée que nous avons donnée de la vie.

La destination de l'homme: première barrière à ses projets chimériques. Changez la face de la Société; bouleversez l'ordre du Monde; mettez le Gouvernement despotique à la place du Démocratique; faites succéder la  
Paix

Paix à la Guerre, l'abondance à la disette, vous ne trouverez d'altération que dans la superficie des choses humaines, leur substance sera toujours la même. *Ce qui a été, sera; ce qui s'est pratiqué jusqu'à ce jour, se pratiquera encore: il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.*

II. L'Ecole du Monde nous ouvre une seconde source de démonstrations. Allez à cette Ecole, vous renoncerez à tous ces projets de félicité, dont vous vous bercez.

Vous y apprendrez que la plûpart des plaisirs du Monde, sur lesquels vous avez de si grands desseins, sont des phantômes, qui paroissent avoir quelque solidité & quelque consistance, lorsqu'on les envisage de loin; mais qui se dissipent & s'évanouissent, quand on les touche & qu'on s'en approche.

Vous y apprendrez que ces grandes vûes, ces vastes desseins, ces plans d'immortalité & de gloire, qui roulent dans l'ame d'un Ambitieux, le mettent continuellement à la torture, troublent son repos, lui interdisent le sommeil, le rendent insensible à toutes les douceurs de la vie.

Vous y apprendrez que ces amis,  
qu'on

qu'on s'attire lorsqu'on est à la source des graces, sont des ames vénales, qui mettent leur amour à l'enchère, & qui le donnent au plus offrant; des sangsues, qui se nourrissent de la substance de ceux auxquels ils s'attachent; que ces noms sacrez d'amitié, de tendresse, de zèle, de dévouement, ne sont dans leur bouche que de vains sons, auxquels ils n'attachent ni idée, ni sentiment.

Vous y apprenez que ces passions, auxquelles on ne refuse rien lorsqu'on est élevé à un Grade, où l'on a le pouvoir de leur accorder tout, sont des sources de troubles & de remords, & que tout le plaisir qu'on trouve à les satisfaire, ne vaut pas un desbourrélemens, que cause le souvenir de s'y être abandonné.

Vous y apprenez qu'un Artisan, qui a trainé le soc & la charrue pendant le jour, & qui trouve le soir dans son domestique des enfans affectionnez, une famille tendre, une table pourvue des mets les plus simples, est incomparablement plus heureux que ce Favori de la Victoire & de la Fortune, qui est trainé dans un char superbe, accompagné d'un cortège magnifique, assis à  
une

une table, où l'Art & la Nature semblent se disputer pour prodiguer leurs trésors, entouré de Courtisans attentifs aux regards de ses yeux, & aux signaux de sa main, arrêts de leur destinée.

Vous y apprendrez en un mot, que les changemens les plus heureux en apparence, qui pourroient arriver à votre Condition, contribueroient peu à votre bonheur.

III. Mais si l'Ecole du Monde est capable de nous faire renoncer à nos projets chimériques de félicité, personne n'a jamais été plus savant dans cette Ecole que Salomon. Aussi avons-nous fait de son témoignage la troisième source de nos démonstrations.

Quand vos Prédicateurs déclament contre le néant des choses humaines, vous vous dites en secret que leur jugement mérite peu qu'on y défère. Vous croiez que nourris pour la plûpart dans le silence & dans la retraite, n'ayant jamais respiré que l'air de l'Ecole, & la poussière du Cabinet, ils ne connoissent point ce monde qui fait la matière de leurs Déclamations. Je ne veux point examiner la nature de ce reproche. Les Gens de notre robe sont très sujets,

jets, je l'avoue, à se former de fausses idées du Monde. Mais croiez sur notre parole une vérité, dont nous pourrions vous alléguer mille & mille preuves; cela même qu'ils ne connoissent pas le monde, c'est ce qui le grossit dans leur imagination. Un Anachorète qui a-toujours vécu dans les antres & dans les déserts; une Fille sequestrée dès les premières années de son enfance, & enfévelie dans le fonds d'un Monastère; un Homme qui a vieilli sur les Livres; les Gens de cet ordre s'imaginent pour l'ordinaire, que tout est rempli de plaisirs dans la Société, & que le Démon de la Volupté a parsemé de fleurs toutes les routes, par lesquelles il conduit ceux qui se rangent sous ses étendarts. Je ne connois personne plus propre à faire un bon Cours de Morale, qu'un vieux Courtisan revenu à lui-même, & qui choisit la retraite, après avoir vécu dans la dissipation.

Sur ce principe, quelle impression ne doit pas faire sur nos esprits le témoignage de Salomon? Mais quelle idée nous donne-t-il de tous ces biens qu'il a connus par expérience? *Et cela aussi*

Tome VII.

Q

tous,

tous, & *cela aussi n'est que vanité.* Que ce mot me semble remarquable, & *cela aussi, & cela aussi, n'est que vanité.*

Il y a peu d'hommes, dont le monde ait assez fasciné les yeux, pour les empêcher de reconnoître qu'une partie des choses du monde n'est que vanité. Il y a peu d'hommes qui ne disent de quelque objet particulier, *cela n'est que vanité*: mais il y a peu d'hommes assez raisonnables, pour comprendre tous les biens de la vie dans la classe de la vanité, & pour dire de chacun d'eux, comme Salomon, & *cela aussi n'est que vanité.* Un homme, qui est à peine à l'abri des injures de l'air dans une chaumière, dira volontiers, ma chaumière n'est que vanité; mais il s'imagine qu'il y a beaucoup de solidité dans le bonheur de celui qui est logé dans un superbe Palais. Un homme, qui n'est admis que dans un petit cercle de personnes à peine connûes dans la Société, dira sans repugnance, mon cercle n'est que vanité; mais il s'imagine qu'il y a beaucoup de solidité dans le bonheur de ceux qui sont admis dans ces cercles, dirai-je? où dans un cahos, où le Juif & le Grec, le Scythe & le Barbare, où chaque Nation, chaque

Re-

Religion, semble avoir contribué pour y apporter le desordre & la confusion.

Salomon connoit tous les états de la vie; c'est parce qu'il les connoit tous qu'il les décrie tous, & l'idée qu'il s'en forme après les avoir éprouvez, c'est celle que vous vous en formeriez comme lui, si comme lui vous les connoissiez par expérience. Voiez comment il les parcourt tous, & comment il dit de chacun en particulier, ce qu'il a dit de tous en général: *Cela aussi n'est que vanité.* Quoi! d'avoir de grandes richesses? Oui. *Celui qui aime l'argent, n'est point assouvi par l'argent; & cela aussi n'est que vanité.* Quoi! si je devenois un Auteur célèbre, un exemple d'érudition? Oui, dit-il, *il n'y a point de fin à composer plusieurs Livres: celui qui s'accroit de la science, s'accroit de la fâcherie; & cela aussi n'est que vanité; & ainsi du reste.*

IV. Aux réflexions sur l'expérience de Salomon, ajoutez en sur la votre propre, & rappelez vous l'Histoire de votre vie; souvenez vous de ces tems, dans lesquels soupirant après l'état, où la Providence vous a donné d'arriver, vous le regardiez comme le centre de la félicité, & vous étiez prévenu de la

pensée que vous ne désireriez plus rien, lorsque vous y feriez parvenus. Avez-vous aujourd'hui de cet état les mêmes idées que vous vous en formiez alors ?

Vous, qui possédant à-peine autrefois de quoi pourvoir à votre subsistance, possédez aujourd'hui de quoi fournir du moins en partie à votre cupidité, avez-vous moins de désir aujourd'hui d'augmenter votre superflu, que vous en aviez alors d'acquiescer ce qui étoit nécessaire à votre entretien ?

Vous, qui d'un des Postes les plus bas & les plus obscurs de la Société, êtes parvenu à un des Grades les plus relevés & les plus brillans, vous sentez-vous moins rongé aujourd'hui du désir de n'avoir point d'égal, que vous étiez rongé alors de celui d'avoir moins de Maîtres ?

Vous, qui menacé jadis de ne pas atteindre la moitié de vos jours, êtes parvenu à un âge mûr, souhaitez-vous aujourd'hui avec moins d'ardeur de parvenir à une blanche vieillesse, que vous souhaitiez alors de parvenir à un âge mûr ?

Reduisez en réalité par la pensée tous les Projets chimériques de félicité, qui roulent dans vos esprits. Les biens,

biens, que vous acquerrez dans cette supposition, vous laisseront aussi affamez, aussi vuides, que ceux que vous possédez réellement, & vous serez étonnez de l'extrême conformité, que vous trouverez entre des Conditions, dans lesquelles vous croiez voir une si extrême différence.

TROISIÈME PARTIE.

Quelles conséquences tirerons-nous de ces réflexions? Que toutes les conditions sont absolument égales? Que comme ceux qui jouissent actuellement des biens les plus précieux de la vie, doivent les regarder avec un souverain mépris, les Personnes, qui en sont privées, ne doivent se donner aucun mouvement pour les acquerir, & pour améliorer leur condition? Non, Mes Frères, à Dieu ne plaise que nous vous prêchions une Morale si farouche, & si propre à décrier la Religion.

D'un côté ceux à qui Dieu accorde les biens de la vie, doivent en connoître le prix, & voir avec reconnoissance la différence, qu'il a mise entre eux & ceux qui en sont privez. Les prospéritez de la vie, je l'avoue, ne sont pas

Q 3 les

les biens les plus solides, ce ne sont pourtant pas des biens imaginaires; ce ne sont pas véritablement des Êtres permanens, qui nous accompagnent après la mort, ils sont pourtant capables d'adoucir le Présent, & de nous le rendre supportable.

Jouissez-vous de la liberté? La liberté est un grand bien: sentez la douceur de la liberté. Voiez cet homme, que des murailles affreuses & impénétrables renferment, qui ne respire qu'un air puant & empoisonné, qui est couché sur une couche de vers, & qui peut à-peine appercevoir quelques raions de lumière, ménagez avec industrie & avec travail: bénissez Dieu de n'être pas comme cet homme-là.

Possédez-vous des richesses? Les richesses sont un grand bien: sentez la douceur des richesses. Voiez cet homme accablé de dettes, destitué de ressources, poursuivi par des Créanciers intraitables, aiant de quoi se nourrir aujourd'hui, mais ignorant de quoi il se nourrira demain: bénissez Dieu de n'être pas comme cet homme-là.

Jouissez-vous de la santé? La santé est un grand bien: goûtez les douceurs de la santé. Voiez cet homme étendu  
dans

dans un lit d'infirmité, ne pouvant qu'à-peine trainer un corps accablé de maux, ne se donnant aucun mouvement, qui ne soit accompagné de quelque sensation douloureuse, allant à la mort par l'affreux chemin de la Goutte, ou de la Gravelle.

Il n'y a qu'un fonds de stupidité, ou d'ingratitude, qui puisse nous rendre insensibles aux bénédictions temporelles, quand il plait à Dieu de nous en combler. Quoi! vous avez à-peine pû ouvrir les yeux, que vous vous êtes vû couronné de mille avantages: il semble que Dieu ait pris plaisir de faire de votre Condition un composé de Grandeur, de Fortune, de Dignité: vous vous trouvez, sans y avoir contribué par le moindre de vos soins, abondamment fourni de tout ce qui peut rendre la vie non seulement aisée, mais délicieuse. Et parce qu'à quelque degré que les félicités humaines puissent être portées, il n'y a rien de parfait parmi les félicités humaines, vous vous abandonnez à la mélancolie & à la tristesse, une humeur noire & atrabilaire l'emporte au-dedans de vous sur tant de motifs, qui devoient vous inspirer la joie & la reconnoissance!

Si les personnes, auxquelles Dieu accorde les biens de la vie, doivent en connoître le prix, & en jouir avec reconnaissance, il est permis à ceux qui en sont privez, il est même de leur devoir, de travailler à les acquérir, à améliorer leur condition, & à se procurer un avenir plus heureux que ces tems de larmes & de travaux, auxquels ils ont été condamnez jusqu'à ce jour. L'amour de nous-mêmes est la plus naturelle & la plus légitime de toutes nos passions. Nous ne devons négliger d'acquérir un certain bien, qu'autant que sa possession seroit contraire à celle d'un plus grand bien & nous ne devons consentir à endurer de certains maux, qu'autant qu'ils contribuent à prévenir de plus grands maux. Mais, toutes choses d'ailleurs égales, chacun doit travailler dans ce monde à se procurer une vie douce.

Bien plus, l'amour du Prochain, ce devoir si pressé par notre grand Législateur; cette amour, que notre grand Législateur veut que nous portions aussi loin pour notre Prochain que pour nous mêmes; ce devoir nous engage à cela même, à nous prévaloir de tous les moiens innocens, qui nous sont offerts

ferts pour acquérir les biens de la vie. Plus vous aurez de richesses, & plus vous ferez en état d'assister les Indigens. Plus vous ferez élevez dans la Société, & plus vous ferez en état de secourir les Opprimez. Plus vous aurez de lumière, de science, de précision, plus vous ferez en état de presser les devoirs de la Religion, de deffendre la vérité, d'étaler les beautez & les avantages de la vertu.

Le dessein, que nous avons en reprimant vos Projets, c'est de vous faire supporter avec patience les misères de votre Condition présente, lorsque vous ne sauriez y remédier: puisque quelque différence qu'il semble y avoir entre le Mortel le plus heureux, & le plus misérable selon le Monde, elle est beaucoup moins considérable que notre cupidité ne nous le représente.

Le dessein, que nous avons en refrenant le panchant immodéré que nous avons à former des Projets chimériques, c'étoit de vous faire jouir tranquillement du bonheur présent. La plûpart des hommes se rendent insensibles au bonheur présent par le désir, qui les ronge d'être plus heureux à l'avenir. L'avidité, avec laquelle ils dé-

firent d'acquérir de nouvelles richesses, les empêche de jouir de celles qu'ils possèdent actuellement; l'avidité, avec laquelle ils désirent d'arriver à un plus haut Grade dans la Société, les empêche de goûter les plaisirs de celui où la Providence les a élevez.

Le dessein, que nous avons en refrenant le panchant immodéré que nous avons à faire des Projets chimériques, c'étoit de vous porter à proportionner les soins, que vous vous donnez pour les biens du Monde, à leur véritable valeur.

Sur-tout le dessein, le grand dessein, que nous avons en vous dénonçant un avenir peu heureux selon le Monde, c'étoit de vous faire soupirer pour un avenir heureux selon Dieu; c'étoit de vous porter à chercher dans l'Éternité des biens, que vous ne sauriez vous promettre dans le tems. Et qu'attendrois-tu du tems, qu'il t'est permis de te promettre dans la vie, mon ame, si l'avenir doit être à-peu-près semblable au passé, si tu dois éprouver dans les années, qui te restent encore, une condition à-peu-près semblable à celle où tu as été jusqu'à ce jour, si tu dois à-peu-près passer par les mêmes vicissitudes, souffrir les mêmes maladies, é-  
tre

tre témoin des mêmes injustices, voir les mêmes infidélitez & les mêmes perfidies? & ainsi du reste.

Que si tous les hommes doivent se préserver de la maladie des Projets chimériques pour l'avenir, nous le devons sur-tout quand nous sommes parvenus à un certain âge; lorsque les années commençant à s'accumuler sur nos têtes, nous touchons aux infirmités de la vieillesse, ou aux derniers termes de la vie. Que pourrois-je désormais attendre dans le Monde? doit se dire à soi-même un pareil homme. Quand par une révolution inopinée je parviendrois à changer la face de l'Univers, & à réunir autour de moi tous les avantages de la Terre, quel usage en pourrois-je retirer désormais?

Quels avantages tirerois-je d'une Table bien servie, moi, dont le palais prêt à s'assécher, va perdre la faculté de goûter & de favoriser? Quel avantage tirerois-je de me voir entouré d'une troupe de Courtisans, moi, à qui la Société devient à charge, & qui suis en quelque sorte à charge à moi-même? Quel avantage tirerois-je d'avoir de vastes appartemens, & des campagnes riantes, moi, dont les yeux sont  
in-

incapables de discerner les objets, dont le corps devenu immobile va être comme lié à un lit d'infirmité? En un mot, quel fruit tirerois-je du concours de tous les avantages de la vie, moi, qui ai désormais si peu de chemin à faire pour arriver aux portes de la mort? Heureux! quand je vois ces années de ma vie se terminer, de pouvoir incorporer mon existence avec celle du Dieu immortel! Heureux! quand je sens la maison d'argile crouler sur ses fondemens! Heureux! de me loger par cette Foi, qui est une *démonstration des choses qui je ne vois point*, encore heureux, de me loger dans *la cité fondée, dont Dieu est lui-même l'Architecte & le Fondateur!*

Hebr. XI.  
Ibid.  
Vers. 10.

Puissions-nous, Mes Chers Frères, vivre, vieillir, & mourir dans ces sentimens! Dieu nous en fasse la grace. A lui soit honneur & gloire à jamais.

A M E N.

SER-

# S E R M O N

S U R L A

## V A R I E T É D E S

### O P I N I O N S.

*Jésus venant dans les quartiers de Césarée de Philippe, interrogea ses Disciples en disant: Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme? Et ils lui répondirent: Les uns disent que tu es Jean Baptiste; les autres Elie; & les autres Jérémie, ou l'un des Prophètes. Il leur dit: Mais vous, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre répondit & dit: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus répondant lui dit: Tu es bienheureux, Simon Fils de Jona, car la chair & le sang ne te l'a pas révélé, mais mon Père qui est aux Cieux. Matth. XVI. 13. 14. 15. 16. 17.*

#### S E P T I È M E S E R M O N

**Q**'IL y a un préjugé capable d'altérer la paix d'un homme, c'est celui qui vient de la variété des opinions. Nous ne parlons pas

pas ici de celles qui roulent sur des matières peu intéressantes. Comme on peut ignorer ces sujets sans péril, on peut supposer, ou que les hommes n'y ont pas fait assez d'attention, ou que le Créateur a pû, sans agir contre les loix de sa Charité, leur refuser des secours pour les connoître parfaitement. Mais quelle variété d'opinions sur les sujets même, dont l'éclaircissement inflûe sur notre bonheur! L'un soutient, que les ouvrages de la Nature sont une production du hazard; l'autre les attribue à un Premier Etre, qui en a créé la matière, qui en a réglé la forme, & qui en a déterminé le mouvement. L'un dit, qu'il n'y a qu'un Dieu, que la multitude des Etres parfaits implique contradiction, & qu'établir qu'il y en a un, c'est établir par cela même qu'il ne peut y en avoir qu'un; l'autre, que la Nature divine étant infinie peut se communiquer à l'infinie à plusieurs sujets, & former plusieurs infinis, tous réellement parfaits dans leur genre. Bien plus: parmi les hommes mêmes, qui semblent convenir sur les points les plus essentiels de la Religion, parmi ces Chrétiens, qui portent un même nom, qui s'assemblent

blent dans les mêmes Temples, qui fouscrivent aux mêmes Formulaires, on découvre des idées toutes différentes, quelquefois même tout oppofées fur ces articles, à l'égard defquels ils paroiffent réunis. S'il y a une fi grande variété d'opinions fur les queftions de fimple fpeculation, il n'y en a pas moins fur celles de pratique. L'un fe contente d'un fystême tronqué, dans lequel il ne fait entrer que quelques devoirs généraux, qui découlent de la fimple condition de Citoiens du Monde; l'autre veut, que la vertu ait une relation avec châque circonfiance, avec châque affaire, pour ainfi dire, avec châque instant & châque point indivifible de la vie. L'un croit pouvoir affocier avec l'exercice de la vertu les plaifirs du fiècle; & il prétend que les gens-de bien ne diffèrent des méchans que dans certains cas, où ceux-ci femblent renoncer entièrement à la qualité d'homme, & être transformez en bêtes feroces; l'autre fe condamne aux mortifications, à la pénitence, & s'il fe permet quelquefois certaines récréations, il s'interdit toujours celles qui fentent l'efprit du fiècle, & qui font les livrées du Monde.

Je

Je dis, Mes Frères, que s'il y a des préjugez capables de faire impression sur un homme raisonnable, ce sont ceux qui viennent de cette variété d'opinions. Elle les jette quelquefois dans un état de doute & de Pyrrhonisme, la disposition d'esprit la plus gênante, la plus opposée à cette paix, sans laquelle il n'y a point de bonheur, & la plus contraire au grand but de la Religion, qui est d'affermir notre confiance & de nous faire dire à chacun, quand il est question de ces grands sujets: *Je sai, je suis assuré.*

C'est ce genre de tentation, contre lequel J. Christ munissoit ses Disciples. Jamais question ne fut plus intéressante, jamais question ne partagea plus les Esprits que celle qui concernoit la Personne de ce Divin Sauveur. Les uns le regardoient comme un Politique, qui sous un voile d'humilité cachoit les desseins les plus ambitieux, les autres comme un esprit livré à des visions & à des chimères. Les uns comme un Emissaire du Démon, les autres comme un Envoié de Dieu. Parmi ceux même qui en avoient cette dernière idée, les uns disoient qu'il étoit Elie, les autres St. Jean Baptiste, les autres quel-

quelcun des anciens Prophètes. Qu'il étoit difficile, que la diversité d'opinions n'ébranlât la foi des Apôtres! J. Christ vient à leur secours, & après leur avoir demandé leur pensée sur la question, qui partageoit toute la Judée; après avoir oui la réponse que St. Pierre y fit au nom de tout le Collège Apostolique, il exalte leur foi, & par les éloges, qu'il en fait, il lui donne des forces nouvelles.

Mes Frères, je voudrois que les paroles de J. Christ fissent sur vous des impressions éternelles. Je voudrois que ceux de vous, qui après avoir pris un parti raisonnable sur la Religion, & sur le genre de vie qu'elle exige, s'entendent taxer tantôt de superstitieux, tantôt d'esprits entêtez, tantôt de cerveaux atrabilaires, apprissent des réflexions, auxquelles notre Texte va nous engager, à s'élever au-dessus des jugemens des hommes, à être fermes, inébranlables, au milieu de ce genre de tentations, toujours fidèles à la vérité & à la vertu, en fussent-ils seuls les Disciples. Je voudrois qu'après avoir sù dire comme St. Pierre à J. Christ, *Tu es le Christ le Fils du Dieu vivant*, ils éprouvassent les délices, que versa dans

l'ame de cet Apôtre la réponse de ce Divin Sauveur: *Tu es bienheureux, Simon fils de Jona, car la chair & le sang ne te l'a pas révélé, mais mon Père qui est aux Cieux. Amen.*

Les Questions & les Repliques, qui sont rapportées dans les Paroles, que nous vous avons lues, feront le partage de ce Discours, & en rempliront les divers Articles, & c'est la tout l'ordre que nous nous formons.

**J**ESUS Christ alloit de Bethanie à Césarée, non à celle qui étoit située sur la Mer Méditerranée, appelée anciennement la Tour de Straton, & depuis Césarée, par Herode le Grand à l'honneur d'Auguste; mais à celle qui étoit située au pied du Mont Liban, qui avoit été embellie & ornée à l'honneur de Tibère, par Philippe dit le Tetrarque, fils de ce Roi de la Judée.

J. Christ en allant vers cette ville, fit cette question à ses Disciples: *Qui disent les hommes que je suis, moi, qui suis le Fils de l'homme? Ou, comme on peut l'entendre: Qui disent les hommes que je suis? disent-ils, que je suis le Fils de l'homme?*

Nous

Nous ne rechercherons pas les raisons, qui ont déterminé les Juifs du tems de J. Christ, & les Ecrivains Sacrez comme eux, à désigner le Messie par le titre de *Fils de l'homme*. Si nous avons à donner la préférence à quelque sentiment sur ce sujet, ce seroit à ceux qui croient que le *Fils de l'homme* signifie *l'homme* par excellence. Les Hebreux disent, *Fils de l'homme* pour dire *un homme*. Témoin parmi plusieurs passages, ces fameuses paroles de Balaam: *Dieu n'est point homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir*. Le Messie est appelé *l'Homme* ou le *Fils de l'homme*, c'est-à-dire, *l'Homme*, dont le Prophète avoit parlé, *l'Homme*, dont la venue étoit l'objet des vœux de toute l'Eglise.

Nombr.  
XXIII. 19.

Il est plus important de rechercher quel pouvoit être le but de J. Christ, lorsqu'il fit cette question à ses Disciples: *Qui disent les hommes que je suis?* Elle est de celles dont le sens ne peut être déterminé, que par le caractère de celui qui la propose. On peut la faire par plusieurs motifs.

On la fait quelquefois par un Principe d'orgueil. Il y a certains Esprits,

R 2

qui

qui sont tout occupez d'eux-mêmes, & qui pensent que le reste des hommes en sont tout occupez comme eux: ils croient être la matière de tous leurs entretiens; il leur semble qu'aucune roue ne se meut dans la Société, qui n'ait quelque rapport à eux, & dont ils ne soient le principal mobile. Les gens de cet ordre s'informent volontiers de ce qu'on dit d'eux, & comme ils ne sauroient concevoir qu'on n'en dise des choses glorieuses, ils sont avides de l'apprendre, & c'est ce qui les porte à faire souvent cette question: *Qui disent les hommes que je suis?* Voulez-vous savoir ce qu'on dit de vous? Rien. On ignore que vous existez, & si vous en exceptez ce petit nombre de personnes, auxquelles la nature vous a liez, personne dans le Monde ne fait que vous êtes dans l'être des choses.

Quelquefois on fait cette question par un Motif de curiosité, & ce motif est digne de louange, s'il est joint à un motif de réformation. Le jugement du Public est respectable, & jusques à un certain degré, il doit nous servir de règle. Il est nécessaire quelquefois que nous sortions de notre famille, de notre

tre

tre cercle, où l'on juge toujours de nous avec préjugé, pour nous informer du jugement, que des personnes moins prévenues portent sur notre conduite. Je voudrois que certaines personnes, fissent de tems en tems cette question: *Qui disent les hommes que je suis?* La réponse qu'ils recevraient, pourroit leur donner de plus saines idées d'eux-mêmes, que celles qu'ils aiment à s'en former. *Qui disent les hommes que je suis?* Ils disent que vous êtes éblouis de votre propre éclat, que vous ne vous servez de votre crédit que pour opprimer les foibles, que votre prospérité est une calamité publique, & un fleau que chacun abhorre. *Qui disent les hommes que je suis?* Ils disent que vous êtes une langue de serpent, qu'un *venin d'aspic est* Pr. CXL. *caché sous vos lèvres*, que vous êtes capable de mettre le feu dans une ville, dans une Province, par les histoires scandaleuses que vous forgez, & que vous prénez soin de répandre, après les avoir forgées, par l'industrie infernale que vous avez de prévenir la Femme contre son Epoux, l'Ami contre son Ami, le Sujet contre son Souverain, le Pasteur contre son Troupeau. *Qui*  
 R 3 *di-*

*disent les Hommes que je suis ?* Ils disent que vous êtes une ame sordide, que Mammon est la Divinité, à laquelle vous rendez hommage ; que pourvû que vos coffres soient pleins, peu vous importe si c'est du fruit des concussions que vous avez exercées, ou des services que vous avez rendus, d'un patrimoine de malédiction, ou d'un patrimoine légitimement acquis.

Cette question : *Qui disent les hommes que je suis ?* peut être faite aussi par un Motif de vengeance. Nous ne pouvons pas ignorer qu'on ne sème des bruits peu avantageux à notre réputation. Nous craignons, qu'on ne nous fasse injustice, nous voudrions savoir qui sont ceux qui nous démasquent, & leur marquer notre ressentiment. Cette question, faite par ce genre de motif, est sans doute blâmable. Tenons une conduite régulière, & mettons nous peu en peine de ce qu'on en dit. S'il y a des cas, où il est utile que nous sachions ce qu'on pense de nous, il y en a aussi, où il est utile que nous l'ignorions. Si la Religion deffend de nous venger, la prudence demande que nous ne nous exposions jamais à la tentation de le faire. Un Païen nous a  
don-

donné un exemple illustre sur ce sujet, je parle du grand Pompée. Il avoit défait Perpenna: ce traître vouloit lui livrer les papiers de Sertorius; ils contenoient les lettres des plus Puissans de Rome, qui offroient à Sertorius de le recevoir en Italie, & de lui immoler tous ceux qui oseroient lui résister. Pompée prit tous ces papiers, & jetant dans le feu toutes ces lettres, prévint toutes les sanglantes suites, qu'auroient eues de si funestes découvertes, & sacrifia avec elles la passion, dont le sacrifice coute le plus à ceux mêmes qui portent le nom Chrétien, je veux dire, celle de la vengeance.

Mais cette question: *Qui disent les hommes que je suis?* peut être faite aussi par un Principe de charité. Il y a certaines personnes, dont il importe que chacun ait de saines idées. Un Magistrat, qui n'agit que pour maintenir l'ordre dans l'État, que pour faire respecter les Loix de la Religion, aura souvent les bras liez dans l'exercice de sa charge, s'il est représenté comme un homme vendu à son propre intérêt, cruel dans ses arrêts, emporté par des passions turbulentes. Un Pasteur, qui prêche la vérité & qui la connoit, qui a

l'art de réveiller un pécheur endurci, & de se servir de la crainte, que lui causent les horreurs de l'Enfer pour l'empêcher d'y tomber, dirai-je? ou pour l'en retirer; un tel homme, fera ses fonctions avec incomparablement plus de succès, si on lui rend justice, que si on l'accuse de fomenter l'erreur, d'aimer à faire marcher devant lui *le feu dévorant & les ardeurs éternelles.*

FC.  
XXXIII.  
14.

La charité peut porter les personnes dont nous parlons, à demander ce qu'on dit d'elles, afin de rectifier de fausses idées, funestes à ceux qui les ont. C'est dans cet esprit que J. Christ fait à ses Disciples la demande rapportée dans mon Texte. La charité entra dans toutes les vûes de ce divin Sauveur, elle dicta toutes ses paroles, elle anima tous ses mouvemens, & rarement risquerons-nous de nous tromper, quand il sera question de rendre raison de quelque circonstance de sa vie, si nous disons que c'est par charité qu'il l'a faite. Dans notre Texte il éprouva la foi de ses Disciples pour la fortifier. Il veut, non apprendre le jugement que les hommes faisoient de lui, il le savoit mieux que ceux mêmes à qui il le demandoit; mais il veut que ses Disciples lui

lui déclarent ce jugement, afin de les préserver contre le venin, dont il étoit accompagné.

Ils répondent: *Les uns disent que tu es Jean Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, les autres quelcun des Prophètes.* Ils suppriment ce qu'ils disoient de plus odieux contre J. Christ, & ils ne peuvent faire servir leur bouche à prononcer ces blasphêmes execrables, que la malignité des Juifs vomissoit contre sa personne. Mais sur quelle ombre de vraisemblance pouvoit-on juger que J. Christ étoit St. Jean Baptiste? Vous trouverez en partie la réponse à cette question dans le Chap. XIV. de notre Évangile. Là il est raconté, qu'Hérode Antipas, dit le Tetrarque, c'est-à-dire, Prince d'une quatrième partie des Etats de son père, décapita St. Jean Baptiste à la requisi-tion d'Hérodiad.

La cause de la haine de cette Furie contre ce St. Homme, personne de vous ne peut l'ignorer. St. Jean Baptiste étoit dans la pensée, qui passe aujourd'hui pour une erreur pernicieuse au bien de la Société, c'est qu'il n'y a aucun Grade si éminent, qui mette à couvert des censures des Ministres du

Luc. III.  
4.

Matth.  
XIV. 4.

Dieu vivant les personnes coupables de certains crimes scandaleux, & que ce sont ceux qui les commettent qui sont responsables des désordres, qu'une telle censure peut causer dans la Société, & non ceux qui les reprennent. Mauvais Courtifan, mais bon serviteur de celui qui l'avoit envoyé *pour préparer les chemins du Seigneur, & pour apllanir ses sentiers*, il dit sans détour à l'incestueux Hérode: *Il ne t'est pas permis d'épouser la femme de ton frère.* Hérodiad plaïda sa cause avec rage, ne pouvant la plaider avec justice. Salomé sa fille avoit plû à Hérode pendant une fête, que l'on célébroit dans le château de Machéron, le jour de la naissance de ce Prince. Il eut pour elle la même indulgence, que Flaminius Romain avoit eue pour une Courtisane, qui avoit demandé à ce Consul, de satisfaire la curiosité qu'elle avoit de voir trancher une tête d'homme. Indulgence plus digne sans doute d'un Païen, que d'un Prince élevé dans la connoissance du véritable Dieu. C'étoit un sentiment assez ordinaire parmi les Juifs, qu'il y avoit une résurrection anticipée pour les Martyrs. Plusieurs même croïoient que tous les Prophètes résuf-  
ci-

citeroient dans le tems de la venue du Messie ; & quelques-uns d'entre-eux fémèrent un bruit, qui parvint jusqu'à Hérode , c'est que St. Jean Baptiste jouissoit de ce privilège.

La même raison qui persuada quelques Juifs, que celui qu'on appelloit Jésus étoit St. Jean Baptiste résuscité, persuada à quelques autres, que c'étoit quelcun des Prophètes, qui avoit péri comme lui d'une mort violente, pour avoir parlé avec le même courage contre les excès de leur tems. C'étoit là sur-tout le cas de Jérémie : Ce Prophète des l'âge de quatorze ans, & , comme il le dit lui-même, lorsqu'il *ne sa-* Jerem. I. 6.  
*voit pas parler encore & qu'il étoit encore un enfant*, parla avec une liberté, qu'on a peine à pardonner à ceux qui ont blanchi sous le poids d'un long Ministère ; il censura sans distinction de rang & de caractère les vices des Juifs, & après avoir fait cette pénible fonction depuis le Regne de Josias, jusqu'à celui de Sedecias, il fut enfin, si nous nous en rapportons à une tradition des Juifs, que Tertullien, St. Jérôme, & quelques autres anciens Docteurs de l'Eglise nous ont conservée, il fut lapidé a Taphnès en Egypte par ses Con-  
ci-

citoyens, qui le firent la victime de la vérité de ses prédictions. Ce fait n'est pas prouvé ; il a été pourtant admis par quelques Chrétiens, qui ont même prétendu, que c'étoit en particulier le Prophète Jérémie, que St. Paul avoit en vûe, lorsqu'il plaçoit dans *cette nuée de témoins*, ou, comme il y a dans le Texte, dans cette nuée de *Martyrs*, dont il propose l'exemple aux Chrétiens, *ceux qui ont été lapidez*. Quelle que incertaine que soit l'histoire de cette lapidation, il suffit qu'elle fut crüe de quelques Juifs, pour leur persuader que J. Christ étoit Jérémie.

Hebr. XI.  
I.

Ibid.  
Vers. 37.

Comme Elie n'étoit point mort, les opinions, dont nous venons de parler, n'étoient pas ce qui faisoit soupçonner à quelques autres Juifs, que J. Christ étoit Elie ; mais un passage de Malachie mal entendu leur avoit fait naître cette pensée : ce passage est celui qui fait la cloture des Révélations de ce

Mal. IV. 5. Prophète : *Voici je m'en vais envoyer Elie le Prophète, avant que le grand & le terrible jour de l'Eternel vienne*. Oracle, qui ne sauroit avoir de difficulté pour les Chrétiens, auxquels J. Christ & l'événement en ont fait voir l'accomplissement dans la personne de St. Jean

Bap-

Baptiste. Mais les Juifs le prénoient à la lettre. La venue d'Elie est encore aujourd'hui, après celle du Messie, le plus grand objet de leurs espérances. C'est selon eux Elie, qui *convertira le cœur des pères envers leurs enfans, & le cœur des enfans envers leurs pères.* Mal. IV. 6. C'est Elie, qui préparera les chemins du Messie, & qui sera son Précurseur, qui l'oindra de l'huile sainte: c'est Elie, qui satisfera à toutes les questions, & qui résoudra toutes les objections: c'est Elie, qui obtiendra par ses prières la résurrection des Justes: c'est Elie, qui fera à l'égard des Juifs dispersez, ce que fit Moyse à l'égard des Israélites esclaves en Egypte, il marchera à leur tête, & il les conduira en Canaan: toutes ces expressions sont des Rabbins, dont je vous épargne les noms, comme aussi la liste des Ouvrages, dont nous avons puisé les passages que nous venons de citer.

Telle étoit la variété des opinions des Juifs au sujet de J. Christ, chacun demeurait dans son préjugé, sans se donner beaucoup de soin pour s'éclaircir. Comment pouvoient-ils goûter quelque tranquillité sans éclaircir des questions si intéressantes? De l'éclaircissement

cissement de ce problème: Qui est cet homme, au sujet duquel les opinions sont si partagées? dépendoit toute leur Religion, toutes leurs espérances, toute leur félicité. Il s'agissoit de déterminer, si le Rédempteur d'Israël étoit venu; si les Oracles étoient accomplis; si le Fils de Dieu étoit au milieu d'eux, & s'il apportoit avec lui la paix, la grace, la gloire. Quel genre d'Êtres étoient donc les Juifs, pour être dans l'incertitude sur ces grandes questions, & pour vivre sans les éclaircir? En êtes-vous surpris, Mes Frères? Votre indolence sur des questions du même genre ne surprend pas moins ceux qui la considèrent avec quelque application. Les Juifs avoient des affaires, il auroit fallu les négliger; ils aimoient leurs plaisirs, il auroit fallu les suspendre; ils étoient frappez de tout ce qui regardoit la vie présente, & il auroit fallu s'occuper de celle qui est à venir, sortir de cette mollesse, dans laquelle ils passoient leur jours, suivre J. Christ & porter sa croix; & voilà les causes de cette indolence qui vous étonne; & voilà les causes de cette ignorance, dans laquelle ils croupirent au sujet de J. Christ, jusqu'à ce qu'il vint se  
fai-

faire connoître lui-même à eux par les sanglantes exécutions, qu'il exerça sur leur Nation. Et voilà aussi les causes de cette indolence, où vous croupissez pour la plupart, sur des questions aussi intéressantes que celles qui s'agitoient alors. Peut-on s'assurer de son salut, quand on a fait quelques actes de foi & d'amour de Dieu, ou s'il faut des actes avérez, continuez, réitérez? La foi consiste-t-elle à embrasser le mérite du Sauveur, ou si elle comprend dans sa notion un dévouement total à ses Loix? Le bien, que je possède, que j'étales avec orgueil, ou que je renferme avec sordidité, est-il véritablement à moi, ou s'il appartient au Public, aux Particuliers, aux Pauvres, auxquels ceux qui me l'ont transmis l'ont ravi? Le genre de vie, que je mène, conduit-il en Enfer, ou s'il conduit en Paradis? Serai-je avec les Bienheureux après ces quatre jours de vie, que je dois fournir encore, ou si je serai précipité avec les Démons dans les flammes éternelles? Mon Dieu, comment se peut-il que l'on puisse tranquillement boire, manger, dormir, se divertir, comme on parle, quand on n'a pas encore déterminé ces grandes questions!

tions ! Mais, comme je l'ai dit des Juifs, nous avons des affaires, il faudroit les négliger ; nous aimons les plaisirs, il faudroit les suspendre ; nous sommes frappez de la vie présente, & il faudroit s'occuper de celle qui est à venir : peut-être même faudroit-il faire quelque sacrifice, abjurer quelque de nos anciennes opinions, restituer quelque bien, qui nous est plus cher que la vérité, que la Religion, que notre ame, que notre salut. Malheureux ! ne reprochons rien aux Juifs ; les causes de leur indolence sont celles de la nôtre, & prérons garde que nous ne croupissions comme eux dans notre ignorance, jusqu'à ce que la vengeance divine avec la mort, avec les Démons, avec l'Enfer, vienne nous en retirer.

J. Christ après avoir ouï de la bouche des Apôtres, ce que les hommes pensoient de lui, veut aussi ouïr de leur bouche, (& nous en avons déjà allégué les raisons,) ce qu'ils en pensoient eux-mêmes. *Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ?* A-peine a-t-il achevé cette question, que St. Pierre lui répond pour lui-même & pour tout le Collège Apostolique : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* St.

St. Pierre étoit un homme vif: les gens de ce caractère font fujets à de grandes fautes; auffi prompts à parler qu'à penfer, ils tombent quelquefois dans l'erreur par le même principe, qui les porte à embrasser la vérité & à combattre pour elle. C'est ce qu'on voit dans la vie de St. Pierre. Entend-il parler J. Christ de fa mort prochaine? *Seigneur, dit-il, ayez pitié de moi,* <sup>Matth.</sup> *cela ne l'arrivera point.* <sup>XVI. 22.</sup> Voit-il quelques raions de la gloire céleste sur la sainte montagne? Il est frappé de leur éclat, & il dit: *Seigneur il est bon que nous foions ici.* <sup>Ibid.</sup> Apperçoit il J. Christ <sup>XVII. 4.</sup> entre les mains de ses ennemis? Il tire <sup>Jean.</sup> l'épée pour le délivrer, & il coupe l'oreille à Malchus. <sup>XVIII. 10.</sup> Mais si cette vivacité est sujette à de grands inconveniens, elle a auffi de grands avantages: un homme de ce caractère, lorsqu'il se tourne du côté de la vertu, y fait de plus grands progrès que ces hommes lents, qui pésent tout, qui argumentent sur tout, qui vont toujours à pas mefurez: leur zèle est plus ardent, leurs flammes font plus véhémentes, & quand ils font devenus sages par l'expérience de leur chute, ils font des modèles de piété. St. Pierre donne

Tome VII. S ici

ici des preuves anticipées de ce que nous avançons; il se sent animé d'une sainte jalousie contre ceux qui partagent avec lui l'honneur de l'Apostolat; il seroit mortifié s'il y avoit quelcun dans le Collège Apostolique, qui témoignât plus zèle à un Maître, auquel il a voué son cœur, sa vie, toute la faculté qu'il a d'aimer, & toutes les puissances de son ame: il se précipite & il répond: *Tu es le Christ, tu es le Fils du Dieu vivant.*

*Tu es le Christ*, ou tu es le Messie, le Roi promis à l'Eglise. Il appelle ce Roi *Fils de Dieu: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* C'est un titre, que les Juifs donnoient à ce Messie, qui étoit l'objet de leurs espérances. C'est sous cette idée que les Oracles l'avoient promis: *L'Eternel m'a dit, tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré.* C'est la qualité, que Dieu attribua lui même à J. Christ du haut du Ciel: *C'est ici mon Fils bien-aimé.* C'est sous cette idée que l'Ange l'annonça à sa sainte Mère: *Tu enfanteras un Fils..... il sera grand & il sera appelé le Fils du Souverain.* C'est une question bien différente, je l'avoue, si l'Eglise Judaïque reconnoissoit que le Messie

Ps. II. 7.

Matth. III.  
17.

Luc. I.  
31. 32.

si seroit *Fils de Dieu*, ou si elle fauait tout ce qu'emportoit un si auguste titre. On ne sauroit pourtant raisonnablement douter, ce me semble, que si elle n'a pas connu le Dogme de la Divinité du Messie avec la même clarté, & si elle ne l'a pas reçu avec le même degré de certitude que les Chrétiens, elle ne l'ait du moins entrevû. Je m'écarterois beaucoup de mon sujet, si je voulois rapporter ici les passages des Ecrits des Juifs, que les Savans ont ramassez sur ce sujet. Je me contente de remarquer, que quand on auroit démontré, que l'Eglise Judaïque n'attachoit que des idées confuses au titre de *Fils de Dieu*, qu'elle donnoit au Messie; il est indubitable, ce me semble, que les Apôtres donnoient une toute autre étendue à ce terme, & que dans leur style *Dieu*, & *Fils de Dieu*, étoit une même chose; témoin, parmi tant de preuves, cet acte d'adoration déferé à J. Christ par S. Thomas: *Mon Seigneur, & mon Dieu.* Jean XX.

Ne nous engageons pas plus avant <sup>28.</sup> dans cette controverse; nous ménageons les précieux momens, que vous voudrez nous donner encore, & nous

allons les employer tous entiers au principal but, que nous nous sommes proposés dans le choix de notre sujet, à vous munir contre les tentations, qui naissent de cette variété d'opinions, que l'on trouve, & dans le monde & dans l'Eglise, sur les points les plus importans de la Religion; c'est à quoi nous conduit la confrontation, que nous allons faire de la confession de foi de St. Pierre, avec le jugement qu'en porte Jésus Christ.

Jésus Christ assure St. Pierre, que cette confession qu'il vient de faire, *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*, n'est pas une production de la Nature foible & corrompue; ou, comme il s'exprime lui-même, que *ce n'est pas la chair & le sang, qui lui ont révélé ces choses. La chair & le sang* signifie ici, comme dans tant d'autres passages, que nous avons eu d'autres fois occasion de vous alléguer, la Nature foible & corrompue. J. Christ assure St. Pierre, que cette confession est une production de la grace, qui a opéré au-dedans de lui, & qui veut le conduire au souverain bien. C'est le sens de ces paroles: *C'est mon Père, qui est dans*

dans les Cieux, qui t'a révélé ces choses. Quels caractères de la foi de saint Pierre donnoient lieu au jugement, que J. Christ en fait? A quoi pourrons-nous connoître, si notre foi vient de la même source que la sienne? Suivez nous dans ces réflexions: *Tu es bien heureux Simon fils de Jona, ce n'est pas la chair & le sang, qui ont produit cette foi que tu fais paroître, c'est la révélation de mon Père, qui est dans les Cieux.* Considère pour t'en convaincre: I. Les circonstances que la Providence a ménagées pour la produire. II. Les efforts qui l'ont précédée. III. L'évidence qui l'accompagne. IV. Les sacrifices qui la scellent, & qui la couronnent. V. La nature même des foibles qui subsistent avec elle. Dévelopons ces cinq de Caractères, faisons nous en l'application. Connoissons St. Pierre, ou plutôt apprenons à nous connoître nous-mêmes: c'est le point le plus important, & la Conclusion de notre Discours.

I. J'ai dit premièrement, les circonstances, que la Providence avoit ménagées pour produire la foi de St. Pierre. Il y a dans la vie des Chrétiens certaines circonstances marquées, dans lesquel-

quelles on ne peut s'empêcher de voir une action toute particulière de la Providence, qui travaille pour leur salut. Cet Article mal entendu pourroit faire naitre, ou fomenter, des sentimens de superstition. Nous avons pour la plupart un penchant secret au Fanatisme. On voit souvent des personnes, qui se regardent comme le centre, où aboutissent tous les desseins de Dieu: il leur semble qu'il ne veille que pour eux, & que dans tous les événemens, qu'il produit dans cet Univers, il n'a que leur félicité en vûe. Arrière de nous ces bisarres pensées. Il est vrai pourtant qu'il y a dans la vie des Chrétiens, certaines circonstances marquées, dans lesquelles on ne peut s'empêcher de voir une action particulière de la Providence, qui travaille pour leur salut. Qui est-ce qui eut jamais plus de sujet que les Apôtres de porter ce jugement? Par un inestimable privilège ils sont non seulement témoins de la vie de J. Christ, auditeurs de sa Doctrine, spectateurs de ses miracles; mais ils sont admis à sa plus intime confidence; ils ont la liberté en tous lieux, en tout tems, de lui parler, de l'interroger, de lui demander des éclaircissemens &  
des

des directions ; ils sont à la source de la lumière, de la vérité, de la vie. St. Pierre a non seulement cela de commun avec le reste des Apôtres, mais il est avec St. Jaques & St. Jean, choisi dans le Collège Apostolique, pour accompagner le Sauveur dans ces occasions, où il levoit tous les voiles, qui le cachent encore à ses Disciples, & où il faisoit briller sa Divinité avec le plus d'éclat. Une foi, née dans des circonstances si extraordinaires, n'est pas l'ouvrage de la chair & du sang, c'est celui de cette grace toute-puissante, de cette charité ineffable, qui operoit le salut de St. Pierre.

Mes Frères, nous n'avons pas le privilège de St. Pierre: je voudrois pourtant que ceux de nous, que Dieu a affermis dans la piété, rappellassent quelquefois dans leur souvenir la manière, dont Dieu a ménagé certaines circonstances pour former en eux ces dispositions. Que dans cet Article chacun se parle à soi-même selon les divers états, par lesquels il a plu à Dieu de le faire passer. Ici je fus exposé à tel ou tel péril, dont je me vis affranchi comme par miracle ; là j'avois succombé sous telle ou telle tentation, dont j'eus le

bonheur de me rélever : dans telle année je fus engagé dans une société funeste, à laquelle un événement inopiné m'arracha ; dans une autre année je trouvai le plus précieux de tous les biens, un ami fidèle qui m'instruisit par ses leçons, qui m'attira par ses exhortations, qui m'entraîna par ses exemples : dans ces occasions j'étois perdu si la prospérité avoit secondé mes passions, qui ne me faisoient respirer que le Monde & que sa fumée : dans une autre occasion si mon adversité avoit ou augmenté, ou continué. Encore une fois, Mes Frères, que chacun de nous se rappelle ici les circonstances de sa vie, où il verra visiblement l'action de la Providence, qui a fait concourir tant de circonstances pour l'arracher au siècle, & qu'il s'applique cette consolante déclaration de J. Christ : *Tu es bienheureux, Simon fils de Jona ; car la chair & le sang ne te l'ont pas révélé, mais mon Père qui est aux Cieux.*

II. J'ai marqué en second lieu, les efforts qui ont précédé la foi. Dieu a voulu que la vérité fut couverte de voiles, afin que nous nous donnassions des mouvemens pour la rencontrer. Les ténèbres, qui la dérobent pour quelque tems

tems à nos yeux, entrent non seulement dans le plan de la Providence, mais elles en sont une des dispensations les plus remarquables. Si vous avez donc attendu la vérité avec indolence, au-lieu de la chercher avec empressement, il est à craindre que vous ne l'avez pas trouvée: du moins il y a lieu de présumer, que votre attachement pour elle, est moins l'ouvrage du Ciel que celui du Monde. Mais si vous vous rendez ce témoignage, que vous avez imposé silence au préjugé pour n'écouter que la raison; que vous avez consulté la Nature pour apprendre à connoître le Dieu de la Nature; que rebuté du peu de progrès, que vous faisiez par cette voie, vous avez eu recours à la Révélation; que vous avez tendu votre méditation, non seulement pour l'étudier, mais pour la fonder; que vous avez regardé cette étude comme l'ouvrage le plus important, auquel votre méditation put être appliquée; que vous avez imploré avec sincérité & avec ardeur les secours célestes pour y réussir; que vous avez heurté souvent à la porte de la grace pour les obtenir, & que vous vous êtes souvent écriez dans ces sentimens: *O Dieu, ouvre mes yeux* <sup>PL. CXIX.</sup>

*afin qu'ils voient les merveilles de ta Loi!*  
 Si vous vous rendez ce témoignage ,  
 foiez fortement convaincus, que votre  
 foi est comme celle de St. Pierre, non  
 une production de la chair & du sang,  
 mais une production de cette grace,  
 qui ne se refuse jamais aux soupirs d'une  
 ame, qui la demande avec tant de vé-  
 hémence.

III. Nous avons fait un troisième  
 Article de la lumière; dont la foi est  
 accompagnée. On peut se tromper  
 sincèrement; on ne fuit même pour  
 l'ordinaire des opinions erronées, qu'à  
 cause de certaines lueurs qu'on y ap-  
 perçoit, & dont on se laisse éblouir.  
 La persuasion, qu'on a quelquefois  
 pour le mensonge, semble quelquefois  
 aussi vive que celle qu'on a pour la vé-  
 rité. Il est pourtant certain que la vé-  
 rité a un éclat particulier, qui la distin-  
 gue de tout ce qui n'est pas la vérité.  
 La persuasion d'un homme, qui se fon-  
 de sur des démonstrations, est de tout  
 un autre genre, que celle de celui qui  
 a été séduit par des Sophismes. L'é-  
 vidence à ses droits & ses prérogatives.  
 Soutienne qui voudra non seulement  
 avec toute la bonne foi, mais avec tout  
 l'acharnement & toute la véhémence  
 dont

dont il est capable, qu'il n'y a rien de certain: je sens bien que je vois une lumière incomparablement plus éclatante dans l'opinion contraire. De même, quand j'affirme que j'anime un corps matériel, & que j'ai une ame intelligente; quand je soutiens que je suis libre, que le Créateur m'a donné la faculté de tourner mes regards du côté de l'Orient, ou du côté de l'Occident, que tant que cet Être supérieur, à l'égard duquel je reconnois que je suis dans une entière dependance, me laissera dans l'état où je suis maintenant, je tournerai mes regards comme bon me semblera, ou du côté de l'Orient, ou du côté de l'Occident, sans qu'aucune puissance supérieure me force à les porter vers un de ces côtes, plutôt que vers l'autre: quand j'admets ces propositions, je me sens guidé par une lumière & par un éclat, qu'il est impossible de trouver dans les propositions opposées. Un Sophiste pourra imaginer des objections que je ne saurois résoudre, mais il ne sauroit trouver des raisons, qui contrebalancent celles qui m'ont déterminé: il pourra m'embarrasser, mais il ne sauroit me convaincre. De même qu'un Incrédule  
le

Je réunisse tout ce qu'il pourra trouver de plus avantageux au Systême de l'Incredulité; qu'un Mahometan accumule tout ce qu'il pourra imaginer de plus favorable au Mahometisme, & un Juif au Judaïsme: ils pourront m'imposer silence, mais ils ne sauront me dissuader. La Religion de J. Christ a des preuves qui lui sont propres. L'éclat de la lumière, qui guide la foi du Chrétien, est un garant de la purété du principe d'où elle émane.

IV. J'ai fait un quatrième Article des sacrifices qui la couronnent. Il y en a de deux sortes: ceux de quelque avantage précieux, ceux de quelque passion tyrannique. La Religion nous demande ces premiers sacrifices, dans ces tems malheureux, où la profession de la vérité, le devoir le plus indispensable du Chrétien, est puni comme un crime atroce, où les hommes se déchainent par un principe de Religion, contre ceux qui aiment la Religion, & où, selon les expressions de J. Christ,

Jean XVI. ils croient faire service à Dieu en mettant à mort ses Disciples. Heureux ceux de vous, Mes Frères, qui ont été capables de faire de ces sortes de sacrifices!

Je

Je reconnois à ces traits les Disciples du Crucifié; je respecte cette croix que vous portez, & je vénère vos flétrissures. Ce ne font là pourtant que des preuves équivoques de cette foi, qui est la production de la grace du Père céleste. On n'a été capable quelquefois du premier genre de sacrifice, que parce qu'on n'étoit pas capable du second. L'entêtement a fait des Confesseurs; la vaine gloire a fait des Martyrs; & il y a un phénomène dans l'Eglise, la croix des Casuistes, & la plus grande objection, qu'on puisse trouver contre le Dogme de la certitude du salut; il y a des hommes, qui après avoir résisté aux plus grandes tentations, ont succombé sous celles qui étoient en apparence beaucoup moindres; des hommes, qui après avoir combattu en héros, ont plié comme des lâches; des hommes, qui après avoir prié pour des bourreaux, qui les trainoient dans des cachots, qui *labouroint sur leur dos*, & qui y *formoient tout au long leurs sillons*, pour parler avec un Prophète, n'ont pû se résoudre la veille d'une Communion, à pardonner une injure légère, faite par un Frère, par un Domestique de la Foi. On a vû des hom-

Pseaum  
CXXIX. 3.

hommes, qui après avoir résisté à la torture, ont succombé au piège de la volupté. On a vû des hommes, qui après avoir abandonné tous leurs fonds & tous leur revenus, sont venus se damner pour vouloir envahir au prochain une somme légère, qui n'avoit aucune proportion avec celles qu'ils avoient quittées pour suivre leur Religion. *O cœur de l'homme trompeur & désespérément malin, ô cœur de l'homme, qui te connoitra!* Etudiez le pourtant ce cœur, vous le connoîtrez. Remontez au principe de vos actions: ne vous contentez pas d'un examen superficiel de vous-mêmes, vous sentirez la vérité que nous avons avancée; vous reconnoîtrez qu'on n'a quelquefois le courage de faire le premier genre de sacrifices, que parce qu'on n'avoit pas celui de faire le second. Une passion nous dédommage d'une autre passion. Mais sacrifier une passion, dont aucune autre passion ne demandoit le sacrifice; devenir humble sans prétendre d'être dédommagé de son orgueil par les louanges, que les hommes donnent quelquefois à l'humilité; renoncer à ses plaisirs, sans attendre d'autre plaisir que celui de plaire à son Créateur,

&

& selon les expressions consacrées, faire de la volonté de Dieu, & sa vian-  
 de & son breuvage; renoncer à soi-mê-  
 me; crucifier la chair & ses convoitises;  
 offrir son corps en sacrifice vivant, saint  
 & agréable à Dieu; voilà le grand ca-  
 ractère de cette foi, que la chair ne  
 sauroit produire: tout ce qui est né de la  
 chair est chair, mais une foi, qui im-  
 mole la chair même, est la production  
 de la grace du Père céleste.

V. Je finis, par un cinquième caractè-  
 re de la foi de St. Pierre, un caractè-  
 re, qu'il ne pouvoit pas bien se dé-  
 veloper à lui-même dans le tems,  
 qu'il n'avoit pas encore fait l'experien-  
 ce de ses foibleffes, mais que nous pou-  
 vons connoitre, nous qui avons une  
 histoire plus complète de sa vie. Je  
 fonde le bonheur de St. Pierre, & l'i-  
 dée que je me forme de sa foi, sur la  
 nature même des fautes, dans lesquel-  
 les elle le laissa tomber. Non que nous  
 devions jamais regarder le péché com-  
 me un avantage, & que nous adop-  
 tions la maxime de ceux qui rangent  
 le péché même, parmi ces choses,  
 qui aident ensemble en bien à ceux qui  
 aiment Dieu. Ah! s'il est avanta-  
 geux de pécher puiffé-je être privé à ja-  
 mais

Jean. IV.

34.  
Matth.

XVI. 24.

Galat. V.

24.

Rom. XII.

I.

Jean. III.

6.

Rom.

VIII. 27.

mais d'un tel avantage! Puisse une paix constante entre mon Créateur & moi, me mettre à jamais dans la bienheureuse impuissance de connoître les douceurs, que ressent une ame qui se reconilie avec lui! Il est vrai pourtant, que l'on peut juger par la nature des fautes des gens de bien de la sincérité de leur foi, & que les obstacles mêmes, que les restes de corruption qui sont en eux apportent à leur bonheur, sont à le bien prendre, des preuves que leur bonheur est inaltérable.

St. Pierre tomba dans de grandes fautes après avoir fait à Dieu cette belle confession, que nous venons d'entendre. St. Pierre commit un de ces crimes atroces, qui jettent l'effroi dans la conscience, qui troublent la joie du salut, & qui pendant quelque tems confondent l'élu avec le reprouvé: St. Pierre pût dire de ce même Jésus, auquel il avoit dit dans les paroles de mon Texte: *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*; & ailleurs: *Nous avons cru & nous avons connu, que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*; il put dire de ce même Jésus, *je ne connois point cet homme-là*. Tu ne connois point cet homme-là! Et qui est donc ce-

Jean. VI.  
69.

Matth.  
XXVI. 72.

celui qui a les paroles de la vie éternelle? Jean. VI.  
Tu ne connois point cet homme-là! Et <sup>9<sup>8</sup></sup>  
qui est donc celui que tu as promis de  
suivre jusqu'à la mort? Tu ne connois  
point cet homme-là! Et qui est donc ce-  
lui que tu as crû, & que tu as connu  
être le Fils du Dieu vivant? Malgré ce  
crime atroce; malgré cette abnega-  
tion, le scandale de tous les siècles &  
le monument de la foiblesse humaine;  
malgré ce crime, le salut de St. Pierre  
étoit hors de toute atteinte; St. Pierre  
étoit l'objet de cette promesse: *Simon*, Luc.  
*Simon, Satan a demandé à te cribler* XXII. 31.  
*comme le bled, mais j'ai prié pour toi,* <sup>32:</sup>  
*que ta foi ne défailloit point.* Et cet O-  
racle étoit toujours non seulement vé-  
ritable, mais infaillible; *Tu es bienheu-  
reux, Simon fils de Jona.* La nature  
de sa chute même en étoit une preuve:  
certains combats qui précèdent le cri-  
me, certaine repugnance qu'on éprou-  
ve en le commettant, sur-tout certains  
bourrellemens qu'on sent après l'avoir  
commis, certaine voix intérieure qui  
dit: malheureux qu'as tu fait? certain  
Enfer, si j'ose m'exprimer ainsi, certain  
Enfer, dont l'amour divin peut seul allu-  
mer les flammes: ce sont là les caractè-  
res de ces fautes dont nous parlons.

Tome VII.

T

Cet

Cet Article est pour vous, pauvres pécheurs, à qui l'on a tant de peine à faire comprendre, combien Dieu est doux pour vous, qui vous représentez la Divinité, comme assise sur un Tribunal de vengeance, armée de foudres & de carreaux, prêts à être lancez sur vos têtes coupables. Une foi, telle que celle de St. Pierre, ne défaut jamais: quand on a connû dans l'examen de son propre cœur, & dans l'histoire de sa vie, les caractères que nous venons de tracer, on peut s'assurer que toutes les puissances de l'Enfer, reunies contre son salut, ne sauroient y porter atteinte. Maudit soit l'homme qui abusera de cet doctrine! Maudit soit l'homme qui empoisonnera cette partie de la Théologie Chrétienne, & cet Article de notre Discours! Maudit soit l'homme qui fera cet exécrationnable raisonnement: St. Pierre a commis un crime atroce, dans un de ces momens, où la raison, troublée par une révolution des sens, perd en quelque forte la faculté de réfléchir; donc je ne risque rien à en commettre de sang froid, de propos délibéré. St. Pierre a déguisé son Christianisme dans un de ces momens, où la grandeur du péril

-fait

fait perdre de vûe les raisons, qui doivent nous engager à confesser notre Christianisme; donc je puis déguiser le mien trente-six années entières; former ma famille à ce funeste déguisement; donc je puis vivre pendant trente-six années entières, sans Temple, sans Sacremens, sans Culte public: ne dire tout haut à mon Rédempteur, *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*, que lorsque je le pourrai sans faire brèche à ma fortune, sans risquer ma vie, ou ma liberté, & être toujours prêt à dire dès que le péril viendra, *je ne connois point cet homme-là*: j'abjure cette Religion, que J. Christ a prêchée, que mes Pères ont scellée de leur sang, & pour laquelle *une nuée de témoins*, mes contemporains & mes frères, font allez, les uns en exil, les autres dans les cachots & dans des galères, les autres sur des buchers. Maudit soit l'homme, qui fera cet exécrationnable raisonnement! *Hé! comment le bénirai-je, le Dieu fort ne l'a point béni.*

Hebr.  
XII. 5.

Nombr.  
XXII. 11

J'ose le répéter pourtant: Une foi comme celle de St. Pierre ne défaut jamais; & la nature même des fautes, dans lesquelles tombe un Chrétien,

tien, sont des preuves de la sincérité & de la fermeté de sa foi. Nous ne voulons pas qu'il bannisse entièrement de son ame cette crainte & cette fraieur, que nos Ecritures ont exaltées, & auxquelles elles attribuent de si grandes vertus. Un Chrétien, je parle même d'un Chrétien affermi, doit vivre dans une vigilance perpétuelle; il doit toujours avoir ces Oracles présens à l'esprit: *Ne s'élève point par orgueil, mais crains. Tien ferme ce que tu as, afin que nul ne te ravisse ta couronne. Si le juste se détourne de sa justice, s'il commet l'iniquité..... vivra-t-il? Non, il ne vivra point, & il ne sera fait mention d'aucune de ses justices passées.* Cependant un Chrétien, tel que je viens de le dépeindre, bien loin de tirer de ces décisions, des conséquences contre la certitude de son salut, en tirera de toutes contraires: & il y a un degré de perfection, où l'on est en droit d'entonner le chant de triomphe, même malgré les coups que l'on reçoit dans le combat, & de dire: *Qui est-ce qui nous séparera de la dilection de Dieu, qu'il nous a montrée en J. Christ notre Seigneur? En toutes ces choses nous sommes*

Rom. XI.

20.

Apoc. III.

II.

Ezech.

XVIII. 24.

Rom.

VIII. 36.

38.

mes plus que vainqueurs. Graces à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ. I. Cor. II. 14.

O! que la Religion Chrétienne est aimable, Mes Frères, & proportionnée aux besoins de l'homme! O! qu'il est doux de se rappeler ces consolantes vérités dans ces funestes momens, où après être tombez dans le crime, il se présente à nos yeux noir & hideux! Qu'il est doux de se rappeler ces consolantes vérités dans ces périodes affreux, où la conscience nous bourrèle, où elle nous conduit sur les bords de l'Enfer, & où l'on nous fait entendre une voix sortant du fond de cet abime, sur les bords duquel elle nous a trainez: *Les timides, les exécra-* Apoc. XXI. 8.  
*bles, les impurs & tous les menteurs, anront leur portion dans l'étang ardent de feu & de souffre!* Qu'il est doux alors de pouvoir se dire: Il est vrai j'ai péché, j'ai commis des actes de ces crimes, qui précipitent dans l'étang de feu & de souffre. J'ai commis des actes de timidité, des actes d'impureté, peut-être en commettrai-je encore; peut-être oublierai-je encore les résolutions, que j'ai formées de me dévouer à Dieu pour jamais; peut-être

fausserai-je encore le serment de fidélité, que j'ai prêté à mon Souverain; peut-être renierai-je encore mon Rédempteur; peut-être dirai-je encore à la vue des buchers & des échaffauts, *je ne le connois point*; mais pourtant je sai que je l'aime; je sai que rien ne sera capable de déraciner cet amour; je sai que si je l'aime, c'est qu'il *m'a aimé le premier*; & je sai que *ceux qu'il a aimez au commencement, il les aime jusques à la fin.*

1. Jean  
IV. 19.  
Jean XIII.  
1.

Ah mon Dieu! que deviendrions-nous sans une Religion, qui nous préche des vérités si consolantes? Dévouons nous pour jamais à cette Religion, Mes Frères, plus elle nous munit contre les fraieurs que nous donne le péché, & plus travaillons à les surmonter. Puffiez-vous revêtir ces saintes dispositions, Mes Frères! Puiffiez vous être admis aux félicités éternelles qu'elles procurent, & pouvoir chacun vous appliquer cette déclaration de J. Christ à St. Pierre: *Tu es bienheureux, Simon fils de Jona, car la chair & le sang ne te l'a point révélé, mais mon Père qui est aux Cieux.* Dieu nous en fasse la grace. A lui soit honneur & gloire à jamais,

A M E N.

SER.

# S E R M O N

S U R

L'UNIFORMITÉ DE DIEU

D A N S A

C O N D U I T E.

*Jésus Christ est le même aujourd'hui,  
hier, & éternellement. Hebr. XII. 8.*

HUITIEME SERMON.



EST une belle idée de la Divinité que celle que St. Paul nous en donne, quand il dit que la *sagesse de Dieu* Ephes. III. 10. est diverse en toutes sortes. Il ne se peut que le Grand Etre, l'Etre immense, n'ait des vûes diversifiées à l'infini: elles paroissent dans la variété des Etres qu'il a créés, & dans la différente manière dont il les gouverne.

Quelle variété dans les Etres qu'il a créés! Un Monde matériel & un Monde intelligible! Des corps modifiés en façons sans nombre; ou, comme parle l'Apôtre, *chair d'animaux*, I. Cor. XV. 39. *chair d'homme*, *corps célestes*, *corps terrestres*, 40. 41. *gloire du Soleil*, *gloire de la*

T 4

Lu-

Lune, & ainsi à l'infini. Des Esprits, Hommes, Anges, Séraphins, Chérubins, Vertus, Puissances, Dominations, Archanges.

Quelle variété dans la manière dont Dieu gouverne tous ces Etres ! Pour me restreindre aux Hommes seuls, ne comble-t-il pas les uns de ses faveurs, n'accable-t-il pas les autres de ses jugemens ? N'éclaire-t-il pas les uns des simples lumières de la Nature, les autres des lumières de la Loi, les autres de celles l'Evangile ? N'attend-il pas l'ancien Monde pendant un certain nombre d'années ; les villes de la Plaine un autre nombre d'années ; nous, un nombre d'années différent ?

Mais s'il y a diversité dans la conduite de Dieu, c'est toujours diversité de sagesse, soit qu'il crée un Monde matériel, soit qu'il crée un Monde intelligible, soit que ce soient des corps célestes, des Hommes, ou des Anges, des Séraphins, ou des Chérubins ; soit qu'il gouverne l'Univers par certaines Loix, soit qu'il le gouverne par des Loix différentes, en tout lieu, en tout tems, il agit en Dieu, il n'a qu'un principe, c'est l'ordre. Il y a une harmonie dans ses Perfections, qui ne se  
dé-

dément jamais. Il y a dans sa conduite une uniformité, qui est le grand caractère de ses actions: sa variété est toujours *sagesse*. Et pour ramener les paroles que j'ai citées, *sa sagesse est diverse en toutes sortes*.

Ce sont les grandes vérités, dont nous nous proposons de vous entretenir aujourd'hui, & sur lesquelles St. Paul vouloit fixer l'esprit des anciens Hébreux. Portez vos regards, leur dit-il, sur le Période présent; remontez aux Périodes passées; anticipez sur ceux qui sont à venir; parcourez les dimensions du Temps; perdez vous dans les gouffres de l'Éternité; vous trouverez que les Perfections de Dieu sont toujours dans une exacte harmonie; vous verrez qu'il y a dans sa conduite une uniformité, qui est le grand caractère de ses actions; vous reconnoîtrez que Jésus Christ, qui est *le vrai Dieu, & la vie éternelle*, vous reconnoîtrez, qu'il est toujours *le même, aujourd'hui, hier, & éternellement*.

1. Jean

V. 20.

Hebr.

XIII. &

Mes Frères, vous sentez-vous disposez à vous élever pendant quelque temps au-dessus des sens, & de la matière? Pouvez-vous suspendre assez les impressions, que font sur vous durant le

2. Cor.  
III. 18.

cours de la semaine les objets sensibles; pour donner à ce grand sujet toute la contention d'esprit qu'il demande? Entrons en matière, & Dieu veuille qu'en contemplant aujourd'hui l'harmonie de ses perfections, & l'uniformité de sa conduite, nous soions comme *transformez à son Image, de gloire en gloire, par son Esprit!* Dieu veuille qu'autant que cela est compatible avec l'inconstance essentielle à la Nature humaine, nous soions toujours les mêmes, & qu'au milieu de ces vicissitudes perpétuelles, qui nous entraînent, nous n'ayons qu'un seul principe, c'est de le servir & de lui plaire! Amen.

**J**E réunis, autant que cela m'est possible, les différentes Explications qu'on a données aux Paroles de mon Texte; j'ai mieux aimé les concilier de cette manière, que de consumer mon heure à les rapporter, à les comparer, & à vous faire opter pour la mieux fondée.

On peut réduire ces diverses Explications à trois Classes. Les uns prétendent que l'Apôtre parle de la Personne de J. Christ, les autres qu'il parle de sa Doctrine, & les autres de la protection qu'il accorde à son Eglise.

Ceux qui se sont rangez au premier par-

parti, & qui ont crû qu'il s'agissoit dans mon Texte de la Personne de J. Christ, ne sont pas convenus, si c'étoit de sa Nature humaine, ou de sa Nature divine, que l'Apôtre vouloit parler. Quelques-uns ont soutenu qu'il portoit sa vue sur la Nature divine de J. Christ, & qu'il vouloit prouver son éternité: selon cette pensée les paroles, que j'explique, seront parellèles à celles de l'Apocalypse, où J. Christ est représenté, comme *celui qui est, qui étoit, & qui sera à venir.* Apoc. I. 8.

D'autres ont soutenu que J. Christ étoit considéré ici comme Homme, du moins comme Médiateur; en ce sens St. Paul voudroit enseigner ce qu'il établit dans tant d'autres endroits, c'est que le Sauveur, qu'il leur proposoit, étoit le Sauveur d'Adam, celui d'Abraham, celui de toute l'Eglise, ou, comme il parle lui-même ailleurs, celui que Dieu *a établi de tout tems pour propitatoire par la Foi*, c'est-à-dire, celui dont le sacrifice a toujours été l'unique ressource des Pécheurs. Rom. III. 24.

Une seconde Classe d'Interprètes soutient, qu'il n'est pas question ici de la Personne de J. Christ, mais de sa Doctrine. En ce sens les paroles de mon  
Tex-

Texte seroient liées avec cette exhortation, que l'Apôtre fait aux Hébreux dans celles qui suivent immédiatement ;

Verf. 9. *Ne soiez point emportez çà & là par des doctrines diverses.* Pourquoi ne veut-il pas que les Chrétiens se laissent emporter par des doctrines diverses? C'est parce que J. Christ, c'est-à-dire, sa Religion est toujours la même, & n'est pas sujette à l'inconstance des Systèmes de l'esprit humain.

Mais d'autres Interprètes ont donné un tout autre sens aux paroles de mon Texte, & ont prétendu qu'elles ne portoient proprement, ni sur la Personne de J. Christ, ni sur sa Doctrine, mais sur la protection qu'il accorde à ceux qui lui sont fidèles. Dans cette hypothèse, ce seroit non à ce qui suit que ce Texte seroit lié, mais à ce qui le précède. St. Paul venoit de proposer pour modèle à la Foi des Hébreux celle des Martyrs, qui les avoient précédés dans l'Eglise, & qui avoient scellé de leur sang la doctrine l'Evangile :

Verf. 7. *Souvenez vous de vos Conduc-teurs qui vous ont porté la parole, leur avoit-il dit, imitez leur foi, considérant quelle a été l'issue de leur conversation, ou, comme l'on pourroit traduire, quelle*

a

*a été la manière, dont ils ont terminé leur vie.* Pour les porter à suivre de si grands modèles, il leur diroit, que *J. Christ est toujours le même: c'est-à-dire, que s'il a couronné la constance de ces premiers Martyrs, il couronneroit de même, ceux qui auroient le courage de marcher sur leurs traces.*

Il seroit aisé de multiplier cette liste d'opinions diverses; mais, comme j'ai dit, je réunis, autant qu'il m'est possible, ces Explications différentes, & je vais vous faire admirer l'harmonie des Perfections de Dieu, l'uniformité de ses actions à l'égard des Hommes: I. Dans l'Oeconomie du Temps: II. Dans l'Oeconomie de l'Eternité, & prouver qu'il est toujours le même dans l'une & dans l'autre.

## PREMIÈRE PARTIE.

**D**ANS l'Oeconomie du Temps, nous y voyons, I. Variété dans les degrez de lumière qu'il a donnez à l'Eglise. II. Variété dans le culte qu'il en a exigé. III. Variété dans la nature des preuves, sur lesquelles il a voulu qu'elle appuiat sa foi. IV. Variété dans les  
Loix

Loix qu'il lui a prescrites. Dans un tems, il ne lui donne qu'un certain degré de connoissance ; dans un autre tems, il tire le voile, qui cachoit tout le corps de la vérité & de la lumière. Dans un tems, Dieu veut qu'elle mêle au culte spirituel qu'elle lui rend, un grand nombre de cérémonies grossières ; dans un autre, il veut qu'elle ne lui rende qu'un culte spirituel. Dans un tems, les Loix qui lui sont prescrites, tolèrent certains restes de cupidité ; dans un autre tems elles en arrachent jusqu'à la moindre racine. Dans un tems, l'Eglise voit des miracles sensibles, qui sont le fondement de sa Foi ; dans un autre tems, elle ne la fonde que sur une enchainure de principes & de conséquences. Dans un tems, l'Eglise participe aux félicités & aux pompes du siècle ; dans un autre tems, elle est en butte à tout ce que le siècle a de misère & d'ignominie.

Un ouvrage si différent, & en quelque sorte si opposé dans ses parties, est pourtant l'ouvrage d'un même Dieu. Et ce qui est encore plus remarquable, un ouvrage, dont les parties sont si opposées & si différentes, part d'un seul principe, de cette réunion,

tion, de cette harmonie, qui est le résultat de toutes les Perfections divines. Le même principe, qui porte la Divinité à n'accorder à l'Eglise qu'un certain degré de lumière dans un certain tems, la porte à lui en accorder un plus haut degré dans un autre tems. Le même principe, qui la porte à en exiger un culte plus grossier sous l'Oeconomie Légale, la porte à ne rien vouloir que de spirituel sous l'Evangile; & ainsi du reste.

I. Nous voions dans la conduite de Dieu, à l'égard de son Eglise, Variété dans le degré de lumière qu'il lui a communiqué. Comparez les tems de Moïse avec ceux des Prophètes; les tems des Prophètes avec ceux des Evangélistes & des Apôtres, vous serez frappés de cette différence. Moïse n'entre pas dans un grand détail à l'égard de Dieu, à l'égard du Monde en général, & à l'égard de l'Homme en particulier. Il semble que le principal but de ce Législateur, à l'égard de Dieu, a été d'établir le Dogme de son unité, tout-au-plus de donner une idée vague de ses Perfections. Il semble que son principal but, à l'égard du Monde en général, a été de prouver qu'il

qu'il étoit la production de ce Dieu dont il avoit établi l'unité. Il semble que son principal but, à l'égard de l'Homme, a été d'établir qu'étant partie d'un Monde qui avoit un commencement, il avoit lui-même commencé d'être, & que c'étoit de ce Créateur, à qui il devoit son existence, qu'il pouvoit attendre d'exister heureux.

Passer de la lecture des Livres de Moïse à ceux des Prophètes; passer surtout de la lecture de Prophètes, à celle des Evangélistes & des Apôtres, vous verrez comme développé ce sacré Rouleau, où ces merveilles étoient encore renfermées. Vous y trouverez que comme St. Jean Baptiste est plus grand en connoissances que tous ceux qui l'ont précédé dans l'Eglise, il est lui-même plus petit qu'aucun de ceux qui l'y ont suivi.

Dans cette variété de lumières, que Dieu a communiquées aux hommes, je vois cette uniformité, qui est le grand caractère de ses actions, & la règle inviolable de sa conduite. Le même principe, qui l'a porté à n'accorder qu'un certain degré de lumières à ceux qui ont vécu dans le siècle de Moïse, l'a porté à en accorder un plus grand à  
ceux

ceux qui ont vécu dans le siècle des Prophètes, & le même principe l'a porté à en accorder un plus grand encore, à ceux qui ont vécu dans les siècles des Evangélistes & des Apôtres. Quel est ce principe? C'est ce principe d'ordre, qui veut que l'objet proposé à une faculté, soit proportionné à cette faculté; qu'une vérité proposée à une Intelligence, soit proportionnée à cette Intelligence.

Quelle proportion y auroit-il eu entre les vérités proposées aux Israélites, lorsqu'ils sortoient d'Egypte, & l'état où ils étoient alors, si Dieu leur avoit révélé tous les Dogmes qu'il nous a révélés? Comment un Peuple, né dans l'esclavage, exercé à des emplois mécaniques, sans éducation, sans méditation, sans lecture, auroit-il pu atteindre à ces belles idées, que les Prophètes nous ont données de la Divinité? Comment Dieu leur auroit-il fait concevoir ces vérités, non seulement sans les secourir, mais en quelque sorte sans les refondre? Et comment les auroit-il, s'il faut ainsi dire, refondus, autant que cela auroit été nécessaire pour leur faire concevoir ces vérités, sans anéantir leurs facultés, & sans violer

cette Loi de l'ordre, qui demande que chacun fasse usage de ses facultez? Quelle proportion y auroit-il eu surtout entre l'état des Israélites & leurs lumières, si Dieu leur avoit révélé les Dogmes qu'il nous a enseignez sous l'Evangile? Tel de ces Dogmes eût été non seulement inutile, vu la stupidité de ce Peuple, mais il auroit été même dangereux. C'est ce que nous devons penser à l'égard des Oracles concernant le Messie; s'ils l'avoient représenté uniquement des mêmes couleurs que l'événement nous l'a fait voir, bien loin que cet objet les eût attachez au Culte de Dieu, il les auroit jettez dans celui des Nations étrangères, plus conforme au gout de la cupidité. C'est ce que nous devons penser en particulier à l'égard du Dogme de la Trinité, qui a tant de part dans le Systéme de la Religion Chrétienne. Un Peuple, qui avoit vécu parmi des Idolâtres, un Peuple, qui étoit accoutumé non seulement à multiplier les Dieux, mais à ériger en Divinitez ce qu'il y avoit de plus vil parmi les Créatures, un tel Peuple, auroit-il pû sans danger entendre annoncer, que dans l'essence divine il y a un Père, un Fils, & un St. Es-

Esprit? Ce Dogme ne lui auroit-il pas été un piège, contre lequel il n'auroit jamais pû se deffendre? Que s'il tomba si souvent dans le *Polythéisme*, c'est-à-dire, dans l'erreur qui pose plusieurs Dieux, malgré toutes les précautions que Moïse avoit prises pour l'en préserver, qu'auroit-ce été, je vous prie, si la Religion même, destinée à éloigner ces idées, avoit parû les favoriser?

Suivez ce raisonnement, vous verrez, que quand l'Eglise s'est trouvée dans l'état d'enfance, Dieu a proportionné sa Révélation à cet état d'enfance, comme il s'est proportionné à l'état de l'âge mûr, quand il s'est révéla elle dans l'âge mûr. C'est une idée de St. Paul: *Quand j'étois enfant, je ju-*

*i. Cor.  
XIII. II.*

*geois comme enfant.* Je jugeois que les Perfections du Grand Dieu avoient quelque rapport avec les imperfections de l'homme, du moins je n'étois pas assez frappé de l'immense distance, qu'il y a entre les imperfections de l'homme & les Perfections de Dieu. Je me représentois la Divinité comme agitée des passions humaines, comme capable de colère, de jalousie, de repentir. *Mais quand je suis parvenu à l'âge mûr, ce qui étoit de l'enfance a été aboli.* Dieu

m'a fait connoître que lorsqu'il s'étoit présenté à moi sous ces emblèmes, c'étoit pour bégayer avec moi, & pour se proportionner à ma foible portée. *Quand j'étois enfant, je jugeois comme enfant.* Je jugeois qu'il importoit beaucoup à l'homme d'avoir des champs fertiles, de riches moissons, des armées victorieuses; je jugeois qu'une des plus grandes félicités, dont pût jouir un Mortel, c'étoit de mourir tard, de prolonger sa vie jusqu'à quelques siècles. *Mais quand je suis parvenu à l'âge mûr, ce qui étoit de l'enfance a été aboli.* Dieu m'a révélé alors qu'il ne m'avoit proposé ces motifs, que pour m'attirer à lui par l'idée des biens, auxquels j'étois le plus sensible. Il m'a fait comprendre que la vie la plus longue, la plus heureuse, la plus éclatante, est infiniment au-dessous des désirs & des besoins d'une ame, qui sent sa véritable grandeur, & qui répond à la noblesse de son origine. Il m'a convaincu que quand on aspire à l'Eternité, que quand on a la noble ambition de partager la félicité avec le Dieu immortel, on regarde à-peu-près avec les mêmes yeux les Postes éminens, & les Postes les plus bas de la Société les  
ri-

richesses, & la pauvreté, vingt, ou cent années de vie. *Quand j'étois enfant, je jugeois comme enfant.* Je jugeois que ce Messie tant de fois promis dans les Oracles des Prophètes, si souvent représenté dans les Types, désiré avec tant d'ardeur par l'Eglise, viendrait tenir une Cour superbe, marcher à la tête d'une armée nombreuse, & se placer sur un Trône, faire mordre la poussière aux Romains, les Vainqueurs de toute la Terre. *Mais quand j'ai atteint l'âge mûr, ce qui étoit de l'enfance a été aboli.* Dieu m'a déclaré qu'un Messie, envoyé pour me rendre heureux, viendrait pour corriger mon avidité, & non pour l'affouvir, pour dompter mes passions, & non pour les satisfaire. Il m'a déclaré qu'un Messie, destiné à racheter les hommes, devait monter sur une Croix, & non sur un Trône; vaincre le Démon, la Mort, le Péché, & non les Romains, être humilié, rebuté, & non entouré d'une Cour pompeuse.

II. Ce qui justifie la conduite de Dieu sur un de ces Articles, sur la diversité de lumières qu'il a accordées à son Eglise, la justifie pleinement à l'égard du culte qu'il en exige. Qu'on oppo-

Matth.  
XXIII. 4.  
Matth. XI.  
30.

Jean. IV.  
23.

se, autant que le sujet le pourra permettre, Jésus Christ à Moïse: qu'on oppose Moïse donnant cent préceptes cérémoniels pour un précepte de Morale, qu'on l'oppose à Jésus Christ donnant cent préceptes de Morale pour un de Cérémonie: qu'on oppose Moïse accablant les Israélites de ce *fardeau*, qu'ils ne pouvoient porter, à Jésus Christ, dont le *jong est aisé*, & le *fardeau léger*. Qu'on oppose Moïse prescrivant des Fêtes, des purifications, des sacrifices, des observances sans nombre, à Jésus Christ, qui réduit tous les rites de sa Religion au Baptême & à la sainte Cène; au Culte le plus dégagé & le plus simple, qu'aucune Religion ait jamais exigé, & qui déclare que *l'heure est venue, dans laquelle les vrais Adorateurs n'adoreroient le Père qu'en esprit & en vérité*. Malgré cette différence Dieu agit par le même principe d'ordre. L'uniformité, si j'ose ainsi dire, est en lui la cause de la variété; le même principe, qui l'engage à prescrire aux Israélites un culte grossier & sensible, l'engage à prescrire aux Chrétiens un culte d'un tout autre genre.

Représentez vous les Israélites tels que nous vous les dépeignons il n'y a qu'un

qu'un moment, enveloppez dans la matière, aimant à voir de leurs yeux l'objet de leur culte, & comme ils le disoient eux-mêmes, à avoir des Dieux qui marchassent devant eux. Représentez vous ces hommes grossiers, introduits dans nos Assemblées: comment auroient-ils pû faire agir leur esprit, sans le secours de leur imagination & de leurs sens, eux qui étoient, pour ainsi dire, tout sens & tout imagination? Comment auroient-ils pû faire suppléer les méditations aux mains & aux yeux, eux qui ne favoient ce que c'étoit que de méditer? Comment auroient-ils cherché la Divinité par des abstractions, la seule voie qui peut nous conduire à un Être spirituel, eux qui avoient à peine l'idée de la spiritualité?

Exode  
XXXII. 1.

S'il y eut jamais Religion propre à spiritualiser les hommes; s'il y eut jamais Religion capable de soutenir l'attention, de nourrir l'esprit, de fixer nos idées & nos sentimens sur un Dieu invisible, c'est sans doute la Religion Chrétienne. Et Cependant combien peu de Chrétiens, qui soient capables d'aller à Dieu sans l'aide des choses sensibles? D'où viennent ces riches Autels, ces superbes Édifices, ces Décorations magnifiques, ces Statues chargées d'or

& de pierres précieuses, ces pompeuses Processions, ces Habillemens fastueux, & ce tas de Cérémonies, dont une Communion occupe l'esprit, dirai-je, ou dont elle amuse les sens de ses Disciples? de la repugnance que nous avons à aller à Dieu sans l'aide des choses sensibles. D'où vient un autre genre de superstition, qui, quoique moins grossière en apparence, l'est davantage en effet? D'où vient que quelques-uns de vous peuvent se persuader, qu'à la vérité Dieu ne veut plus de ce culte pompeux des Israélites, mais qu'il fera satisfait de celui qu'il exige des Chrétiens, quoi qu'ils ne l'accompagnent pas toujours des pensées de l'esprit, & des mouvemens du cœur? D'où vient ce genre de superstition? de cela même, de la difficulté & de la repugnance, que nous avons à aller à Dieu sans le secours des choses sensibles; & cependant extérieur pour extérieur, & toutes choses d'ailleurs égales, le culte pompeux est plus digne de Dieu que le culte simple. Le Juif, qui offre à Dieu des Hécatombes, honore beaucoup plus la Divinité, que le Chrétien qui ne lui offre que des prières. Le Juif, qui observe la pureté des mains, des pieds, des

ha-

habits, quand il vient se présenter devant la Divinité, l'honore beaucoup plus que le Chrétien, qui se présente devant elle sans avoir égard à ces observances. Le Juif, qui vient des extrémités du Monde pour adorer la Divinité dans un Temple superbe, l'honore beaucoup plus que ne fait un Chrétien, qui l'adore dans le plus vil édifice. Mais ce qui fait que Dieu a retranché la pompe dans l'extérieur de la Religion, c'est de peur que la capacité de l'ame, trop occupée au faste, ne puisse fournir à ces pensées de l'esprit, à ces sentimens du cœur, dont la Divinité paroitra si digne à tous ceux qui la connoissent, telle qu'elle s'est révélée dans l'Évangile. Si donc les Chrétiens, qui, vû la nature de la Révélation dont Dieu les honore, connoissent la Divinité d'une manière plus claire que ne faisoient les Juifs, s'ils ont tant de peine à rendre à Dieu un culte de cœur & d'esprit proportionné à cette connoissance, qu'auroit-ce été des Juifs, qui n'étoient parvenus qu'à un certain degré de connoissance inférieure à la nôtre? Donc le même principe, qui porta la Divinité à exiger de l'Église un culte cérémoniel & grossier

sous les anciennes Oeconomies, l'engage à en exiger un tout spirituel, & tout dégagé des sens sous l'Oeconomie de l'Evangile.

III. De même à l'égard des preuves, sur lesquelles Dieu a fondé la foi de son Eglise, (c'est la matière de notre troisième Article,) quelle prodigieuse différence! Dans de certains tems l'Eglise a vû des miracles sensibles à la portée des Esprits les plus foibles. Aujourd'hui notre foi est fondée sur une enchainure de principes & de conséquences, qui donnent de l'exercice aux Esprits les plus pénétrants. Combien de fois les Incrédules ne nous ont-ils pas reproché cette différence! Combien de fois n'ont-ils pas conclu, de ce que l'Eglise ne voit point aujourd'hui de miracles, qu'elle n'en avoit jamais vû! Combien de fois n'ont-ils pas prétendu prouver qu'il y en auroit aujourd'hui, s'il y en avoit eu autrefois! Mais ce triomphe n'est qu'imaginaire, & ne sert qu'à faire voir l'égarement de ceux qui l'étaient.

Un Etre sage, qui propose une vérité à une Intelligence, doit en proportionner les preuves, non seulement à l'importance de cette vérité, & à la por-

portée de l'Intelligence à laquelle il la propose, mais au but qu'il a en la proposant. S'il a pour but seulement, en proposant une vérité, de la faire recevoir, il donnera aux preuves, dont il l'accompagne, toute la clarté & toute la facilité dont elles sont susceptibles. Mais si l'Être, dont je parle, a pour but, en proposant une vérité, d'exercer les facultez d'une Intelligence à qui il la propose; s'il a pour but de mettre son obéissance à l'épreuve, de lui imposer un travail, qui la rende en quelque sorte digne du prix dont il veut la couronner, alors il faut bien que les preuves, sur lesquelles il fonde cette vérité, soient fortes & concluantes; mais il n'est pas nécessaire qu'il donne à ces preuves toute la clarté & toute la facilité, dont elles sont susceptibles.

Pourquoi donc, direz-vous, ne donnoit-il pas à ceux qui vivoient dans le siècle de J. Christ & de ses Apôtres le même exercice, qu'il donne aujourd'hui aux Chrétiens? Pourquoi la vérité, si facile à être connue alors par les miracles dont elle étoit scellée, ne nous est-elle accessible que par la voie pénible du raisonnement & de la discussion? Je m'inscris en faux contre le fondement  
de

de votre objection: je nie que Dieu ait donné à ceux qui vivoient du tems de J. Christ & de ses Apôtres, moins d'exercice qu'à nous. Balancez les circonstances, dans lesquelles ils se trouvoient avec les vôtres: représentez vous la Religion Chrétienne destituée de ces preuves, que la rejection des Juifs, la conversion du Monde Païen, & l'accomplissement de tant de prophéties nous fournissent en sa faveur: représentez vous des hommes appellez à reconnoître leur Dieu & leur Rédempteur en la personne d'un Homme *sans forme & sans apparence*; d'un Homme trainé de Tribunal en Tribunal, & de Province en Province; d'un Homme expirant sur une Croix. Que le secours des miracles étoit nécessaire dans ces tristes tems, & que malgré ce secours même, l'exercice de la foi étoit encore pénible! Représentez vous l'Univers entier déchainé contre les Chrétiens; représentez vous les premiers Chrétiens appellez à regarder comme venue du Ciel une Religion, qui les appelloit d'un Baptême d'eau, à un Baptême de sang. Que les secours des miracles étoient nécessaires dans ces tristes tems! Que malgré

Ec. LIII. 2.

gré ces secours mêmes, l'exercice que la foi donnoit, étoit encore pénible ! Balancez ainsi les circonstances où vous êtes avec celles où étoient ceux dont nous venons de parler, vous verrez qu'elles ont plus d'égalité que vous ne l'aviez conçu. Vous verrez qu'il y a de l'uniformité dans la conduite, que Dieu tient à l'égard des uns & des autres, lors même que cette conduite paroît si différente.

IV. Il y en a aussi, en quatrième lieu, dans la variété des Loix qu'il prescrit à son Eglise. Une des plus célèbres questions, auxquelles les débats Théologiques des derniers siècles ayent donné la naissance, c'est celle qui roule sur la différence, qui se trouve entre la Morale du Vieux Testament & celle du Nouveau. Sans prononcer sur les différentes manières, dont on a répondu à cette question, je me contente de proposer ce qu'il me semble qu'on doit y répondre. On peut dire dans un bon sens, que cette Morale est absolument la même ; on peut dire dans un autre sens qu'elle ne l'est point. Si vous regardez les grands principes de la Morale, celle des Juifs & celle des Chrétiens est absolument la même. Non  
feu-

seulement il n'y aucune différence entr'elles, mais il ne sauroit y en avoir. Il implique contradiction avec les Perfections du Créateur, qu'ayant formé une créature intelligente capable de le connoître, il la dispense de ce précepte, le fondement & la source de tous les autres: *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, & de toute ta pensée.* C'a été la Morale d'Adam; ç'a été celle d'Abraham; ç'a été celle de Moïse; ç'a été celle des Prophètes; & c'est celle de J. Christ & de ses Apôtres.

Matth.  
XXIII, 37.

Mais si vous avez égard aux conséquences, qui résultent de ce principe, & aux préceptes particuliers qui en découlent; à cet égard, la Morale a varié, selon les divers périodes de l'Eglise. En tout tems, en tout lieu, Dieu a exigé de son Eglise qu'elle *aimât Dieu de tout son cœur, de toute son ame, & de toute sa pensée.* Mais il ne lui a pas également enseigné dans tous les tems, & dans tous les lieux, la manière dont il vouloit être aimé, & les effets que son amour devoit produire. Ces effets devoient se régler sur les idées, qu'on se formoit de la Divinité. Les idées, qu'on s'est formées de la Divinité, ont été

été plus ou moins épurées, selon que Dieu s'est révélé d'une manière plus, ou moins claire. Nous avons vû la différence qu'il y a à cet égard entre les Juifs & les Chrétiens. Nous avons même prouvé qu'elle étoit fondée sur l'éminence des Perfections de Dieu, sur ces Loix de l'ordre, qu'il fuit d'une manière inviolable. Donc les mêmes Loix de l'ordre, que Dieu fuit inviolablement, donc l'éminence de ses perfections demandoit aussi, que, comme il s'étoit fait connoître aux Chrétiens d'une manière plus claire qu'aux anciens Fidèles, il exigeât des Chrétiens une Morale plus pure & plus étendue. Donc la Variété, que nous voions à cet égard dans la conduite de Dieu, vient de cette Uniformité qui est ainsi que je l'ai déjà dit, & qu'il est nécessaire de le répéter encore, le grand caractère de ses actions.

Ne passons pas légèrement sur cet Article; il vous fournira un bouclier contre les attaques de quelques Corrupteurs de la Morale. Je parle de ceux qui, voulant faire renaitre ces tems de licence, que Dieu a permis, ou tolérez, avant l'Évangile, se retranchent sur cela-même, sur ce que Dieu a tolé-

léré ces tems, & qu'il semble même qu'il les a permis. Ils ne cessent de ramener cette pensée, c'est que les Personnes, que Dieu a le plus tendrement aimées, ne se sont point asservies à certaines Loix: qu'il ne paroît par aucun monument de l'Histoire, que leur genre de vie à cet égard ait été condamné de Dieu, ou qu'ils en ayent témoigné du repentir à l'heure de la mort. D'où ils concluent que c'est à l'humeur atrabilaire des Casuistes, & au caprice des Prédicateurs, & non aux volontez de Dieu, que doivent être rapportées certaines maximes, qui font la matière ordinaire des Sermons & des cours de Morale. Mais souvenez vous du mot de J. Christ: *Au commencement il n'étoit point ainsi.* Le but de la Religion est de reformer l'homme sur l'état où il étoit *au commencement*, c'est-à-dire, sur l'état d'Innocence. Elle ne fait cet ouvrage que par degrez. Elle l'a commencé dans les premiers périodes de l'Eglise, elle l'achève dans les derniers. Et comme Dieu ne s'est fait connoître qu'en partie aux Fidèles qui ont vécu avant l'Evangile, il a réglé les effets de l'amour qu'il exigeoit d'eux, sur le degré de connoissance qu'il leur avoit don-

Matth.  
XIX. 8.

donné des Perfections, qui sont le fondement de cet amour. Il a fait connoître ces mêmes Perfections plus clairement sous l'Évangile ; il exige aussi sous l'Évangile de plus grands effets de l'amour qu'elles doivent produire.

Mais si cet Article vous fournit un bouclier pour repousser les attaques de quelques Corrupteurs de la Morale, il nous en fournit un à nous, contre vous, Mes Chers Frères. Quand nous voulons vous animer à la piété par l'exemple des Moïses, des Davids, de tant d'autres qui ont vécu sous les anciennes Oeconomies, vous nous alléguez que c'étoient là des Saints du premier ordre, & qu'il ne vous appartient pas de les atteindre. Mais ramenez notre principe. Les effets de l'amour de Dieu doivent être réglez sur la connoissance que nous avons de ses Perfections. Les Perfections de Dieu sont révélées d'une manière plus claire aux Chrétiens, qu'elles ne l'étoient à ceux qui ont vécu sous les anciennes Oeconomies. *St. Luc. VII. Jean Baptiste est le plus grand en con-*<sup>28.</sup>  
*noissance de tous ceux qui sont nez de femme ; & cependant, le plus petit du Roiaume des Cieux, est plus grand que lui.* Donc le plus petit en amour, si j'ose  
Tome VII. X m'ex-

m'exprimer ainsi, oui, le plus petit en amour au Roiaume des Cieux, doit être plus grand que Jean Baptiste, comme St. Jean Baptiste devoit être plus grand qu'aucun de ceux qui étoient nez avant lui. Donc comme St. Jean Baptiste devoit avoir une Morale plus pure que les Prophètes, que les Patriarches, je dois avoir aussi une Morale plus pure, non seulement que les Patriarches, que les Prophètes, mais que St. Jean Baptiste même. Donc un degré d'amour pour Dieu, qui eût été flamme à leur égard, n'est que tiédeur & que glace par rapport à moi, à qui Dieu s'est révélé comme un Etre si aimable, & si propre à m'enflammer d'amour pour lui. Donc un certain attachement pour la vie & pour les choses sensibles, qui auroit été tolérable chez eux, est intolérable par rapport à moi, qui, rempli des grandes idées de la Divinité, ne dois soupirer qu'après cet état, où je ferai uni d'une manière plus étroite à la Divinité, qu'il ne m'est permis de l'être dans cette vallée d'imperfections & de misères.

V. Nous avons destiné un cinquième Article, à justifier la Variété de la condition, à laquelle Dieu a appelé l'E-

l'Eglise. Dans un tems, l'Eglise participe aux félicités & aux pompes du siècle: dans un autre tems, elle est en butte à tout ce que le siècle peut inventer de misère & d'ignominie. Quelquefois cette Eglise occupe les postes les plus éminens de l'Egypte, en la personne de Joseph & de sa Famille, & quelquefois elle est chargée d'un joug de fer par les Egyptiens dans la personne des Descendans de ce Patriarche; quelquefois trainant une vie languissante dans un desert; quelquefois atteignant le but de ses desirs, entrant dans la Terre promise, voyant les eaux du Jourdain se fendre pour lui faire un passage; les murailles de Jéricho tomber au son de ses trompettes; la fraieur faire à son aspect l'Hétien, le Phérézien, le Jébusien, l'Amorrhéen, le Cananéen, & l'Hamalékite; quelquefois arrachée de ce même Pays, dont une longue suite de miracles lui avoit ouvert l'accès, menée en Captivité par les Salmanafars, par les Nabuchodonosors, faisant Jérusalem & son Temple en monceaux de pierres; quelquefois rétablie sous Cyrus, rassemblant ses Enfans épars sur la face de la Terre, rebâtissant les murs de Jérusalem

& de son Temple; quelquefois exposée aux tourmens les plus cruels sous les Nérons, sous les Domitiens, sous les Trajans, sous les Dioclétiens, sous les Décies; quelquefois renaissante de ses cendres sous les Constantins & sous les Théodoses. Je soutiens que sur cet Article comme sur les autres, c'est l'Uniformité même qui produit la Variété; & que du même principe, d'où émanent les jours heureux, qui font entonner à l'Eglise tant de chants de triomphe, viennent ces tems calamiteux, qui lui font verser tant de larmes.

Raisonnons à l'égard de l'Eglise en général, comme nous devons raisonner à l'égard de chacun de ses Membres. Croiez-vous, (je parle ici à chaque Particulier,) qu'il y ait quelque cachot si noir, quelque chaîne si pesante, quelque misère si profonde, quelque maladie si desespérée, dont Dieu ne puisse vous délivrer, quand votre délivrance fera fortable à l'éminence de ses Perfections? Croiez-vous qu'il y ait quelque condition si noble, à laquelle il ne puisse vous élever, quelque titre si éclatant, dont il ne puisse vous faire briller; quelque trésor si riche, dont il ne puisse vous mettre en possession, quand  
les

les Loix de l'ordre, qu'il fuit d'une manière invariable, pourront le permettre? Ou bien croiez-vous que Dieu se plaise à empoisonner votre vie, à vous enlever vos enfans, à ternir votre éclat, à fapper vos établissemens, à écraser vos maisons, à vous précipiter du plus haut faite des Grandeurs dans l'état le plus bas & le plus humiliant? Croiez-vous que Dieu prenne plaisir à voir un pauvre Malheureux étendu dans un lit d'infirmité, tourmenté de la Pierre, de la Goutte, à l'entendre exhaler sa vie en soupirs, en gémissemens? Pourquoi donc nous réduit-il quelquefois à ces extrémités? C'est que l'ordre demande que Dieu, qui veut vous sauver, emploie les moïens les plus propres pour vous conduire au salut, ou que si vous refusez obstinément de vous prévaloir de ces moïens, il vous les enlève. Il veut vous sauver, & pour cela il lève tous les obstacles qui s'opposent à votre salut. Il vous ôte cet enfant, parce qu'il étoit devenu votre Idole; il ternit votre éclat, parce que vos foibles yeux ne pouvoient le soutenir, & que vous en étiez les premiers éblouis; il écrase vos maisons, parce qu'elles vous avoient fait oublier ce tombeau, qui

(plus venant, digitalisation en cours)

~

See the many companion volumes under  
Protestant Sermons and Books online at  
[www.hailandfire.com](http://www.hailandfire.com):

**“The Works of the English Reformers: William Tyndale  
and John Frith** (1831 Edition in three Volumes)  
by William Tyndale & John Frith

**“The Almost Christian Discovered; or the False  
Professor Tried and Cast”** (1661; 1819 Edition)  
by Matthew Mead

**“Religious Affections”** (1746)  
by Jonathan Edwards

**“Sermons, on Various Subjects”** (1823 Edition)  
by Isaac Barrow (1630 - 1677)

**“The Touchstone of Sincerity or Trial  
of True and False Religion”** (1814 edition)  
by John Flavel

**“Real Christianity or Practical View of the Prevailing  
Religious System of Professed Christians, in the Middle  
and Higher Classes in this Country, Contrasted with  
Real Christianity”** (1797 Edition)  
by William Wilberforce

**“Certain Sermons or Homilies Appointed to be Read  
in Churches in the Time of Queen Elizabeth of Famous  
Memory”** (1864 Edition)  
Edited By John Griffiths

**“The Benefit of Christ’s Death”**  
(Originally published 1543 in Italian; English & Italian  
Editions)  
by Aonio Paleario (Antonio della Paglia, 1500 - 70, Martyr)

~